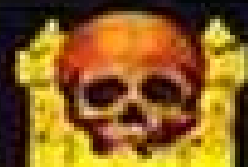


BENOIT BECKER

EXPEDITION EPOUVANTE



ANGOISE



Editions
"FLEUVE NOIR"

Benoît Becker

Expédition épouvante

Roman

Collection « Angoisse »

N° 004

Éditions Fleuve Noir

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Monica écoutait.

En cette fin d'octobre, le vent tournoyait follement dans le grand parc qui entourait la maison et, par instants, chassait la pluie contre les persiennes closes. Du clocher du village, qui se trouve dans la vallée, dix heures avaient sonné, puis onze heures. Bientôt la vieille cloche dominerait encore une fois le vent et le ruissellement de la pluie, et les douze coups de minuit monteraient vers la grande maison de la colline où Monica était seule.

Elle déposa son livre sur ses genoux et resta immobile à regarder vaguement devant elle.

La lumière qui tombait de la lampe de cuivre posée sur le guéridon à côté d'elle l'éclairait en plein, mais, hors du cercle de clarté jaune dans lequel elle se trouvait, le vaste salon n'était qu'ombre. Au fond, près de la grande porte-fenêtre qui donnait sur le parc, l'ébène du piano à queue luisait d'un insolite éclat. Sur ce piano, un grand cadre d'argent était posé. Un cadre d'argent où se trouvait une photographie indistincte. Par moments, il semblait à Monica qu'une lueur étroite se glissait hors des yeux de la photo pour se poser sur elle, et alors elle relevait les yeux.

Elle se leva et, de nouveau, prêta l'oreille. Son pas lent fit crisser le parquet et elle s'arrêta près de la porte ouvrant sur le vestibule.

« Je devrais demander à M^{me} Larin de dormir ici à présent », pensa-t-elle.

C'était la servante. Une vieille femme qui habitait dans la vallée, venait tous les matins sur la colline et ne redescendait qu'au soir.

Sa seule compagnie depuis que...

Elle passa dans le vestibule et alla vérifier le verrou de l'entrée. Elle resta un moment contre le vitrage de la porte, après avoir allumé la grosse

lampe qui éclairait le perron, et regarda la pluie qui ruisselait sur les marches de pierre. À dix mètres, au-delà de la haute grille de fonte, au-delà de la route, les lumières de la vallée s'éteignaient les unes après les autres. Sur la pente, il n'y avait plus qu'une seule lampe allumée, celle de la maison du fossoyeur, mais bientôt celle-là aussi disparut et Monica pensa que les morts du cimetière étaient seuls dans la nuit. Demain elle descendrait au cimetière comme presque chaque jour depuis l'épouvantable journée...

Elle se retourna.

La porte vitrée qui menait à la cuisine avait des reflets de regards à cause de la lumière venant par la porte ouverte du salon et Monica frissonna.

Elle rentra dans le salon, se rassit dans le fauteuil sous la lampe et reprit son livre. C'était le dernier ouvrage d'Alain. Son étude sur les dialectes guaranis. Elle se rappela l'époque où il y travaillait, ici même, dans l'angle du salon, à côté du piano à queue sur lequel sa photo était posée à présent.

« — Monica, disait-il, je n'ai plus d'encre ; veux-tu me passer la bouteille... »

Ou bien :

« — Fini pour aujourd'hui ! Si nous allions dîner à Paris ? Après, nous irons au théâtre, veux-tu ? »

Sa voix...

Il lui semblait qu'elle l'entendait encore, par instants, que, tout à coup, une porte allait s'ouvrir et qu'il allait apparaître ; que cette photo sur le piano allait redevenir lui tout entier, s'animer, s'avancer sur elle.

Elle sursauta. Un volet, quelque part, avait claqué. Où ?

Elle avait lâché son livre et s'était levée brusquement, la gorge sèche.

Elle se força à ne pas bouger. Mon Dieu ! Comme elle devenait nerveuse !

Elle ne pouvait plus supporter le silence qui s'emparait de cette maison lorsque M^{me} Larin était retournée chez elle. Un dense et vieux silence qui semblait fait du silence de toutes les générations qui avaient occupé la vieille maison. Une espèce de bloc de silence au milieu de la nuit tempétueuse.

Pourtant, pendant ces deux années, elle avait bien tenu le coup. Comme si elle s'était maîtrisée, tenue en laisse, comme si elle avait continué à

espérer qu'il reviendrait. Mais, naturellement, il ne reviendrait plus et elle resterait seule à jamais.

Elle leva son regard vers la photographie. Une fois encore, l'espace d'une demi-seconde, elle eut la sensation panique *qu'elle était regardée*.

Elle secoua la tête et, fermement, s'avança vers le piano.

À mesure qu'elle s'en approchait, l'image devenait plus précise. Elle s'arrêta tout près, le prit après avoir hésité une seconde, revint avec dans la lumière et regarda le visage de son mari.

C'était l'agrandissement d'une photo qu'elle avait prise elle-même lors de leurs dernières vacances, deux ans auparavant, dans l'île de Noirmoutier. Alain Sorano, son mari, était adossé à un abri de béton construit par les Allemands pendant la guerre, et semblait regarder dans le vide.

Monica tressaillit.

« Voyons, pensa-t-elle, je me trompe sûrement. » Sur la photo, Alain ne souriait pas alors qu'elle croyait se souvenir, au contraire...

Enfin, hier encore, lorsqu'elle l'avait regardée...

Elle se rapprocha de la lampe et, soudain, le sourire revint. Elle respira. Ce n'avait été qu'un jeu d'ombre sur le papier glacé. Rien que cela, naturellement. Comment pouvait-elle être nerveuse au point de penser, ne fût-ce qu'une seconde, qu'Alain avait cessé de sourire sur la photo ? Une photo, voyons, une simple photo. Et d'autant qu'elle se souvenait très bien de son sourire, de son vrai sourire, le jour où elle l'avait photographié.

Elle lui avait dit :

« — Oh ! mon chéri. Aie l'air plus joyeux, je te prie ! »

Et il était sorti d'une espèce de distraction qui l'avait pris une seconde et il avait souri comme elle le lui demandait. Mais, bien sûr, elle se rappelait très bien.

Elle resta immobile au milieu du salon, après avoir reposé le cadre sur le piano ; pensive, pleine d'un malaise inexplicable, s'efforçant de penser à n'importe quoi.

Un nouveau claquement de volet la fit sursauter et elle regarda autour d'elle d'un air vaguement égaré.

« Mais qu'est-ce que j'ai ? » pensa-t-elle avec colère.

« Qu'est-ce que j'ai ? *On dirait qu'il se passe quelque chose.* »

Elle tourna sur ses talons, retourna au piano, s'assit sur le tabouret et, comme si elle eût voulu chasser les fantômes du silence, plaqua un accord aigu qui retentit dans toute la maison. Les yeux très grands comme si elle avait continué à surveiller quelque chose – mais quoi ? –, elle enchaîna sur une *Polonaise* de Chopin dont le ruissellement fit vibrer le cadre d'argent. Mais le bruit tout à coup paraissait devenir plus impressionnant que le silence, et Monica s'arrêta au milieu d'un accord. Comme une vague qui s'amenuise, les dernières notes roulèrent sur toute la longueur du salon, passèrent par la porte entrouverte, s'égaillèrent dans le vestibule, allèrent se perdre dans la cage d'escalier vers les chambres désertes et froides de l'étage.

Elle s'était relevée.

Minuit sonna. Elle revint lentement dans la lumière ronde de la lampe, la franchit, se dirigea vers la porte.

— Je vais me coucher, pensa-t-elle.

Et ce n'est qu'avec une seconde de retard qu'elle comprit qu'elle avait pensé à voix haute. Elle ouvrit la porte toute grande, la peau de la nuque légèrement hérissée.

Il y avait un mot qu'elle ne devait penser à aucun prix, un mot qu'il fallait chasser et contre lequel elle se défendait désespérément, mais ce mot arriva des profondeurs de la nuit et se mit à sonner dans son crâne au même rythme que le battement de son cœur.

Le mot *peur*.

Une rafale de vent fit claquer les arbres du parc, siffla sur la grande grille et, contre le vitrage de l'entrée, colla des gouttes de pluie semblables à des petits yeux morts.

Plus une seule lumière dans la vallée. La vallée était la proie de la nuit et de la pluie et du vent comme une autre vallée, une vallée dont personne ne savait le nom, pleine d'ombre et de silence millénaire, où le cadavre d'Alain Sorano...

Elle éclaira le vestibule et, un instant, les spectres s'en allèrent. Mais aussitôt, elle sentit sa peau se hérissier de nouveau car il y avait quelqu'un devant elle.

Son reflet.

Ce n'était que son reflet dans le grand miroir à pieds de bronze où l'on se voyait en pied et devant lequel, jadis, les visiteurs resserraient leur nœud de cravate ou arrangeaient l'angle de leur chapeau.

Ce n'était pas la première fois qu'elle avait sursauté ainsi devant elle-même, bien que le miroir ne lui renvoyât rien d'autre que l'image d'une grande jeune femme aux cheveux noirs, aux lèvres toujours rouges, belle et digne... Oui, encore belle, lui semblait-il, malgré la solitude, la douleur et l'angoisse.

Peut-être était-ce cette robe noire qui avait quelque chose de... (*ne pas dire le mot*)... d'effrayant.

Voilà, le mot était venu malgré tout.

Elle se détourna, ouvrit brusquement la porte de l'escalier et posa le pied sur la première marche. Elle se rappela alors qu'elle avait oublié d'éteindre dans le salon, mais elle ne revint pas sur ses pas.

Le couloir de l'étage craqua sous son pas, comme toujours, et, à tâtons, hâtivement, elle chercha le bouton de la lumière.

Là aussi, Alain l'attendait, comme il l'attendait partout dans cette maison. Au bout du couloir, juste à côté de la porte de leur chambre, il y avait un portrait de lui accroché au mur, et qui la regarda sans la lâcher tandis qu'elle s'avançait.

Elle passa à côté sans relever les yeux, pénétra dans la chambre, referma brusquement la porte et donna deux tours de clé.

Le volet claqua de nouveau et elle s'aperçut que c'était celui de la chambre. Elle ouvrit la fenêtre et tous les noirs cheveux du vent s'engouffrèrent, soulevant les rideaux de reps, secouant la lampe au faible éclat jaune.

Elle referma, après avoir rattaché le volet, et le silence, le calme funèbre, revinrent.

Lentement, elle se déshabilla.

Sa robe noire s'écroula sur ses pieds lorsqu'elle l'eut dégrafée, puis ses lingeries noires et ses bas noirs qu'elle roula doucement, en pensant à autre chose.

Elle avait un corps magnifique, onduleux et plein, avec des attaches d'une extrême finesse. Dans la lumière jaune, sa peau mate et dorée prenait de sourds et riches reflets d'ambre.

Elle n'eut pas le courage de retraverser le long couloir pour se rendre à la salle de bains et fit sa toilette au lavabo de la chambre. Comme chaque soir, elle se lava tout entière, se peigna, s'arrangea ainsi qu'elle l'eût fait pour quelqu'un. Puis elle se retrouva seule, frissonnante et froide sur le bord du vaste lit aux courtines blanches. Un parfum délicat et léger montait de ses longues jambes musclées, de ses seins orgueilleux et tendres, de ses bras sur lesquels glissait la lumière hésitante.

Elle regarda la porte. Puis le long radiateur dont la chaleur baissait et dont la tuyauterie venait de tinter quelque part dans la maison.

Ce n'était pas la sensation habituelle.

D'habitude, depuis deux ans, c'est une sorte de désespoir qui la prenait au moment de se coucher. Le désespoir d'être seule, d'être là pour rien, de savoir que des bras chauds et forts ne se refermeraient pas sur elle. Le désespoir d'une chair désertée, d'une chambre sans voix, toute peuplée encore de sa présence, pleine de ses livres, de ses manuscrits, de ses vêtements dans l'armoire, mais qui pourtant ne le verrait plus. Le désespoir à l'idée des lendemains sans fin, de la vie qui recommençait toujours, des longues années à venir. Le désespoir à l'idée d'une vallée inconnue, où il rôdait parmi d'autres fantômes.

Mais cette nuit, il y avait autre chose.

C'était plutôt...

— Ne dis pas le mot... Ne le redis pas...

Elle se cacha la tête dans l'oreiller, frissonnant d'encore entendre la tuyauterie du chauffage qui sonnait en se refroidissant, d'entendre le vent hurler et les craquements furtifs de l'étage.

— Ne dis pas le mot, ne le dis pas.

Frissonnant à l'idée de la lampe qu'elle avait laissée allumée en bas dans le salon, malade à l'idée de cette lampe qui brillait sur l'absence, sur la photo dans son cadre d'argent...

— Ne dis pas le mot, ne le dis pas...

Mais le mot reparut dans son esprit : *peur*.

Pourquoi ?

Il n'y avait rien de changé, pourtant. Ne menait-elle pas cette vie depuis deux ans et n'avait-elle pas eu le temps de s'y habituer ?

Est-ce parce qu'on était en octobre et que le vent soufflait ? Mais ce n'était pas la première fois qu'elle écoutait une tempête dans la maison solitaire.

Peut-être, à la fin, ses nerfs s'usaient-ils. Plusieurs fois, M^{me} Larin lui avait proposé de s'installer ici à demeure, mais elle avait toujours refusé.

La vieille femme lui disait :

« — C'est pas bon de vivre seule comme ça à votre âge. Vingt-quatre ans, pensez donc ! Je ne dis pas que vous risquiez quelque chose (quoique, on ne sait jamais, la maison est tellement solitaire). Mais c'est pour le moral, madame Sorano. Un jour, vous tomberez là, à ne plus pouvoir vous relever. Vous devriez voir du monde. C'est pas les amis qui vous manquaient du temps de Monsieur. Il y en a sûrement qui ne demanderaient pas mieux que de vous revoir... »

Oui, bien sûr. Des amis. Les amis d'Alain. Mais elle les avait perdus de vue les uns après les autres. Elle avait pris l'habitude de ne plus voir personne, d'attendre. D'attendre quoi ?

Elle ne savait pas.

Rien.

Il n'y avait que Nicolas Gesvre qu'elle voyait toujours. Mais lui, c'était différent. Ce n'est pas qu'elle éprouvât un très grand plaisir à se trouver en sa compagnie. Un malaise, plutôt. Une sourde et inexplicable angoisse. Parfois, une envie de le chasser en pleurant.

Nicolas Gesvre avait été le dernier homme à voir vivant Alain Sorano.

Elle se souviendrait toujours de ce matin de septembre où il avait franchi la grande grille et s'était arrêté au centre de la terrasse en la voyant apparaître sur le perron. Il avait ôté son chapeau et l'avait regardée avec un mélange de tristesse, de gêne et de honte.

Elle était déjà vêtue de noir car elle *savait* depuis plusieurs semaines, mais de voir le compagnon de son mari l'avait replongée dans la douleur stupéfiée des premiers jours.

Elle ne savait plus ce qu'elle avait pu lui dire et elle ne savait plus comment, à un certain moment, ils s'étaient retrouvés assis face à face dans le salon, elle droite et rigide, lui tortillant un mouchoir entre ses doigts et parlant à voix basse, parlant des derniers jours.

« — ... C'est par les Affaires étrangères que vous avez été avertie ? »

« — Oui. Un fonctionnaire est venu me voir il y a trois semaines, après que le consulat de Manaos a été prévenu qu'on vous avait retrouvé. »

Un silence.

« — J'aurais tant voulu que ce soit par ma bouche que vous appreniez la... chose, Monica. Un fonctionnaire, je suppose, ne met pas de gants pour annoncer un deuil. »

« — Oh ! qu'importait ! La façon de m'apprendre qu'Alain était mort ne pouvait m'être douce en aucun cas, Nick. »

« — Naturellement... Si vous saviez qu'elle tristesse m'étreint. Je... Pauvre Alain ! »

Il s'était levé, proche des larmes, et avait fait quelques pas vers la pénombre. Il n'y avait pas de soleil ce jour-là et, à moins de deux mètres d'elle, il était déjà indistinct, comme noyé dans un brouillard. Pourtant, elle pouvait voir son visage long et creux, ses longues mains qui tremblaient, blanches et couturées, son front étroit sur lequel une blessure était à peine cicatrisée. Elle lui avait demandé si c'était pendant l'expédition qu'il s'était fait cette blessure et il avait répondu que oui. Cette blessure-là et d'autres, et aussi sa maigreur, ses yeux caves, le tremblement incoercible de ses mains. Mais tout cela comptait si peu en regard de la mort de son mari.

Elle avait enfin demandé :

« — Comment cela s'est-il produit ? Tout ce que je sais – par les Affaires étrangères et par les journaux – c'est que c'est arrivé début d'août dans la Vallée du Fleuve de la Mort. »

La Vallée du Fleuve de la Mort.

Elle sursauta, lâcha l'oreiller, se redressa, aux écoutes.

Cette fois, elle était sûre qu'il y avait eu un bruit dans la maison. La pluie ruisselait toujours et le vent sifflait dans la cheminée.

Elle se leva, glissa ses pieds dans ses mules de cuir noir et, serrant contre sa peau sa chemise de nuit, s'approcha de la porte. Le vent passait par les interstices de la fenêtre et agitait la lampe qui faisait balancer des ombres derrière les meubles.

Monica regarda l'heure à sa montre-bracelet qu'elle avait oublié d'enlever. Pas encore une heure. Cette nuit ne finirait donc jamais. Il lui semblait que les minutes avaient une peine infinie à se frayer un chemin

dans le couloir du temps, comme si quelqu'un les eût arrêtées, retenues quelque part.

Voilà ce qu'il y avait. Un trouble étrange dans la durée, une sorte de... mais, comment dire ? Elle était sûre qu'il n'y avait personne en fait, dans la maison, du moins pas un être humain. Oui, c'était autre chose. *Mais quoi ?*

Elle revint à son lit, se couvrit, resta les yeux ouverts, fixés sur la lampe, en essayant de se remémorer ce retour de Nicolas Gesvre. Non pas pour se torturer, mais simplement pour donner un point d'appui à ses pensées et se débarrasser de cette sensation oppressante de mystère qui était née en elle aujourd'hui. Péniblement, son esprit revint à cette matinée de septembre qu'elle avait commencé d'évoquer, l'instant auparavant.

Toujours de la même voix basse et embarrassée, Nicolas lui avait raconté ce qui était arrivé à Alain, dans la Vallée du Fleuve de la Mort :

« — Tout allait mal depuis plusieurs jours. La plupart de nos porteurs caboclos nous avaient abandonnés car nous approchions des vallées interdites et ils avaient peur. Il n'y avait plus de soleil depuis plusieurs jours et nous étions arrivés dans une région couverte de marécages où l'on ne trouvait presque plus rien à manger. À plusieurs reprises, j'avais demandé à votre mari s'il n'estimait pas qu'il était prudent de faire demi-tour. Mais vous savez quelle importance il attachait à cette expédition au cœur de l'Amazonie. Il pensait y trouver le couronnement de ses travaux et de ses efforts de nombreuses années... »

« — Je sais, Nick. »

« — Bref, le dernier jour, les deux derniers caboclos s'enfuirent à l'aube alors que nous allions atteindre le Fleuve de la Mort. Il faisait presque froid bien que nous nous trouvions littéralement au cœur du Brésil. Ou bien était-ce la fatigue, la faim, qui nous donnaient cette sensation ? Je ne sais plus. Nous réussîmes à tirer notre petite *lancha* hors du rio dont nous avons suivi le cours jusque-là car il se perdait dans un marais et ne rejoignait pas le Fleuve de la Mort. Il nous fallut toute la journée pour franchir les deux milles, en traînant notre matériel. Au coucher du soleil, une véritable trombe d'eau s'abattit sur notre misérable campement et Alain, tenant une torche de résine qui, du reste, s'éteignit presque aussitôt, courut jusqu'à l'endroit où nous avions amarré la *lancha* en criant que les eaux qui dévalaient des collines allaient l'emporter. Il sauta dans la barque comme j'arrivais avec la torche électrique et c'est alors... »

« — C'est alors ? »

« — L'amarre s'est rompue et j'ai vu la *lancha* emportée en un instant au centre du fleuve qui grondait. Là, elle s'est retournée et Alain disparut. C'était fini. »

Le silence était retombé sur la pièce éclairée par la lumière de septembre. Nicolas Gesvre pleurait doucement, son grand corps maigre et voûté tout secoué.

« — Je n'ai pu rien faire, Monica. J'ai dû rester sur la rive, plus impuissant qu'un enfant. »

« — Calmez-vous, Nick. Oh ! je vous en supplie, ne... »

Pauvre Nick. Voilà des années qu'elle le connaissait. Elle l'avait connu même avant de rencontrer Alain Sorano. Elle croyait même qu'il avait été amoureux d'elle à cette époque déjà, mais il ne s'était jamais déclaré. Il lui avait fait rencontrer Alain et c'est Alain qu'elle avait épousé. Quel grand amour cela avait été ! Quelle flambée du cœur, de l'esprit et des sens !...

... Leur première rencontre au cercle des grandes conférences d'ethnographie. Nicolas Gesvre qui était lui-même ethnologue l'avait emmenée dans le vieux local de la rue Saint-Honoré pour écouter Alain Sorano parler des rites magiques de l'Amazonie. Elle avait été enthousiasmée par sa beauté, sa fougue, son immense savoir et, après la conférence, lorsque Nick lui avait offert de la présenter à Sorano, elle avait dû se tenir à quatre pour ne pas sauter de joie. Après ils étaient allés tous les trois souper dans un petit bistrot de Saint-Germain-des-Prés et ensuite, lorsque Nick était rentré chez lui – un peu dépité, un peu triste, peut-être –, Alain et elle s'étaient promenés pendant des heures le long des quais, allant et revenant sans cesse de la Tournelle au quai Conti. Ils parlaient d'ethnologie, de géographie, de philosophie, de littérature, avec toute l'ardeur et la fougue de la jeunesse, mais il y avait autre chose que tout cela en dessous de leurs paroles. À la chaleur de leurs discussions se superposait une autre chaleur, plus profonde et plus grave, qui les avait envahis l'un et l'autre depuis les premiers instants mais qu'ils ne pouvaient encore s'avouer...

Rien. Il ne reste rien de tout cela.

Maintenant, Monica pleure. Elle s'est assise de nouveau sur le lit désert et elle oublie d'écouter la nuit, d'avoir peur. Elle est tout entière livrée à ce

désespoir qui la tараде, qui l'emporte, qui la roule, comme un fleuve emporte et roule une coquille.

Un bruit.

« Non, c'est mon imagination. Je suis folle. Je suis devenue folle. Tais-toi. Ne prononce pas le mot. Pourquoi as-tu peur cette nuit et de qui ? On dirait... qu'est-ce que j'entends ? Il y a quelqu'un qui parle.

« C'est le vent, idiote.

« Je n'aurais pas dû laisser la lampe allumée devant son portrait. C'est comme si quelqu'un vivait, figé dans une absence terrible, au rez-de-chaussée, et me regardait à travers les murailles... »

Mais c'est seulement le lendemain que *la chose* arriva.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II

Il pleuvait toujours, le vent ne cessa pas de toute la journée. La petite fille de M^{me} Larin vint au matin pour prévenir Monica que sa grand-mère s'était foulé le pied en glissant dans le raccourci qui descendait au village, la veille, et qu'elle ne pourrait pas venir.

Le jour ne se leva pour ainsi dire pas et Monica se traîna d'une pièce à l'autre, sans savoir que faire. Elle avait préparé du linge à repasser pour sa servante et elle s'y mit pendant une heure. Mais la fatigue l'empêcha de continuer. Elle lut un peu.

Vers midi, après avoir déjeuné d'un sandwich, elle enfila un imperméable et monta lentement vers le bois de la Salège auquel son parc était adossé. Les branches raides et noires des arbres dépouillés par l'automne s'entrechoquaient et lançaient au loin des gouttes de pluie.

Monica ne s'était endormie qu'à l'aube et elle bâillait en marchant. Elle se força pourtant à marcher pendant plus d'une heure, mais à la fin, la violence du vent et de la pluie la contraignirent à rentrer.

Après le vacarme et la tempête, le silence de sa maison lui parut particulièrement lourd et, à peine était-elle dans le salon qu'elle alluma la radio. Elle la referma presque aussitôt, par nervosité, par incuriosité, et, s'approchant d'un fauteuil, elle reprit l'ouvrage qu'elle lisait la veille au soir. Un peu plus tard, elle relut une lettre de son agent de change et fit quelques comptes. La fortune qu'elle avait héritée de ses parents était considérable et si elle n'en « jouissait » pas au sens ordinaire du terme, du moins trouvait-elle, à s'en occuper de temps à autre et à faire des placements, une vague source de distraction.

Dans le courant de l'après-midi, elle reçut un coup de téléphone. C'était l'éditeur de son mari qui lui annonçait une réédition de *Rites magiques*

inconnus d'Alain Sorano. Verrait-elle un inconvénient à ce qu'on fît désormais précéder l'ouvrage d'une préface de M. Nicolas Gesvre ? Peut-être M. Gesvre pourrait-il y donner quelques détails inédits sur les recherches qu'Alain Sorano était allé faire en Amazonie lors de cette expédition qui lui avait coûté la vie ?

Elle dit qu'elle verrait M. Gesvre à ce propos et raccrocha peu après.

Désœuvrée, abattue, mais surtout en proie à un malaise inexprimable, elle passa dans le bureau de son mari et, comme elle l'avait fait si souvent, s'assit devant sa table de travail, les mains sur les papiers qu'il avait laissés là avant son dernier départ et qui, depuis, n'avaient plus été touchés par aucune main.

Une fois de plus, la lancinante question brûlait dans son esprit :

Pourquoi Alain avait-il tenté cette expédition insensée, au cœur de territoires mortels dont personne n'était jamais revenu ?

Oh ! bien sûr, elle savait...

Souvent, il lui avait dit :

« — Il me reste un chapitre à écrire pour que mon livre sur les rites magiques inconnus soit complet. La matière de ce chapitre, je ne puis la découvrir que là. »

Et il posait l'index sur cette vaste carte de l'Amazonie, épinglée à côté de la bibliothèque ; il posait l'index au centre du Fleuve de la Mort, et il souriait.

Rien, jamais, n'avait pu le faire revenir sur une décision et, quelquefois, elle lui en voulait, elle le détestait presque d'être mort pour sa science.

« Oh ! pauvre Alain... Mon amour... Jamais je ne... »

Elle retint ses larmes.

Deux ans. Déjà deux ans. Mais rien n'avait changé dans son cœur.

Elle s'approcha de la fenêtre et repensa au coup de téléphone de l'éditeur. Oui, elle demanderait à Nick d'écrire une préface. Mais pour ce qui était de donner des précisions sur les dernières recherches d'Alain, même Nick ne le pourrait pas. Personne – non, pas même elle – ne savait exactement à quoi s'en tenir sur ce que l'ethnologue était allé chercher au cœur de la Vallée de la Mort. Chaque fois qu'elle avait voulu l'interroger là-dessus, il s'était refusé à parler, disant simplement :

« — Il ne faut pas parler de ces choses, chérie. Pas tant que l'on n'est pas à même de maîtriser les forces inconnues. »

Paroles mystérieuses, mais qui traduisaient clairement une certaine crainte inavouée qu'Alain lui-même éprouvait parfois depuis qu'il s'était mis à étudier certains rituels mystérieux du passé, ou les mœurs magiques de peuplades perdues dont il ne restait des traces que dans de vieux et presque indéchiffrables grimoires.

Tout ce que Monica savait, c'est qu'un jour, en Égypte, Alain avait trouvé des indications singulières sur un peuple qui – théoriquement – vivait au centre du bassin amazonien et dont les rites magiques étaient – théoriquement aussi – d'une puissance redoutable. Ce sont ces indications qui avaient été à l'origine de son dernier départ. Sur elles, il avait gardé le secret le plus absolu, soit qu'il craignît les fâcheuses publicités journalistiques, soit pour toute autre raison, et même Nicolas Gesvre qui, pourtant, l'avait suivi jusqu'au dernier jour, n'avait rien su. Son avis, à Nicolas, était que Sorano avait peur, en divulguant les buts de ses recherches, de lâcher des paroles qui *eussent averti ceux qu'il cherchait qu'il était sur le point de percer leur secret.*

Leur secret. Il ne l'avait pas percé, leur secret !

Peut-être avaient-ils su qu'Alain arrivait en Amazonie, arrivait aux vallées interdites, atteignait le Fleuve de la Mort. Et ce cyclone qui l'avait emporté, peut-être était-ce...

Elle essaya de chasser ces pensées.

La pluie cingla les vitres, plus fort ; des gouttes s'écrasèrent dans le quadrillage de plomb où le vitrail était serti. Déjà, le soir venait ; la vallée était comme un lac de pluie et de brume. Encore une soirée à venir, encore une nuit.

Monica passa dans le vestibule. Elle ouvrit la porte de la cave et descendit charger le chauffage central. Cela fait, elle remonta dans le salon après avoir baissé les persiennes de la bibliothèque. Elle resta longtemps avant d'allumer la lampe et ne le fit que lorsque l'obscurité, la vraie obscurité de la nuit, eut commencé à envahir la vaste pièce.

« Ne pense pas à ce que tu as éprouvé hier soir, ou bien cela va revenir. N'y pense pas. Il ne faut pas que cela revienne. »

Mais c'était là.

Cette sensation d'un regard, de quelque chose qui s'évadait de l'immatérielle épaisseur du temps et, pas à pas, approchait d'elle.

« Téléphone à Gesvre. Avertis-le. Qu'il vienne. Qu'il vienne tout de suite. »

— Qui est là ? cria-t-elle hystériquement.

Elle avait quitté le fauteuil d'un bond et faisait face à la porte du salon. La porte du salon, lentement, sans bruit, sans un grincement, sans une saccade, s'ouvrait.

Mais il n'y avait personne.

Le vide. Le vide du vestibule et le vide entre les chambranles. Le vide noir dont le rebord était rongé par la lumière diffuse de la lampe.

« Monica ! Contiens-toi. Tu vas devenir folle. Que t'arrive-t-il ? Jamais tu n'as été comme cela. Voici deux ans que tu vis seule et, jamais, tu n'as eu... – ne dis pas le mot, ne le dis pas – *peur*. »

Elle le savait bien qu'il n'y avait personne, que c'est sans doute le vent qui avait poussé cette porte, mais ce n'est pas de *quelqu'un* qu'elle avait peur.

Elle fit un pas, repoussa la porte avec violence et, à travers toute la pièce, il y eut comme un étrange mouvement de l'air, une sorte d'envol d'oiseaux invisibles et, alors, avec un claquement, le cadre d'argent sur le piano se renversa.

Elle resta immobile, les bras plaqués le long du corps, ses doigts fuselés aux ongles roses légèrement crispés sur ses cuisses.

« Eh bien quoi ! C'est un objet. Un *objet*. Tu l'avais mal replacé hier soir et le contre-choc de la porte l'a déséquilibré. Ce n'est rien d'autre qu'un *objet*, Monica. Un cadre d'argent et une photographie. Des choses inanimées, des choses qui ne regardent pas. Va redresser ce cadre. Vas-y. »

Elle s'avavançait, pareille à un automate. Il lui semblait que le salon reculait, reculait...

Elle y fut enfin.

Et c'est à ce moment, alors que, déjà, elle tendait un bras de plomb, que la photographie d'Alain Sorano bougea dans son cadre.

« Monica, *tu es folle* ! »

La photographie la regardait. Elle ne souriait pas. Non, c'était vrai, elle ne souriait pas. C'était comme la veille au soir. Et pourtant, Monica savait qu'à Noirmoutier, au moment où elle avait pressé le déclic de l'appareil, Alain avait souri. Et, pendant ces deux années, jamais il n'avait cessé de sourire sur sa photo. Mais, en cet instant, il ne souriait plus, et ce n'était pas la lumière qui changeait ainsi son expression.

Elle sentit qu'elle allait sombrer dans le noir. Le vent s'était mis soudain à souffler avec une furie démoniaque et, tout à coup, comme sous l'effet d'une vibration inconnue, les cordes basses du piano se mirent à faire un lointain grondement d'orgue.

« Monica, touche ce cadre ! Redresse-le. C'est un objet sans vie. C'est de l'argent, du papier et du marbre. »

Elle toucha la photo, livide, traversée par un spasme innommable et c'est alors qu'elle entendit la voix.

La sienne.

La voix d'Alain Sorano qui était mort. Qui n'était plus que boue au fond des boues du Fleuve de la Mort.

— Monica... a... a.

La voix criait son nom quelque part, mêlée au bruit du vent et au ruissellement de la pluie. Elle emplissait la maison vide, et pourtant, tout était silence et il n'y avait pas d'autre bruit véritable que celui des cordes basses qui vibraient obscurément.

— Viens, Monica. Viens, Monica. Viens, Monica !...

Le sang de Monica reflua à son cœur et elle tomba sur les genoux, sa tête heurtant le pied du piano. Elle savait sans le voir que la porte, derrière elle, s'était rouverte toute grande...

CHAPITRE III

— Là ? Au milieu du salon ?

— Oui... Elle était tout près du piano.

Il se pencha, presque machinalement, puis regarda autour de lui, l'air perplexe. Ses yeux revinrent à M^{me} Larin qui chiffonnait l'angle de son tablier en soupirant.

— Alors, vous comprenez, monsieur Gesvre, je me suis dit qu'il fallait vous prévenir puisque, en somme, vous êtes le seul ami de Madame et...

— Vous avez bien fait, dit Nicolas Gesvre.

Il venait d'arriver. Sa 4 CV était rangée le long du perron et le faible soleil du matin, passant entre les gros nuages bousculés par le vent, faisait luire par instants la carrosserie verte.

Il était environ onze heures. Une lumière glauque, qui s'égayait par intermittence, puis se réassombrissait, régnait dans le grand salon. Lentement, Nicolas Gesvre ôtait son pardessus de ratine noire à col de velours. Un pardessus démodé. Mais il y avait quelque chose de démodé en lui. Il était long, maigre, le dos rond. Ses yeux n'avaient qu'un faible éclat derrière ses lunettes sans monture.

Il posa le pardessus sur un fauteuil, à côté de son chapeau melon.

M^{me} Larin disait :

— C'est en arrivant ce matin, comme d'habitude, vers les huit heures, que je l'ai trouvée là. Vous pensez si j'étais affolée... Mon Dieu !

C'était une femme de petite taille, plutôt vieille, avec des cheveux gris pas très propres, semblait-il. Elle avait un visage ridé et sec, un front bas tout plissé par l'effort de parler. Sa voix était sourde et, par moments, tout indistincte.

— Je l’ai relevée, et, après, j’ai téléphoné au docteur Carmoy. Il a dit que c’était une syncope cardiaque, ou quelque chose comme ça... À l’âge de Madame, pensez donc !... Si c’était moi, encore, à mon âge, bien sûr...

— Elle n’a toujours pas repris connaissance ?

— Non.

— Je vais monter la voir, dit-il.

Il jeta un dernier coup d’œil au salon avant de sortir. Cette lumière trouble... Quelque chose d’indéfinissable. Il se sentait les mains moites.

M^{me} Larin le suivit dans l’escalier.

À mesure qu’il montait, il percevait une faible odeur de médicament. Il entendait le vent qui secouait le vide dans le grenier.

Comme il arrivait au milieu du couloir menant à la chambre de Monica, un faible rayon passant par les fenêtres du palier éclaira de biais le portrait d’Alain Sorano accroché près de la porte. Gesvre lui jeta un bref coup d’œil, puis, après avoir prêté l’oreille une seconde, il toqua.

Pas de réponse.

M^{me} Larin se glissa devant lui et, avec précaution, ouvrit la porte.

Ils restèrent quelques secondes sur le seuil de la chambre.

Monica était étendue toute droite sur son vaste lit, le drap tiré jusqu’au menton, et elle était si immobile qu’ils la crurent morte, une seconde, et que M^{me} Larin, avec une courte exclamation étouffée, saisit le bras maigre de Nicolas Gesvre.

Mais Monica respirait. Un souffle très faible s’échappait de ses lèvres entrouvertes. Son visage était blanc comme la cire, avec un léger bleuissement à la base des narines. Au milieu de son front, il y avait une courte ecchymose violacée qu’elle s’était faite en tombant contre le piano.

— J’aimerais voir le docteur Carmoy et savoir son opinion exacte, dit Gesvre à voix basse. Je me demande bien ce qui...

— Monsieur n’a qu’à déjeuner ici, murmura M^{me} Larin. Comme ça, il verra le docteur cet après-midi.

— Je puis descendre au restaurant du village, M^{me} Larin.

— Pensez-vous. J’avais monté des escalopes pour Madame et pour moi, mais la pauvre petite Madame ne mangera sûrement pas aujourd’hui.

— Comme vous voudrez, dit-il.

Il n'était jamais entré dans cette chambre et, peu à peu, il était envahi par une sorte d'oppression qu'il s'efforçait de cacher à la vieille servante.

Entre les deux fenêtres, il y avait une étagère bourrée de livres d'ethnographie et la vieille femme surprit son regard qui errait dessus.

— Encore des livres du pauvre Monsieur, dit-elle avec un soupir. Si Monsieur veut s'installer ici en attendant que Madame se réveille, reprit-elle. J'aimerais pas qu'elle se réveille toute seule, mais je dois descendre éplucher mes légumes.

— Elle va sûrement reprendre connaissance, dit-il. Oui, je vais attendre un peu.

Il avait pris le poignet de Monica et, l'œil sur la trotteuse de sa montre, il guettait les battements de son pouls.

M^{me} Larin sortit à reculons, laissa la porte entrouverte. Il entendit grincer son pas dans le couloir puis, plus tard, un bruit de casseroles entrechoquées et d'eau qui coulait monta du rez-de-chaussée.

Il lâcha le poignet de Monica et s'écarta légèrement du lit. L'armoire à glace, en face de lui, lui renvoyait son image, toute grise dans la lumière redevenue grise. Seuls les verres de ses lunettes avaient l'air doués de vie. Ils brillaient : ils avaient l'air de deux éclats glacés fixés au grand miroir.

De nouveau, son regard se posa sur Monica, suivit les courbes de son corps dessinées par la couverture. Il porta sa main à son col, comme pour l'écarter de sa peau, et sentit que son cou était moite de sueur. Il faisait chaud dans cette chambre. Trop chaud. M^{me} Larin bourrait toujours le chauffage à le faire éclater lorsqu'on ne la surveillait pas.

Mais il savait bien que ce n'était pas le chauffage qui faisait monter cette chaleur en lui.

Marchant sur la pointe des pieds, il contourna le lit.

D'où il était maintenant, il voyait l'enfilade du couloir par la porte entrebâillée. Si M^{me} Larin remontait, il la verrait tout de suite.

D'ailleurs, il entendrait le bruit de son pas dans l'escalier malgré le bruit du vent.

— Monica, dit-il à voix haute. Monica.

Elle ne bougea pas.

Il posa son doigt sur sa paupière et la souleva, pour voir si la jeune femme était proche du réveil. Ensuite, l'œil vers la porte, il laissa glisser

son doigt sur la joue lisse et chaude, caressa la douce arête du menton, descendit le long du cou, et, avec un frémissement de tout le corps, jusqu'à la naissance des seins.

La chaleur de cette chair abandonnée le pénétrait tout entier, accélérât jusqu'à la violence les battements de son cœur.

Dès l'instant où il était entré dans cette chambre, son cœur avait commencé à battre plus fort et une sorte de constriction presque douloureuse l'avait saisi à la gorge.

Sa main, presque malgré lui, glissa par-dessous le drap, mais alors, il se mit à trembler si fort qu'il se recula d'un pas et ne bougea plus. Il avait l'impression que quelqu'un venait de le surprendre, qu'un regard, tout à coup, s'était posé sur lui.

Pourtant le couloir était vide et il entendait M^{me} Larin s'agiter dans sa cuisine. Quant à Monica, elle n'avait pas bronché.

Il essaya de reprendre son sang-froid mais c'était impossible avec ce corps immobile, chaud et sans défense, si proche de lui, dans cette maison presque vide.

De nouveau, sa main revint au visage de la jeune femme, caressa le cou, sinua vers les seins que soulevait une respiration régulière

Il n'osa pas aller plus loin. C'était trop risqué. Si jamais Monica le surprenait...

Près de la fenêtre, il se calma un peu et, de nouveau, il se demanda s'il n'avait pas été trop loin. Car ce qui était arrivé à Monica, il en connaissait la raison. C'est pourquoi, malgré les airs qu'il se donnait, il n'était pas tellement inquiet. Peut-être avait-il été trop loin et...

Dès le coup de téléphone de M^{me} Larin, il avait pensé cela et il en avait éprouvé à la fois un sentiment de triomphe et de peur. Cet évanouissement, cette syncope étrange, inexplicable pour quiconque, était-ce le premier stade de sa *victoire* ?

Impossible encore de le savoir. Peut-être, lorsqu'elle reprendrait conscience, saurait-il. De nouveau, il frémit et son désir devint si fort, si sauvage, qu'il comprit que mieux valait sortir de cette chambre, s'écarter de ce corps, se calmer, attendre. Il suffisait d'attendre, à présent.

M^{me} Larin avait mis les escalopes à cuire lorsqu'il pénétra dans la cuisine. Elle avait toujours faim, Monica en avait souvent plaisanté, et elle

profitait de ce qu'elle avait la bride sur le cou, en somme, pour avancer un bon coup l'heure du déjeuner.

— Madame s'est-elle éveillée ?

Il secoua la tête.

— Mon Dieu !

Il retourna dans le salon, resta immobile à regarder la vallée hachurée de pluie.

M^{me} Larin vint le prier de passer à table et, à pas lents, il gagna la salle à manger.

Il mangea pensivement. La vieille revenait à tout moment, caquetante, énervée, tenant mille propos qu'il n'écoutait pas.

Le docteur Carmoy vint à deux heures. C'était un homme assez jeune, affairé et pédant. Il passait tout le temps la main sur son crâne chauve et, ayant appris que Gesvre était un ami intime de Monica Sorano, il entreprit de lui parler longuement des divers syndromes qui peuvent affecter le cœur, les artères, les lobes cervicaux. À son avis, M^{me} Sorano avait eu une sorte de spasme cardiaque qui, etc. Gesvre avait une nerveuse envie de lui éclater de rire au visage.

Il le laissa monter seul, par désir de jouer la discrétion.

— Pas encore réveillée, dit Carmoy lorsqu'il redescendit. Je lui ai fait une nouvelle piqure et...

Nouveaux discours. Gesvre n'écoutait pas.

Quand la voiture du docteur se fut éloignée, il vit M^{me} Larin descendre de l'étage.

Elle dit que Madame avait l'air mieux à présent, bien qu'elle dormît toujours. Monsieur voulait-il monter la voir de nouveau ?

Lorsqu'il pénétra dans la chambre, quelque chose agitait Monica, car ses lèvres bougeaient sans cesse et des mots indistincts s'en échappaient. Il essaya de comprendre ce qu'elle balbutiait, mais cela paraissait impossible. Son malaise revint, mais ce n'était pas tout à fait le même malaise que tout à l'heure, ce malaise de mauvaise conscience. C'était moins... définissable.

Était-ce la lumière ? Quelque chose avait changé dans la chambre. L'atmosphère avait comme une qualité particulière. Levant le regard, Gesvre vit dans la glace de l'armoire le portrait de Sorano accroché dans le couloir et une espèce de filet froid coula dans ses veines.

Tout à coup :

— Alain, bredouilla Monica, oui, je vais venir... A... Alain. *Je sais.*

Gesvre avait sursauté. Il se pencha vers le visage de la jeune femme, un peu pâle, et essaya de comprendre ce qu'elle disait encore.

Mais les mots prononcés étaient redevenus inintelligibles.

Il se retourna, regarda autour de lui. Un silence étrange pesait soudain sur la maison, sur la nature. Gesvre comprit que, brusquement, le vent était tombé.

Pourquoi appelait-elle Alain ?

Il essaya de se rassurer. Après tout, cela n'avait rien d'extraordinaire. Elle n'avait jamais cessé de songer à lui, pensa-t-il avec dépit.

Son désir s'en allait. Un moment, lorsqu'il avait vu s'agiter les lèvres de la jeune femme, il avait espéré que c'est son nom à lui qu'elle prononcerait.

Mais le temps n'était pas encore venu, sans doute.

Il descendit, fuma encore une cigarette puis dit à M^{me} Larin que sa présence pour l'instant était inutile. Il avait à faire à Paris et il fallait qu'il y rentre. Il reviendrait demain, oui, c'est ça, demain. Dans la soirée, il téléphonerait.

La vieille dit qu'elle ne bougerait pas. Elle passerait la nuit ici, naturellement. Il lui demanda de prendre bien soin de M^{me} Sorano. De toute façon, d'ailleurs, Carmoy reviendrait encore ce soir. Du perron, la vieille lui fit signe comme si elle avait été chez elle.

Il arriva chez lui, à Paris, vers trois heures. Il avait recommencé à pleuvoir.

Le petit appartement qu'il occupait au quatrième étage d'un vieil immeuble du boulevard Malesherbes était sombre et sentait le renfermé. Il pénétra tout de suite dans son bureau, une pièce étroite et sans air, pleine d'étagères surchargées de livres, de paperasses, de fragments d'osselets, de pierres, de fioles contenant des lézards conservés dans l'alcool.

Tandis qu'il revenait de La Salège, il avait été traversé par l'idée qu'il avait laissé traîner sur sa table de travail des ouvrages et des *objets* qui eussent pu étonner la femme de ménage. Il poussa un soupir de soulagement. Non, rien ne traînait. Contrairement à ce qu'il avait craint, son départ précipité ce matin, après le coup de téléphone de M^{me} Larin, ne l'avait pas empêché de tout remettre en place.

Il s'agenouilla devant un lourd coffre-fort qui occupait un angle de la pièce, forma la combinaison et ouvrit à demi la porte blindée. Oui, tout était là, et dans l'ordre habituel. Il referma.

Il s'assit à son bureau après avoir allumé une cigarette anglaise et demeura rêveur, les yeux mi-clos, regardant sans la voir la triste muraille grise de la cour intérieure, au-delà de sa fenêtre protégée par des rideaux épais.

« Je n'aurais pas dû me livrer à ces gestes sur Monica, pensait-il. Si jamais elle s'était réveillée, ou bien si la vieille m'avait surpris... »

Si jamais...

Un sourire cynique erra sur son visage. Puis ses yeux se posèrent sur un portrait de Monica qui se trouvait sur le bureau et, lentement, ses doigts commencèrent à caresser le contour du visage. Au bout d'un moment, il se leva et rouvrit son coffre. Il regarda les objets qui se trouvaient à l'intérieur puis, tournant son regard vers la vieille horloge à balancier qui ornait un coin de la pièce, il fit une grimace de contrariété en voyant qu'il était à peine quatre heures. Aujourd'hui, vendredi, ce n'était pas avant sept heures qu'il pourrait opérer.

Il alla dans la petite cuisine et, sur la table, trouva un billet que lui avait laissé sa femme de ménage :

« *Monsieur, il y a un reste de poulet froid dans le frigo. Il y a aussi du cassoulet en boîte sur l'étagère.* » Il se confectionna une tasse de café, alla s'asseoir dans le salon et le but lentement, attendant patiemment que les heures passent. L'obscurité venait, mais il n'allumait pas. Grâce aux doubles fenêtres qu'il avait fait poser dans l'appartement, aucun bruit ne venait de la rue et l'on ne percevait rien ici du vacarme du carrefour Saint-Augustin.

Gesvre concentrait sa pensée, se préparant pour ce qu'il allait faire tout à l'heure.

À six heures et demie, il appela La Salège. C'est M^{me} Larin qui vint au téléphone. Elle lui dit que Monica s'était réveillée, qu'elle avait mangé un peu. Mais elle s'était rendormie presque aussitôt.

Gesvre posa quelques questions banales et répéta qu'il passerait le lendemain. Lorsqu'il eut raccroché, il regarda l'heure.

Sept heures approchaient.

Il retourna lentement dans son bureau, après avoir décroché son téléphone et vérifié soigneusement que la porte de l'appartement était fermée à double tour.

Et alors, commença le Rituel de l'Envoûtement d'Amour.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

Voilà plusieurs années que tout le monde, et notamment Monica Sorano, se trompait sur le compte de Nicolas Gesvre.

Lorsque Monica avait commencé à sortir avec Alain Sorano, puis l'avait épousé, Gesvre avait paru immédiatement en prendre son parti. Si vraiment il avait été amoureux de Monica, cette passion – du reste jamais avouée – semblait bien passée et il fut acquis pour tout le monde que le jeune ménage n'avait pas de meilleur ami que lui.

C'est au point que Gesvre avait délaissé ses propres travaux sur les magies de l'Inde pour s'intéresser à ceux de Sorano, qui, à cette époque, portaient sur les rites inconnus de l'Amérique du Sud. Lorsque Sorano avait commencé à préparer son expédition d'Amazonie, il avait été entendu presque immédiatement qu'il abandonnerait ses collaborateurs habituels au profit de Gesvre et, lorsqu'ils étaient partis tous les deux, il semblait vraiment que ce fussent deux frères spirituels qui s'embarquaient pour la même aventure.

En fait, la haine dévorait Nicolas Gesvre.

La haine et le désir. La haine pour Sorano et le désir pour Monica. L'amour qu'il avait éprouvé pour celle-ci était infiniment plus puissant que quiconque l'avait supposé et, lorsqu'elle s'était tournée vers le séduisant Sorano (par ma faute, pensait souvent Gesvre avec rage ; n'est-ce pas moi qui les avais présentés l'un à l'autre ?) il s'était trouvé comme anéanti. Mais lorsqu'il s'était rendu compte que Monica aimait Alain, il était trop tard. Il n'avait pu que ravalé ses sentiments, couvrir en silence sa rancœur, et attendre.

Il avait été le témoin de Monica au mariage et, ce jour-là, il avait bien cru sombrer dans la folie. Il était le seul à savoir exactement pourquoi, au

dîner chez *Maxim's* qui avait suivi la cérémonie, il avait bu au point qu'on l'avait ramené chez lui inanimé.

Par la suite, il avait toujours fait bon visage, mais, à mesure que passaient les jours, sa colère intérieure devenait plus violente et son désir plus lancinant. Mais il guettait avec patience le déroulement des jours car il savait que son heure viendrait.

Comment ?

Il l'ignora longtemps, mais il faisait confiance aux circonstances. Il ne doutait pas que son intimité avec le jeune couple lui donnerait l'occasion attendue. Elle vint avec l'expédition en Amazonie. Elle vint ce jour-là...

*

* *

... Ce jour-là, ce jour sans soleil près du Fleuve de la Mort.

Les caboclos les avaient abandonnés les uns après les autres. Alain Sorano était épuisé, plus épuisé encore que Gesvre et il voulait retourner en arrière. Mais Nicolas Gesvre savait que son heure était enfin venue.

Lorsqu'il était rentré en France, des semaines plus tard, et qu'il était venu jouer les compagnons désespérés auprès de Monica, il n'était plus qu'un criminel.

Le cyclone qui avait emporté Alain Sorano dans les profondeurs du Fleuve de la Mort n'avait jamais existé que dans son imagination. En fait, ce matin-là dans la vallée, le temps était calme bien qu'un peu gris, et Sorano, après une nuit de repos, avait repris confiance. Il s'était approché de la berge et Gesvre l'avait suivi des yeux.

Lui, n'avait pas dormi. À plusieurs reprises, dans le noir, il avait serré l'une ou l'autre des armes se trouvant à portée de sa main, tantôt une machette, tantôt un poignard à découper, tantôt un pistolet, reculant sans cesse, soit par peur, soit par un dernier reste de conscience, à mettre son projet à exécution.

Au moment où Sorano était monté sur la *lancha* pour vérifier si elle n'avait pas commencé à faire eau, Gesvre s'était trouvé un moment suspendu entre le désir presque dément d'en finir tout de suite et celui de ne pas bouger, de ne rien faire, de ne pas assassiner son compagnon.

Puis, c'est Sorano lui-même qui avait décidé de son destin.

Comme Gesvre s'approchait à son tour de la berge, Sorano avait dit, en se tournant vers lui :

— Ah ! mon vieux. Dieu sait si j'ai envie de savoir à quoi m'en tenir sur ce que je suis venu chercher si loin. Mais, par le diable, je te jure que j'ai encore plus envie de me retrouver à La Salège et de tenir Monica dans mes bras.

Monica.

C'est comme une épée qui avait traversé Gesvre. Pour la millième fois, en un éclair, il avait vu, *senti* Monica nue et pantelante dans les bras de Sorano et murmurant tous les mots du plaisir et de l'amour.

À peine s'il avait levé le pistolet qu'il tenait à la main. Deux coups, presque simultanés, étaient partis, claquant comme des fouets et faisant se taire pour un instant l'éternel concert des crapauds-buffles du fleuve.

Sorano s'était écroulé dans la *lancha* et, au même instant, l'amarre s'était rompue et le courant avait emporté l'étroite embarcation vers les profondeurs des territoires inconnus.

Gesvre l'avait perdue de vue en quelques minutes. Il était immobile sur la rive, les pieds dans la vase, hébété, respirant une odeur de poudre, écoutant la musique recommencée des crapauds-buffles...

*

* *

Il sursauta. Sept heures sonnaient lentement à l'église Saint-Augustin. Il chassa les pensées qui l'avaient envahi et ouvrit le coffre-fort. Mais, pendant un moment, l'image de Sorano qui tombait de la *lancha*, qui s'en allait à la dérive, flottèrent sous son crâne.

Il se releva, alluma brusquement, la gorge sèche, les mains froides et agitées. *Il ne fallait pas penser à ça.*

« Fais quelque chose ! Vite ! Ne pense plus à ça ! »

Mais il y avait un cri au fond de son oreille. Le cri que Sorano avait poussé en s'écroulant : « Gesvre ! Nick !... tu... » et puis, le bruissement lugubre des crapauds-buffles et le clapotement du Fleuve de la Mort.

Il marcha de long en large, après avoir tiré les lourds rideaux sombres, marmottant n'importe quoi à voix haute pour ne plus entendre ce bruit qui se pressait sous son crâne. Une lumière verdâtre planait autour de la lampe allumée sur son bureau. La maison frémit à cause du passage, sous la terre, d'une rame de métro...

... Est-ce que c'était le remords ? En deux ans, il n'avait jamais réussi à se débarrasser de ces visions. Et, la nuit, Sorano venait.

Il venait de plus en plus souvent ces temps-ci. Il marchait à travers les rêves de Gesvre, patiemment et inlassablement, et alors, les rêves devenaient cauchemars et Gesvre se réveillait en criant, crispé de terreur, et il lui fallait se relever, boire de l'alcool, avaler des cachets.

Le remords ? *Autre chose.*

Mais quoi ?

Allons, c'était stupide de se laisser aller à des idées. Tout cela ne comptait plus. C'était fini, passé, classé. Sorano était mort, pourri au fond d'un fleuve où plus personne n'irait jamais, dissous dans l'énorme grouillement végétal de l'Amazonie. Un mort.

Mais, justement, c'est ça qui...

Gesvre retourna à la cuisine, ouvrit une armoire, avala un grand verre de cognac. Peu à peu, l'alcool agissait, et il se calma. Du moins, lui sembla-t-il.

Mais comme il rentrait dans son bureau, il vit, sur sa table de travail, le portrait de Sorano qu'il avait encore regardé, le matin même, sur le piano de La Salège.

Presque aussitôt, l'hallucination se dissipa. C'était une hallucination, bien sûr. Il avait bu son cognac trop vite. Le portrait qui se trouvait sur la table de travail, c'était celui de Monica, pas celui de Sorano, non. Juste celui de Monica. Bien sûr. Qu'avait-il été croire ? Ce cognac, décidément, était trop fort.

Allons, il était temps d'opérer.

Lentement, retrouvant progressivement son calme, il commença à se déshabiller. Lorsqu'il fut nu, et qu'il eut regardé intensément son long corps maigre dans la glace biseautée surmontant la cheminée, ses pensées reprirent un cours plus raisonnable.

Du coffre-fort, il tira d'abord une large robe de soie verte, soigneusement pliée, dont il se revêtit. Puis, de derrière un paravent, il tira l'autel. C'était une simple table de bois blanc, mais qui n'avait jamais servi à aucun autre usage et dont l'assemblage des diverses parties s'était fait – ainsi qu'il est indispensable pour tout autel devant servir à l'envoûtement – sans clous de fer ou d'acier.

Il y avait maintenant une année que Nicolas Gesvre tentait de forcer ainsi l'amour de Monica Sorano. La première année, il avait compté sur des moyens plus ordinaires, sur l'habitude que Monica prendrait de lui, sur la relative intimité qui ne manquerait pas de s'établir entre eux deux, sur la solitude et le chagrin de la jeune femme. Il espérait la conquérir et remplacer Sorano peu à peu dans son cœur en se montrant délicat, attentif, en la voyant souvent, en s'insinuant progressivement dans son âme.

Mais il avait dû déchanter assez vite. Les mois avaient beau passer, Monica continuait à vivre tout entière dans la pensée de son mari. Elle ne pouvait parler que de lui et ses moindres pensées, ses moindres actes ne cessaient pas, au point que cela devenait presque inquiétant, de rester sous le signe du mort.

En outre, Nicolas Gesvre s'était aperçu que si Monica le recevait fréquemment et se montrait avec lui d'une parfaite gentillesse, elle ne se rapprochait pas de lui le moins du monde et semblait même éprouver, en sa compagnie, une sorte de malaise. Cette attitude de la jeune femme l'avait inquiété un moment, jusqu'au jour où il avait compris qu'elle n'était ainsi que parce que lui, Gesvre, avait été le dernier compagnon de Sorano et que, en le voyant, Monica retrouvait chaque fois intacte toute sa tristesse.

Ses efforts pour la conquérir ayant échoué, et son désir ne faisant que s'exaspérer avec le temps, il avait commencé à s'adonner à des pratiques moins naturelles.

Depuis toujours, ses études l'avaient familiarisé avec la magie amoureuse mais, jusqu'alors, il ne l'avait pas pratiquée pour son compte, bien que la tendance naturelle de son esprit eût été de croire à son efficacité, surtout depuis le vague dérèglement qui s'était produit en lui depuis son retour d'Amazonie, dérèglement mental dont personne ne s'était aperçu, dont il n'avait pas lui-même conscience mais qui le livrait beaucoup plus fortement que jadis aux forces mystérieuses qu'il n'avait considérées longtemps que comme un objet d'étude objective.

Pendant un an, ses pratiques semblaient n'avoir pas trouvé leur récompense, bien qu'il s'y livrât avec une obstination, une puissance de concentration et une ardeur qui confinaient parfois à la démence.

Mais depuis hier, depuis le coup de téléphone de M^{me} Larin...

Il ne doutait pas que l'étrange syncope de Monica était due à son action. Il savait la jeune femme en parfaite santé et cette chose étonnante qui lui était arrivée ne pouvait trouver d'explication, il en était sûr, que dans l'envoûtement où il l'avait progressivement enfermée.

Et maintenant qu'elle était là, dans son lit, privée de sa conscience, déjà abandonnée aux fluides invisibles, ne pouvant plus leur offrir de résistance, même inconsciente, il se sentait très proche de la victoire.

Il trembla à l'idée que, bientôt sans doute, il tiendrait dans ses bras, à son tour, le corps de la jeune femme, et serait son maître pour jamais.

Il recouvrit l'autel d'une nappe de lin blanc et vérifia si aucun objet métallique ne se trouvait trop près du lieu où il allait officier. Avant de continuer, il resta un moment pensif, à se demander si son action n'avait pas été trop violente, ainsi qu'il se l'était déjà demandé ce matin. Ne valait-il pas mieux interrompre quelque temps le rituel ? Cette sorte de coma où Monica était tombée ne risquait-il pas d'avoir des conséquences graves ? C'était étrange, à tout le moins. Était-ce réellement et uniquement explicable par ce qu'il faisait ? Une peur vague, un sentiment bizarre, extraordinairement bizarre, qu'il n'avait jamais observé.

Comme si quelqu'un était là...

Il chassa ces pensées et alluma deux cierges de cire verte qu'il posa sur l'autel, après avoir éteint toute autre lumière. Puis, dans un brûle-parfum de cuivre qu'il avait posé sur le coin de la table, il mit le feu à un mélange d'encens, d'ambre, de poudre de santal, de benjoin et de feuilles séchées de verveine qu'il avait pris également dans le coffre-fort.

Bientôt la pièce fut pleine d'un lourd parfum endormant et Gesvre qui, maintenant, semblait en proie à une transe calme, se sentit tout à fait tranquille. Une sensation de force et de puissance le pénétrait peu à peu, chassant tout autre sentiment.

Dans un vase posé sur son bureau, il prit des résédas qu'il avait achetés le matin à grands frais et les disposa sur l'autel. Le réséda, comme la rose, la violette, le lilas, la jacinthe, était fleur vénusique qui augmenterait la puissance de l'incantation.

Entre les cierges dont la lueur donnait aux objets plongés dans l'ombre un bizarre tremblement de vie, il posa un petit portrait de Monica qu'il avait tiré d'un sachet de soie, ainsi qu'un mouchoir qu'il lui avait dérobé un jour, deux rognures d'ongles qu'il avait ramassées dans la salle de bains de la jeune femme, et un bas de nylon volé un jour dans une corbeille à linge. Ce bas était le plus important car il avait été en contact intime avec la peau de la jeune femme.

Ayant encore une fois examiné la fermeture des portes et des rideaux, Gesvre se planta devant l'autel et s'absorba profondément dans la pensée de Monica, l'œil fixé sur la photo.

Sur celle-ci, qu'il avait prise lui-même un jour dans une piscine où ils s'étaient rendus ensemble, Monica était en maillot deux pièces. Il eût été préférable qu'elle fût complètement nue, mais il fallait bien se contenter de ceci.

Sept minutes passèrent, pendant lesquelles Gesvre fut comme un monolithe. Concentrant plus fortement encore sa volonté, il tendit les bras devant lui et, par trois fois, prononça l'invocation suivante, d'une voix psalmodiante, en haussant le ton à chaque fois :

— Monica, viens à mon appel, guidée par Anaël que j'invoque. Déjà, ton double s'imprègne des effluves de mon désir. Que ton esprit soit touché, que ton âme s'unisse à mon âme, que ton corps consente à la joie.

Lorsqu'il eut parlé un moment encore, il remit des parfums dans la cassolette, puis, ses mains tremblantes et brûlantes se posèrent sur la photo, le mouchoir, le bas, les rognures d'ongles et, d'une voix douce et enveloppante – ainsi qu'il faut faire – il se mit à parler à Monica comme si elle eût été là, lui disant son désir, la conviant ardemment à le partager et à offrir son corps à ses caresses.

Ses doigts se refermèrent sur les objets qu'il pressa amoureusement contre ses lèvres. Il était dans un trouble indicible et il sentait presque sa raison s'égarer à toucher ces objets, ce bas surtout qui avait caressé longtemps la chair intime de Monica.

Il lui semblait que le petit portrait de Monica grandissait, grandissait... Grandissait-il réellement, ou n'était-ce qu'une illusion due à son excitation, à son trouble, au parfum de la cire et du benjoin qui obscurcissaient l'air confiné de la pièce ? Pour Gesvre, c'est maintenant Monica elle-même qui était étendue sur la table, laquelle avait pris les formes et les proportions

d'une vaste couche. Longtemps il l'avait vue vêtue seulement de son maillot deux pièces, puis il lui avait semblé qu'elle se couvrait d'une longue robe de soie translucide et verte, semblable à la sienne et à travers laquelle se devinaient les formes admirables de son corps.

Cette robe, peu à peu, la moulait plus fortement, se resserrait sur sa peau. Bientôt, tout se passa comme si elle s'y fût imprimée et Monica fut nue, immobile et endormie, les lèvres agitées par de légers souffles, sur la table, entre la double larme brillante des cierges.

Les mains de Nicolas Gesvre se posèrent sur les genoux polis qui ne tressaillaient pas à son contact, puis ses lèvres baisèrent tout son corps.

Sa tête tournait. Un souffle court s'échappait de sa bouche entrouverte. De nouveau, des formules, des incantations extraites des *Clavicules* de Rabbi Salomon ou d'autres grimoires qui encombraient sa bibliothèque, tels que le grimoire du Pape Honorius, *l'Enchiridion*, *le Dragon Rouge*, lui sortaient de la bouche sans presque qu'il en eût conscience.

Combien de temps dura cette étrange cérémonie ?

Soudain, il tomba sur les genoux, épuisé, haletant, la tête toujours remplie d'images voluptueuses. Un des cierges s'éteignit. Depuis longtemps, tous les parfums avaient brûlé dans la cassolette et, dans l'air refroidi de la pièce, planait une brume odoriférante.

Comme après chaque séance, mouillé de sueur et en même temps glacé, il dut faire un terrible effort pour se relever.

Il ôta sa robe de soie, se rhabilla sommairement. Il gagna sa chambre en titubant et s'écroula sur le lit qu'il n'avait pas eu la force d'ouvrir.

Sa fatigue était encore plus grande que d'habitude, mais il croyait que c'était à cause de l'excès même de son extase.

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Quand Nicolas Gesvre arriva à La Salège, le lendemain matin, vers 10 heures, il trouva Monica Sorano dans le salon. Elle était étendue sur une chaise longue, les jambes et le bas du corps recouverts par une couverture écossaise, et M^{me} Larin bourdonnait autour d'elle.

Bien que le temps se fût encore refroidi, il régnait dans la grande maison une intense chaleur car la vieille femme n'avait pas lésiné sur le charbon.

C'est elle qui avait accueilli Gesvre sur le perron, lui disant dès sa descente de voiture que Madame était levée.

— Bonjour, ma chère amie, lança joyeusement Gesvre en entrant. On me dit que vous revoilà sur pied. Alors ? Comment vous sentez-vous ?

Dès qu'il avait appris qu'elle avait repris conscience, il avait eu un choc au cœur et il s'était demandé avec angoisse de quelle façon elle l'accueillerait. Mais il essayait de paraître indifférent.

Il s'avança rapidement vers la chaise longue et baisa la main que Monica lui tendait, avide d'y percevoir le moindre tressaillement, le moindre battement spécial qui l'avertirait que sa patience, que ses pratiques magiques allaient enfin trouver leur couronnement.

— Carmoy vient de partir, dit Monica à mi-voix. Il m'a encore fait quelques piquûres et il m'a assurée que je serais sur pied dans deux jours.

Elle était pâle, lasse comme si elle sortait d'une très longue maladie, et Gesvre devait tendre l'oreille pour saisir ce qu'elle disait.

— Que diable avez-vous eu ? dit-il sans cesser de l'observer. Malaise cardiaque, hein ? C'est ce que Carmoy m'avait dit, mais pourtant...

Elle l'interrompit :

— Je sais ce que vous allez dire, Nick. Je n'ai jamais rien eu et... (elle sourit faiblement) eh bien, figurez-vous, je n'ai toujours rien. Carmoy vient de m'examiner avec cette minutie que vous lui connaissez et il m'a trouvé un cœur d'acier, pour reprendre ses propres paroles.

— On ne s'évanouit pourtant pas pour rien, lança-t-il, uniquement pour dire quelque chose.

Puis, essayant de plaisanter :

— Vous étiez-vous laissé avoir faim, ma chère ? Est-ce d'une syncope d'inanition que vous avez été frappée ?

Elle secoua la tête mais ne répondit pas tout de suite. Il y avait quelque chose de vague, de lointain dans son regard et il sentit un malaise le saisir. Bien entendu, il ne s'était pas attendu à ce qu'elle lui sautât au cou, mais elle paraissait si froide, si détachée...

Ou bien ne l'était-elle pas et cette attitude était-elle imputable à son reste de fatigue ou à quelque sursaut de la pudeur et de l'étonnement ?

Il se recula de quelques pas, sous le prétexte d'allumer une cigarette. Quelquefois, quand il était ainsi avec elle, il lui semblait qu'elle devait lire en lui comme en un livre ouvert et qu'il s'en fallait d'un rien pour qu'elle ne sût.

— Je ne sais pas encore très bien ce qui m'est arrivé, Nick, dit-elle, le regard tourné vers la vallée. Il y a eu... comment dire... Il s'est passé quelque chose d'étrange, l'autre soir. J'étais seule, le vent soufflait. Peut-être étais-je plus énervée que d'habitude...

Elle le regarda. Il sourit après avoir soufflé de la fumée par ses narines dilatées.

— Oui... Ensuite, Monica ?

— Eh bien, dit-elle, je suis tombée et me suis évanouie. C'est comme si un gouffre sans fond s'était ouvert tout à coup sous mes pieds.

Il voyait bien qu'elle voulait dire quelque chose d'autre mais il ne devinait pas quoi et son malaise, cette espèce de peur qui l'avait déjà étreint ici la veille, le reprit. Il s'approcha de la fenêtre pour se donner une contenance. Des nuages couraient dans le ciel, gris sur un fond d'un blanc de lait. M^{me} Larin fit du bruit dans la cuisine.

— Il est revenu, dit Monica.

Lentement, en pivotant sur ses talons, sa cigarette à hauteur de la poitrine, Nicolas Gesvre fit demi-tour. Son regard interdit croisa celui de la jeune femme.

— *Qui* est revenu ? demanda-t-il d'une voix assourdie.

Et, en posant sa question, il avait regardé autour de lui, comme s'il se fût attendu à voir quelqu'un.

Il n'y avait personne, naturellement. Son regard s'arrêta sur la photo de Sorano qui ornait le piano, s'en détournait aussitôt, revint sur Monica qui avait dégagé ses mains de la couverture et les regardait avec une attention vague.

— Qui ? répéta-t-il. Monica !

— Alain, dit-elle.

— Alain ? ! Que racontez-vous là ? Monica !

Il se pencha et la saisit par le bras. Une panique innommable commençait à le saisir, contre laquelle il faisait des efforts désespérés.

— Savez-vous ce que vous venez de dire ? Monica, rêvez-vous ?

— Il est là, dit-elle.

Elle le regardait d'un air paisible, encore un peu absent et c'est encore cela qui lui faisait le plus peur.

— Là ? Où ?

— Dans la maison.

— Monica !

— Partout. Sa voix. Son souffle. Son odeur.

Il inspira profondément, pensant : « Garde ton calme. Garde ton calme. Elle est folle. C'est le contrecoup de la syncope. Tu as été trop loin dans tes incantations. »

Il lui serrait le bras avec violence mais elle se dégagea doucement et, cette fois, le regarda dans les yeux.

— Je ne suis pas folle, Nick. Non, ce n'est pas le chagrin qui a fini par me troubler l'esprit. Mais, l'autre soir, j'ai soudain été entourée de *signes*. J'entendais Alain. Je le sentais autour de moi. Écoutez-moi, ajouta-t-elle comme il allait l'interrompre. Tout cela n'est rien car je sais qu'on pourrait le mettre sur le compte de mon état nerveux. Mais il y a quelque chose que j'ai vu, Nick.

Ce fut à elle de le secouer légèrement.

— Cette photo qui est sur le piano...

— Oui.

— Par deux fois, son sourire s'en est allé. Je l'ai vu. Et ensuite...

Elle avalait sa salive avec peine.

— Ensuite, elle s'est dressée toute seule. Je crois qu'elle était sortie de son cadre.

Il s'était relevé et, malgré lui, ses yeux s'étaient tournés vers le piano dont l'ébène luisait. Il voyait la photo. Un instant, lui aussi se crut le jouet d'une hallucination car la photo, en effet, ne souriait plus.

Il bondit dans sa direction, la saisit, la porta à la lumière.

Mais si, elle souriait. Rien n'avait changé. Tout cela, c'étaient des sottises.

Fatigué, épuisé soudain comme s'il avait couru pendant des kilomètres, il la reposa à sa place et s'en éloigna avec une espèce de hâte. Il s'apprêtait à tenter de convaincre Monica qu'elle avait été le jouet d'une hallucination visuelle et auditive – ainsi qu'il arrive fréquemment lorsqu'on est dans un état nerveux particulier – mais la jeune femme parlait de nouveau. Elle disait que Sorano lui avait parlé, si, si... elle l'avait entendu, elle en était sûre.

Son expression s'était faite presque suppliante comme il arrive aux gens qui se refusent à ce qu'on détruise leurs illusions.

— Mais enfin, Monica, je... Que *croyez-vous* qu'il vous a dit ? murmura-t-il, sur le ton qu'on prend pour calmer un enfant, sur un ton tranquille et un peu supérieur bien que, de fait, il ne fût rien moins que tranquille.

— Je ne sais plus si c'est avant ou pendant ce long sommeil que j'ai traversé, Nick... Sa voix était là, à côté de moi, dans mes oreilles, et pourtant, elle venait de très loin, comme si elle avait dû franchir des distances prodigieuses. C'était comme un murmure et puis il y avait des cris. J'entendais couler de l'eau et il y avait aussi un bruit bizarre, on aurait dit le cri sans fin des cigales dans le Midi... ou je ne sais quoi.

Il s'était assis lourdement sur le fauteuil placé à côté de la chaise longue et il s'efforçait de garder tout son calme, de traiter cela avec tout le détachement et la supériorité amusée de la raison. Mais depuis un moment,

il n'avait pu s'empêcher de prêter une oreille de plus en plus attentive et son cœur battait.

Il m'a dit :

— « Je suis très loin, Monica. Je suis dans une région où tu ne peux m'atteindre... » Mais ensuite, j'entendais sa voix me dire de venir. De *venir*. Elle se tut. Elle se mordillait la lèvre inférieure et elle était sur le point de pleurer, comme brisée par cette évocation.

— Est-ce tout ? demanda-t-il doucement.

Elle était si belle dans son indécision craintive, dans sa douleur, qu'il avait soudain failli la saisir à bras-le-corps, enlever le plaid qui la dissimulait aux trois quarts et la serrer contre lui avec une sauvage violence.

Il se retint à temps. Son désir s'en alla. Son appréhension revint.

— Ma pauvre Monica, dit-il, avec le plus de gentillesse possible, ce sont là des choses qui arrivent lorsqu'on regrette amèrement un être cher. On croit qu'il est toujours là. Parfois on pense qu'il appelle, mais...

— Je sais, dit-elle, vous allez me dire que ce n'est que des rives de la mort qu'Alain m'appelait...

Il ne répondit rien, mais hocha la tête.

— C'était une sensation si forte, pourtant, reprit-elle après un silence. Il me semblait... J'ai entendu aussi qu'il parlait d'une barque qui l'emportait sur un fleuve...

— Souvenir, dit Gesvre. Souvenir, réminiscence onirique de ce que vous avez su de... de sa fin.

— Et puis, à un certain moment, il a dit : « Oh j'ai mal » et j'ai entendu comme deux coups de feu...

— Des coups de feu ? dit-il.

Il allumait une nouvelle cigarette. Il contint le tremblement de sa voix.

— Ensuite ?

— C'est tout. Ou bien j'ai oublié, Nick.

Il se leva, fit quelques pas dans la pièce. Il n'osait plus porter à sa bouche sa cigarette qui tremblotait au bout de ses doigts raidis.

M^{me} Larin entra et demanda ce que Madame voulait pour déjeuner.

Gesvre passa la journée à La Salège et entra à Paris vers six heures, par une pluie battante. Il avait proposé à Monica de passer la nuit auprès d'elle, mais elle avait gentiment décliné son offre. M^{me} Larin était là si elle avait besoin de quelque chose.

Il n'avait pas insisté. Il n'avait offert de rester que par pure politesse et avait été soulagé que Monica refusât. Ce n'est pas qu'il avait peur de passer la nuit à La Salège, mais néanmoins...

Il était troublé, inquiet. Il ne pensait presque plus au corps de Monica, ni au désir qui l'enflammait. Il ne se demandait même pas s'il était déçu que ses incantations magiques n'eussent encore abouti à rien, au moins en apparence. Pourquoi diable avait-elle parlé de coups de feu ? Avait-elle *réellement* entendu des coups de revolver dans son rêve, ou bien...

Quoi ? Un piège ?

Insensé ! Qui, au monde, savait ? La solitude dans laquelle le crime s'était passé était sa garantie absolue. Seuls les arbres millénaires, les yeux du fleuve, les singes blottis dans les eucalyptus, les caïmans qui rôdaient dans l'eau boueuse avaient vu... Comme il traversait Saint-Germain-en-Laye au milieu d'une véritable trombe d'eau, une pensée lui vint. Il songea qu'il devait y avoir un rapport étroit entre ses pratiques magiques et le fait que c'est Alain qui était apparu dans les hallucinations de Monica. Elle était si préoccupée de lui que c'est lui qu'avaient fait surgir en elle les incantations du rituel. Cela prouvait en tout cas que celles-ci commençaient à agir. Dans peu de jours, sans doute, Alain Sorano serait-il remplacé par Gesvre dans les évocations inconscientes de la jeune femme.

Du moins, c'est ce que Gesvre voulait se faire croire. Il n'y arriva pas tout à fait sans pour autant trouver que son explication ne valait rien et il se sentit de plus en plus inquiet.

Ce n'était plus parce que Monica avait parlé de coups de feu (après tout, ce pouvait être un simple hasard, une association bizarre de la pensée onirique, et qui, diable, pourrait jamais arriver à prouver quoi que ce fût, en admettant même que... ?), c'était plutôt physique... Cette sale sensation d'être (il avait longtemps refusé le mot) oui... observé.

Observé ? Ce n'était pas cela. Attendu. D'être *attendu*.

Au diable !

La voiture dérapa brusquement et, avec un cri d'épouvante, il vit son garde-boue droit foncer vers le parapet du pont de Chatou qu'il était en train

de traverser.

Les pneus crièrent désespérément. Une énorme gifle de pluie cingla le pare-brise et, en une seconde, brouilla la vitre, car, soudain, les essuie-glaces s'étaient arrêtés.

Coup de volant forcené.

Les roues firent gicler l'eau de nouveau, heurtèrent leur chapeau contre la bordure, retombèrent.

Le moteur s'était bloqué.

« Il s'en est fallu d'une seconde », pensa Gesvre, le front couvert de transpiration. Il s'affala à demi sur son siège, tira son mouchoir de sa poche et s'essuya le visage. La pluie fouettait la carrosserie d'une façon démentielle, avec une insistance, une espèce de colère *intentionnelle*.

On ne voyait rien au-delà des vitres. Il devinait la Seine, roulant des flots tumultueux juste en dessous de lui, et il lui semblait en entendre le clapotement contre les culées du pont.

Il essaya de remettre son moteur en marche mais n'y parvint pas. Une inquiétante impression de solitude l'envahit, tandis qu'il s'y efforçait encore. Aucune autre voiture ne passait. Il n'y avait pas la moindre lumière, pas la moindre apparence de vie au-delà du rideau liquide qui enveloppait la 4 CV et paraissait la retenir méchamment prisonnière.

Un instant, il pensa descendre et pousser l'auto jusqu'à la déclivité qui suivait le pont. Il y renonça à l'idée qu'il serait trempé en moins d'une minute.

Il attendit.

Il tressaillit en sentant une grosse goutte de sueur froide glisser brusquement le long de sa joue, rouler sous son menton et se perdre sous son col.

Il tourna le bouton de la radio. Aucun son n'en sortit. Elle était vide, plate, comme morte.

Au comble de la nervosité, Gesvre ouvrit la portière et se retrouva dehors en train de pousser sa voiture. Elle atteignit enfin la déclivité et il se reglissa sur son siège. Il roula un moment dans le même silence où la pluie seule était vivante, puis le moteur se remit à tourner.

Avec un soupir de soulagement, il débraya.

À mesure qu'il s'éloignait du pont, la pluie se calmait. Lorsqu'il arriva à Paris, une vingtaine de minutes plus tard, il ne pleuvait plus, mais une triste brume d'hiver flottait sur la ville et Gesvre se sentait de plus en plus fiévreux. Il lui semblait que quelque chose allait se produire, quelque chose qui, déjà, avait commencé, mais il ne savait pas quoi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II

Après s'être changé, il alla dîner dans un petit restaurant du voisinage. Il but beaucoup pour se calmer, mais, au contraire, l'alcool donnait à ses pensées une activité alarmante.

Lorsqu'il rentra, vers onze heures, ayant erré au hasard dans les rues, le silence de son appartement le frappa. Jamais il n'avait remarqué combien le silence était épais, lourd, combien il avait quelque chose de présent.

Il avait allumé toutes les lumières de l'entrée et il hésitait à s'avancer vers le salon.

Il ôta son manteau, son chapeau, et resta immobile, indécis.

La porte de son bureau était entrouverte.

« Je l'avais pourtant fermée », pensa-t-il avec un frisson.

« Ou bien non ? »

Il rassembla ses forces, vainquit le tremblement fatigué de son corps et s'avança. Il ouvrit la porte du pied.

La lumière de l'entrée fit luire des choses dans la pénombre. Il recula.

Mais non, il n'y avait personne. C'était trop bête, à la fin. Il alluma. Tous les objets familiers étaient là, paisibles, rassurants.

Il fit demi-tour, brusquement, et sa propre ombre l'effraya. Il la regarda s'immobiliser dans un coin. Il ouvrit la porte du salon. Alluma, là aussi. L'alcool et le vin qu'il avait bus au dîner lui rendaient la tête lourde.

Il s'enferma dans sa chambre à double tour, attendit, debout à côté de son lit. Il avait allumé une cigarette, mais il oubliait de la fumer.

La cloche de l'église Saint-Augustin égrena ses onze coups, comme à regret, et le tintement se perdit, s'évanouit lentement dans la brume qui

couvrait Paris. Parfois, une auto passait sur le boulevard, avec un chuintement hâtif.

Il se coucha sans avoir éteint les lumières. Restaient les yeux grands ouverts, à surveiller les meubles, le silence, les reflets qui, parfois, sans raison, bougeaient légèrement sur la glace de la garde-robe, sur la surface polie d'un guéridon Empire, sur les chandeliers de cuivre qui ornaient la cheminée.

Peu à peu, le sommeil l'envahissait, comme une eau trouble et pleine de bulles contre laquelle il se défendait.

Puis ses yeux se fermèrent et, soudain...

Il se réveilla en sursaut.

Quelqu'un était passé à proximité de son lit et, aussitôt, avait disparu derrière le haut montant de bois. Il en était sûr. Il avait perçu le frôlement, et, surtout, le regard qui se posait sur lui.

Inondé de sueur, il resta sans bouger, crispé, n'entendant plus rien d'autre que son cœur qui toquait follement.

Quelle heure était-il ? Avait-il dormi longtemps ? Il avait la sensation diffuse d'être au cœur même de la nuit.

Il s'aperçut que sa montre, qu'il avait posée sur sa table de nuit, était arrêtée.

Au prix d'un effort terrible, vainquant sa peur de faire le moindre geste, d'irriter, de déclencher il ne savait quelle horrible puissance qui se trouvait là, il se leva et regarda derrière le lit. Sa peau se hérissa et il crut qu'il allait s'évanouir.

Sur le sol, il y avait la photo d'Alain Sorano.

Celle qui, depuis toujours, se trouvait dans son bureau, enfermée dans un tiroir. Un double de la photo que possédait Monica à La Salège, cette photo dont elle lui avait dit...

La photo le regardait.

— Je rêve, dit-il à voix haute. Je rêve...

Puis, littéralement, il cria :

— Je rêve. Réveille-toi ! Gesvre ! Rév... !

La photo ne souriait pas.

À demi mort d'horreur, il se recula jusqu'au milieu de la chambre, essayant de se convaincre que c'était lui qui avait apporté cette photo ici, dans cette pièce. Mais non... Jamais, il ne l'avait ôtée du tiroir...

Ou bien était-ce sa femme de ménage ? Mais pourquoi ?

Il se précipita vers la fenêtre, arracha presque le rideau, ouvrit, se pencha sur la rue. Un nouveau cri d'horreur s'échappa de sa gorge.

En bas, ce n'était ni la nuit ni le jour.

Un silence formidable pesait sur la ville comme si Paris eût été mort depuis des millénaires.

Un silence que rien d'autre ne traversait qu'une sorte de clapotement lugubre, pareil à celui d'un fleuve qui roule sur la boue.

Ni la nuit, ni le jour. Aucune heure. L'horloge de Saint-Augustin avait disparu. Les arbres étaient raides et immobiles comme des spectres. Tout baignait dans une lumière noire d'avant le temps et, dans cet éclairage qu'aucun mot d'aucune langue ne pouvait exprimer, un corbillard attendait le long du trottoir et l'homme qui tenait les rênes des chevaux noirs avait levé la tête vers Nicolas Gesvre.

Il n'avait pas de visage.

Sous son chapeau haut de forme, c'était comme un brouillard où un seul œil brillait, d'un éclat terne et glacé.

Quelque part, des voix psalmodiaient une litanie lugubre, effrayante, et Gesvre vit des formes s'agiter dans le brouillard, mais elles ne s'approchèrent pas.

Avec un sursaut d'épouvante, il vit que le cercueil était ouvert et, dans le cadavre qui s'y trouvait, il se reconnut lui-même.

Il referma la fenêtre et resta écroulé sous les rideaux de reps, haletant, ruisselant, balbutiant :

— Non... non... non... Je rêve... C'est un cauchemar...

Il se mit à crier en entendant des portes s'ouvrir dans son appartement. D'abord la porte de l'entrée. Il en reconnaissait le grincement habituel. Et il y avait un pas dans l'entrée. Ensuite, on ouvrit la porte de son bureau. Et puis, le pas s'approcha de la chambre, lentement.

Écrasé, recroquevillé sur lui-même, tordu par une terreur sans nom, il entendit le pas s'arrêter devant sa porte.

Au même moment, une sorte de vent parcourut la pièce et la photo d'Alain Sorano se souleva, resta un instant dressée, puis retomba avec un frémissement de feuille morte. Le vent tournoya, arracha des feuillets se trouvant sur un secrétaire qui, à leur tour, volèrent ; et un stylo tomba sur le parquet avec un bruit sec. Les feuillets, pareils à des oiseaux blancs, se posèrent sur le visage de Gesvre. La porte, lentement, s'ouvrait...

Comme un rideau qui, brusquement, s'arrache. Comme un incroyable sommeil qui, soudain, cesse...

Gesvre, soudain, s'aperçut qu'il marchait. Et, à la même seconde, il vit qu'il était dans une petite rue de Montmartre et qu'il avançait d'un bon pas, comme quelqu'un qui va quelque part, en s'appuyant sur son parapluie. On était en plein jour et il y avait des gens dans la rue malgré le temps maussade.

Un moment, il marcha encore, puis, soudain, s'arrêta.

Il avait l'air d'un homme qui ne sait plus ce qu'il va faire, ni à quel endroit il se rendait. Il regarda d'un air vague autour de lui et essaya de se rappeler ce qu'il était venu faire dans ce quartier. Une course ? Ou quoi ?

C'était bizarre. Il avait la sensation qu'il n'avait plus de mémoire. Il ne se rappelait plus du tout à quelle heure il était sorti de chez lui ni... non, vraiment... ce qu'il faisait ici. Voyons ! Est-ce qu'il n'avait pas beaucoup bu la veille ?

Il tourna les talons et, un peu plus loin, héla un taxi en maraude. Il donna son adresse au chauffeur. Arrivant sur le palier de son appartement, il eut un choc en voyant entrouverte l'entrée de ce dernier.

Il fit un pénible effort et crut se rappeler qu'il était sorti le matin... mais il ne savait plus pourquoi. Tout était extrêmement confus dans sa tête.

Dès l'entrée, il se trouva nez à nez avec sa femme de ménage.

— Tiens ! Monsieur ! s'exclama-t-elle en fourrant dans la poche de son tablier gris le chiffon avec lequel elle était en train d'épousseter le portemanteau. Je me demandais où Monsieur avait bien pu aller.

Il la regarda avec une curiosité un peu hébétée, comme s'il ne l'avait jamais vue. C'était une assez jeune femme aux cheveux toujours en désordre. Elle avait un fort accent tourangeau. Ses traits étaient rudes, taillés à la grosse comme ceux d'un homme et elle avait une voix sourde et

forte à la fois. Gesvre ne lui adressait que rarement la parole car, dès qu'elle ouvrait la bouche, elle avait une fâcheuse tendance à ne plus s'arrêter et à vous raconter sa vie. Son mari buvait et la battait fréquemment, ce qui lui était une grande source de sujets de conversation.

— Je croyais que Monsieur était parti en voyage, dit-elle, et je m'étonnais que Monsieur n'ait pas mis la date de son retour sur le billet.

Il avait commencé à ôter son manteau après avoir marmonné un vague bonjour.

— Le billet ? demanda-t-il. Quel billet ?

— Le billet que Monsieur a écrit pour me dire de faire un grand nettoyage.

— Ah ! dit-il, oui... en effet.

Il ne se rappelait pas du tout.

Comme il se dirigeait machinalement vers son bureau, elle dit qu'elle avait tout nettoyé hier. Elle y avait passé la journée. Elle avait travaillé jusqu'à six heures du soir.

Il se retourna pour la regarder, la bouche entrouverte.

Elle avait dit : « Jusqu'à six heures. » Mais il était là à six heures et...

Il essaya de reprendre ses esprits. Il lui semblait émerger d'un brouillard. Tout à coup, comme par un coup de poignard, il fut traversé par le souvenir de la nuit. Tout lui revenait. Il était revenu de La Salège, il avait dîné dans ce restaurant, puis il était rentré et alors, il y avait eu ce... ce cauchemar... Un cauchemar ? Les pas qui s'arrêtaient près de la porte. Et puis... Après c'était le noir total.

— J'ai remis de l'ordre dans la chambre de Monsieur, disait la femme, et j'ai posté la lettre que Monsieur avait écrite.

Il était entré dans sa chambre lorsqu'elle dit cela et il resta sur le seuil, pantelant.

— La lettre ? Quelle lettre, madame Lothaire ?

— La lettre que Monsieur avait préparée sur son secrétaire.

Il se souvenait des feuillets blancs qui avaient volé... se collaient à son visage... et le stylo qui était tombé par terre. Mais il n'avait pas écrit de lettre.

Il avait écrit une lettre ?

— Madame Lothaire, demanda-t-il d'une voix blanche. Quel jour sommes-nous ?

— Vendredi, dit-elle, étonnée.

Il avala sa salive. Vendredi ? Mais... mais pourtant, c'était hier mercredi et c'est mercredi, c'est-à-dire hier, qu'il était allé à La Salège...

Il s'était retourné vers la femme, mais sans doute avait-il eu l'air bizarre car elle eut un mouvement de recul.

Il s'enferma dans sa chambre, en proie à une extraordinaire confusion, essayant de rassembler les fragments épars de sa pensée. Que lui était-il arrivé ? Il avait eu ce cauchemar et puis... et puis plus rien : il s'était réveillé dans cette rue de Montmartre.

Un journal posé sur son lit attira son attention. C'était *L'Aurore*, à quoi il était abonné. Nerveusement, il déchira la bande. Vendredi. Oui, on était vendredi, M^{me} Lothaire avait raison.

Où avait-il passé la journée d'hier ?

Était-il sorti de chez lui dans la nuit de mercredi à jeudi, après s'être rhabillé sans le savoir, et avait-il erré tout un jour et une nuit à travers Paris ?

C'était de la folie.

Avec un frémissement d'effroi, il se rappela la photo de Sorano. Par terre, il n'y avait plus rien. Il appela M^{me} Lothaire et, tâchant de se donner un air calme, il lui demanda si elle l'avait ramassée.

— Une photo ? J'ai pas vu de photo, Monsieur.

Elle avait à peine achevé sa réponse qu'il courut jusqu'à son bureau. Il ouvrit le tiroir. La photo était là. Est-ce lui qui l'y avait remise ? Sans aucun doute. Mais quelles autres choses avait-il encore faites dans l'inconscience ?

Il vit que la servante était de nouveau dans l'entrée. On aurait dit qu'elle le surveillait, comme si son comportement avait commencé à l'inquiéter.

— Madame Lothaire, dit-il, vous dites que je vous avais laissé un billet avec des instructions ?

— Oui, Monsieur, le voici.

Il lut le papier qu'elle lui tendait.

C'était bien lui qui avait écrit cela. Naturellement. Mais quand ?

Il n'osait pas regarder la femme. Il sentait qu'elle commençait à se demander s'il n'était pas en train de devenir fou. Peut-être croyait-elle qu'il avait fait la noce pendant trente-six heures et qu'il était encore ivre. Non, il n'était pas ivre. Non, il n'avait pas fait la noce. Il ne savait pas ce qu'il avait fait. Il s'était retrouvé tout à coup dans une rue, étonné d'être là, comme dans un paysage où l'on débouche au cours d'un rêve.

Il prit son courage à deux mains pour demander :

— Cette lettre dont vous venez de parler... je... vous... l'avez postée ?

— Je vous l'ai dit, Monsieur.

— Oui, articula-t-il péniblement. Est-ce que... je veux dire : je ne me souviens plus très bien de quelle lettre il s'agissait. Était-elle fermée ?

— Oui, Monsieur. Et vous aviez mis un timbre. Je suis descendue la jeter à la boîte hier matin.

Nouveau choc. Hier matin. *Hier...*

Le temps avait passé, une durée inconnue dans laquelle il ne se trouvait pas. Pendant des heures et des heures, il avait été *absent* du temps.

— Très bien, dit-il. Est-ce que... vous souvenez-vous de l'adresse de cette lettre ?

— Non, Monsieur, dit-elle. Je ne me serais pas permis de regarder.

Elle mentait. Bien sûr. Des tas de fois, il l'avait surprise examinant les adresses du courrier qu'il l'envoyait poster. Mais il n'osa pas insister, de peur qu'elle ne se vexe ; de peur aussi qu'elle ne lui crût le cerveau dérangé.

Il retourna dans sa chambre avec l'espoir de trouver quelque chose qui lui donnât une indication sur cette lettre mystérieuse envoyée à un correspondant inconnu. Mais il n'y avait pas de brouillon sur son secrétaire. Rien. Tous les papiers qui avaient volé l'autre nuit avaient été remis en place.

Il essaya de se rappeler s'il ne s'agissait pas d'une vieille lettre, une lettre qu'il eût écrite avant cette nuit-là...

Ah ! oui, bien sûr ! C'était la lettre qu'il avait écrite à Jeffrey Smithson, le conservateur du Musée d'Art aztèque de Londres. Pendant quelques minutes, il se sentit un peu rasséréné au moins quant à cette lettre puis, soudain, il se souvint d'avoir posté la lettre pour Smithson lui-même, au bureau de poste de la rue de Liège.

Alors, ce devait être le petit mot qu'il avait écrit à Emma Carlino, son ancienne secrétaire, pour la féliciter de son mariage. Sûrement, c'était cela. Cette vieille Emma, n'était-ce pas demain qu'elle se mariait ? Il faudrait...

M^{me} Lothaire vint lui dire au revoir et il se retrouva seul dans l'entrée après avoir été refermer la porte derrière elle. En s'en allant, elle lui avait lancé un drôle de coup d'œil.

Maintenant, il fallait réfléchir, songeait-il. Il fallait s'étendre, se détendre et réfléchir calmement à ce qui avait pu se passer. Essayer de se souvenir, de retrouver les linéaments de cette crise de somnambulisme... Oui, ce ne pouvait être autre chose qu'une crise de somnambulisme. Après tout, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter vraiment. Question de nerfs. Voir le docteur Merlenard.

La lettre.

Non, ce n'était pas celle écrite à Emma Carlino. Jamais il n'avait écrit à Emma Carlino. Il lui avait envoyé un télégramme mercredi, car c'est mercredi qu'elle s'était mariée.

Il n'eut pas le temps de réfléchir plus avant. Brusquement, la sonnerie du téléphone déchira l'air.

C'était Monica Sorano.

Elle ne lui dit pas bonjour.

La première phrase qu'elle prononça fut :

— Je viens de recevoir votre lettre, Gesvre...

CHAPITRE III

— Ma lettre ? dit-il.

Il s'était mis à serrer le combiné au point que les jointures de ses doigts blanchissaient et ses yeux braqués sur le mur droit devant lui étaient devenus fixes.

Il avait dû parler d'une voix à peu près imperceptible car Monica cria presque dans l'appareil :

— Vous m'entendez ? Gesvre !

Elle l'appelait Gesvre. Gesvre, pas Nick.

— Oui, fit-il dans un souffle.

Il lui sembla que la chambre balançait sous ses pieds et une nausée amère commença à lui révolter l'estomac.

— Je l'ai reçue il y a une heure. Est-ce *vous* qui avez écrit cela ? Dites-moi que ce n'est pas vrai. Dites-moi que c'est une horrible plaisanterie de quelqu'un qui vous veut du mal... Nicolas ! hurla-t-elle presque dans le lointain.

Il sentait ses genoux se dérober sous lui. Ainsi, c'est à *elle* qu'il avait écrit. Et il croyait savoir maintenant quels étaient les mots qu'il avait écrits sous l'empire de cette puissance inconnue qui s'était emparée de lui. Il s'était trahi. Son obsession charnelle avait dû éclater à la faveur de son cauchemar. Peut-être lui avait-il révélé cette faim terrible qu'il avait de son corps, peut-être avait-il été jusqu'à lui révéler à quelles pratiques il s'était livré depuis des mois et des mois, quel viol abject il avait perpétré, lui qui était le vieux compagnon, l'ami sûr et fidèle, le...

— Écoutez, Monica.

Il haletait, ne savait que dire. Un désespoir mêlé de rage, de honte, de colère contre lui-même, le saisissait, lui étranglait la gorge. Il fallait nier. Il fallait dire quelque chose, se disculper.

Il n'eut le temps de rien dire.

— *Vous*, dit Monica... C'est *vous* qui avez tué Alain !

La foudre s'abattant à ses pieds n'eût pas écrasé Gesvre d'une façon plus terrible. Toute la chambre, cette fois, fut affectée d'un balancement, et il crut qu'il allait lâcher le téléphone, s'écrouler.

Mais l'excès même de ce qu'il éprouvait lui rendit presque son sang-froid. En une seconde, les fantasmes d'horreur inexplicable qui le tenaient sous leur joug firent place à une autre peur, une peur précise, celle-là, une peur qui avait un nom. *Il était découvert.*

Et aussitôt, le calme lui revint, le calme glacé d'un homme qui sait à présent à quoi il fait face et quel péril inexorable – mais humain – vient à s'ouvrir sous ses pas. Il respira profondément, pressa fortement son cœur, comme s'il espérait en calmer les battements affolés et prolongés :

— Que dites-vous, Monica ? Je vous entends mal, je...

— Vous m'entendez très bien, Gesvre.

— Vous parliez d'une lettre.

— Votre lettre.

— Je ne vous ai pas écrit, Monica.

— Quoi ?

Un instant, ce fut le silence, puis, d'une voix basse, sifflante, rapide, Monica reprit :

— Vous niez, à présent ? Oh ! je croyais que c'était le remords qui vous avait inspiré cette lettre incroyable que vous m'avez écrite. Mais je vois que vos remords sont déjà terminés, Gesvre. Qui m'aurait écrit cette lettre ? Croyez-vous que je ne connaisse pas votre écriture ? Et qui aurait pu inventer les détails horribles que vous me donnez ?

« Vous me décrivez votre dernière nuit avec Alain et la moindre de vos pensées, et les mobiles qui vous ont fait agir. Vous me décrivez les dernières minutes, et le voyage dans la Vallée de la Mort, et le coassement des crapauds-buffles. »

Elle parlait.

Il ne l'écoutait plus. De nouveau, son cerveau s'obscurcissait. Perdu. Il était perdu. Il s'était perdu lui-même. Il l'entendait dire :

— ... J'ignore dans quel moment de folie vous avez pu écrire cela, Gesvre... Croyez-vous m'émouvoir par le récit de vos souffrances personnelles, me toucher en m'apprenant que c'est pour *moi* que vous avez assassiné mon mari ? C'est cela, n'est-ce pas ? Vous avez pensé que le temps avait fait son œuvre et qu'après deux ans j'arriverais sans doute à vous pardonner ce meurtre dont vous me faisiez l'honneur. *Êtes-vous fou, Gesvre ?*

Sa voix. Rien que sa voix. Cette colère, cette haine. Ce n'était qu'un murmure traversé de cris, de sanglots, dans ses oreilles.

Perdu. Il était perdu. Elle savait. Elle avait sa lettre. Il avait tout décrit, tout révélé. Aucune force au monde ne pourrait jamais le disculper.

Et puis c'était fini. Elle avait raccroché ; il n'entendait plus sa voix. Depuis combien de temps ? Il était raide et froid, le front contre le mur, tenant toujours le téléphone de sa main crispée, et il pensait : « C'est fini. Plus jamais elle ne sera à moi. Plus jamais. »

Et ensuite, il pensa que ce n'était pas vrai, que c'était encore un cauchemar, un accès de folie, le prolongement de cette étrange démence qui l'avait poussé à errer dans les rues.

Mais si, c'était vrai.

Et il pensa :

« *Qui* m'a fait écrire cette lettre ? Est-ce lui ? Ou bien quelle force sans visage et sans nom ? » La *peur* revenait, l'*autre peur*.

Maintenant, il était affalé sur son lit, un verre de cognac entre les doigts.

Qu'avait-elle dit ? Qu'elle allait avertir la police !

La *police*.

Il se leva si brutalement que le verre lui échappa des mains, se brisa sur le parquet. Un parfum capiteux monta de la frange du tapis, que la petite flaque de cognac avait atteinte. Il passa à la cuisine et but à la bouteille, longuement. Une nouvelle fois, le téléphone sonna.

— Monica.

Sa voix brisée, comme morte, et pourtant fière, implacable, chargée de tous les feux de la déception, de l'incrédulité, de la vindicte. Elle le laissa parler, tout d'abord. Il niait, il suppliait, il parlait de police, de...

À la fin, il sanglotait presque, mais il savait qu'elle n'avait pas cru un mot de ce qu'il disait. Elle laissa passer un silence, puis :

— Il m'a appelée de derrière les murailles de la mort, Gesvre. Je sais maintenant le sens des événements étranges de l'autre nuit. D'au-delà de la mort, il me mettait en garde contre vous, il m'avertissait, il alertait mon âme de vos intentions. Et cette lettre, c'est lui qui vous l'a fait écrire, Gesvre.

Il ne répondit rien. Il ne broncha plus, jusqu'au moment où elle dit :

— Vous avez tué Alain, Gesvre. Vous avez commis le plus abominable des crimes. Maintenant, il va falloir payer.

Il essuya la sueur qui ruisselait sur son front.

— Vous allez mourir, Gesvre. Je veux apprendre votre mort dans les journaux de demain. Je descendrai au village à la première heure. Si vous avez la lâcheté de ne pas vous châtier de vos propres mains, j'avertirai la police à midi...

— Monica, haleta-t-il.

— Vous avez un revolver, Gesvre, dit-elle de la même voix brisée, atrocement douce, atrocement implacable, le revolver avec lequel vous avez abattu Alain. Vous vous ferez sauter la cervelle, et jamais je ne révélerai qui était Nicolas Gesvre. Mais je veux que les journaux m'apprennent votre mort demain, Gesvre. Avant midi.

La tuer.

C'était la seule issue.

La tuer avant qu'elle ne parle, avant qu'elle ne divulgue cette lettre effroyable.

Il avait bu, de nouveau, et c'était la seule idée cohérente qui surgissait dans son esprit traqué. L'autre peur s'en était allée devant celle, nette, cassante, du châtement.

Il errait depuis des heures dans son appartement, allant d'une pièce à l'autre, ouvrant, refermant la porte, ne s'arrêtant que pour avaler de temps à autre une goulée à la bouteille de cognac qu'il traînait avec lui.

La nuit était tombée.

Le même sale temps détrempé, venteux, glacé, qui continuait. Encore une nuit de tempête, qui secouerait les arbres dénudés, rendrait les rues désertes, hurlerait sur les campagnes ténébreuses. La maison de La Salège

tremblerait encore sous les coups du vent, cette nuit, et les branches s'abattraient dans le parc, et il y aurait un grand ruissellement d'eaux, des collines à la vallée.

« La tuer, pensa-t-il. La tuer cette nuit. »

Il la haïssait, à présent. Il la haïssait de tout son amour bafoué, refusé, de toute sa peur, de sa fidélité à Sorano. Il aurait de la joie à la tuer. À l'étrangler, par exemple. Oui, il aurait vraiment de la joie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

Monica ferma à clé la porte de l'entrée. La serrure avait besoin d'huile et, comme d'habitude, Monica avait dû employer les deux mains pour la faire fonctionner. Elle regarda à travers le vitrage. Il y avait beaucoup de lumières dans la vallée, les lumières des foyers, les lumières des gens heureux. Elles tremblaient dans le vent et la pluie. Elles ressemblaient à des perles humides dont l'éclat se brouillait par instants.

À pas lents, elle se dirigea vers la grande cuisine, située au-delà du hall d'entrée, et y vérifia la fermeture de la porte. Celle-ci donnait sur le parc, et son imposte, mal calée, tremblait spasmodiquement sous les assauts du vent.

Avant de s'en aller, vers cinq heures, M^{me} Larin avait nettoyé la cuisine à grande eau et, du carrelage noir, montait une odeur d'humidité et de savon.

Monica prit une cuillerée du fortifiant que le docteur Carmoy lui avait ordonné à tout hasard, puis elle retourna dans le salon.

Elle se sentait lasse et abattue. Tout ce qui était arrivé en ces derniers jours était tellement incroyable, bouleversant... Ces signes reçus de l'au-delà... La lettre de Gesvre... Quelle révélation, cette lettre, quelle horreur !... Elle était pliée en quatre dans la pochette de sa jupe, et elle n'avait pas encore eu la force de la relire. Mais il n'était nul besoin de la relire. Chaque mot s'était imprimé dans son cerveau, comme s'il y eût été tracé avec un fer rougi à blanc.

« J'ai été folle de lui téléphoner », pensa-t-elle.

Elle n'avait pas pu s'en empêcher. Un tel mélange de désespoir, de frayeur et d'incrédulité l'avait prise !

Le misérable. Et pendant deux ans elle l'avait accueilli, lui avait parlé, l'avait considéré comme son seul ami.

« Voilà pourquoi j'éprouvais ce malaise quand il était là », songea-t-elle. Ce n'était pas seulement parce qu'il lui rappelait la mort d'Alain. Tout s'était passé, elle s'en rendait compte à présent, comme si quelque chose en elle eût deviné la duplicité monstrueuse de l'homme. Il avait tué Alain, et il avait tenté, elle, de l'envoûter...

Toute la journée, elle avait erré comme une âme en peine, saisie de brusques désespoirs, en proie comme à des impulsions qui la poussaient à courir à Paris pour tuer Gesvre de ses propres mains. Puis, à mesure que le soir venait, elle avait commencé à être inquiète. Oui, peut-être avait-elle agi inconsidérément en lui téléphonant...

Là-bas, dans la pénombre, la photo d'Alain lui souriait et, comme pour se rassurer, elle se leva du fauteuil où elle s'était assise et s'en approcha à pas lents, la contempla pendant plusieurs minutes. *Est-ce vraiment lui qui l'avait avertie ?*

Mais où était-il ? En quel lieu de ténèbres erraient donc les défunts ? Les âmes assassinées ne connaissaient-elles pas de repos ?

Les larmes montèrent aux yeux de Monica, et elle se détourna en essayant de se maîtriser. Un bruit au-dehors la fit tressaillir. Comme si quelqu'un avait marché dans le parc. Elle prêta l'oreille. Ce devait être le vent, comme toujours, ou bien une branche de l'acacia, qui s'abattait encore.

« Demain, il faudra que je dise à M^{me} Larin de ramasser toutes les branches cassées... » Elle ouvrit la porte-fenêtre et, enveloppée soudain par le vent, elle poussa les volets. Dans la vallée, il y avait déjà moins de lumières. Elles s'éteignaient les unes après les autres, pareilles à des regards qui se ferment. Quelle heure pouvait-il être ? Dix heures sonnèrent dans la vallée comme pour donner une réponse à sa question.

Elle essaya de lire pendant une demi-heure, mais son esprit était ailleurs. Elle regrettait de n'avoir pas demandé à M^{me} Larin de rester encore cette nuit.

Elle pensait à Gesvre sans arrêt. Comment avait-il pris la menace ? Par instants, elle trouvait presque monstrueux l'ultimatum qu'elle lui avait posé. Avait-on jamais le droit d'exiger d'un homme qu'il se tue, même si cet homme était l'être le plus vil de la création ?

Mais il lui suffisait alors de se rappeler la lettre, et toute sa haine lui revenait. Oui, demain, à la première heure, elle se rendrait au village, et si

nulle part on ne parlait de Gesvre, elle préviendrait la police.

Mêlé aux rafales du vent, le bruit d'un moteur d'auto monta de la vallée. Puis s'évanouit. Elle l'entendit de nouveau un peu plus tard. L'auto grimpait péniblement la côte qui mène aux bois de La Salège. Il y eut le craquement déchirant d'un changement de vitesse mal réglé, puis un ronronnement régulier. Lequel se tut au bout d'une minute. Qui cela pouvait-il être ? À cette heure, il était rare que des voitures passent encore dans le voisinage. Ce n'était pas celle, en tout cas, des gens qui demeuraient au-delà de la forêt, car leur voiture était une antique Voisin dont le moteur faisait un bruit de tonnerre. Elle se leva, énervée, avec l'intention d'aller se coucher.

Passant devant le téléphone, elle s'arrêta.

Une étrange impulsion lui était venue brusquement d'appeler le numéro de Gesvre. Peut-être, à cette heure, était-il déjà mort ? Elle frissonna. « Avais-je le droit ? Avais-je le droit ? » Mais non : il ne se tuerait pas ! Il était sûrement trop lâche. La colère, la vindicte remontaient en elle.

Elle alla préparer une tasse de tilleul pour se calmer. L'imposte de la cuisine battait de plus en plus fort, et, une nouvelle fois, au-dessus de ce bruit agaçant et régulier, Monica crut percevoir un autre bruit. S'était-elle trompée, ou était-ce bien le portillon du parc, ouvrant dans la ruelle, qui avait craqué ?

Elle alla à la fenêtre de la cuisine – une haute et large fenêtre dépourvue de volets – et son regard tenta de percer l'obscurité. Jusqu'à dix ou douze mètres, les arbres, les allées, les massifs amaigris par l'automne étaient éclairés par le reflet de la lampe de la cuisine, mais au-delà, le noir commençait.

« Un jour, il faudrait faire poser une grille à cette fenêtre », se dit-elle. M^{me} Larin lui avait fait souvent remarquer qu'il ne serait pas difficile de pénétrer dans la maison par là. Il suffisait de briser la vitre. Évidemment, la porte donnant sur le hall avait un verrou, qu'elle tirait tous les soirs, mais enfin...

Pourquoi se préoccupait-elle de tout cela, tout à coup ? Elle monta, après avoir avalé son tilleul brûlant. Le vent de la nuit soufflait avec violence et faisait crier la girouette de fer.

*
* *

L'auto était arrêtée à mi-côte, à côté d'une haie que le vent faisait frissonner. Tous les feux étaient éteints. Elle était vide. Avant de la quitter, son occupant avait calé une des roues arrière avec une brique, à cause de la pente qui était forte.

Pas de maisons à moins de cinq cents mètres, sauf, sur la colline, la grande bâtisse solitaire dont la girouette criait dans le noir.

... Il l'écoutait. Par moments, ce cri de la girouette lui crispait les nerfs. À un point tel qu'il était obligé de serrer les dents pour qu'elles ne claquent pas.

Il était passé sous la seule lampe de la côte, puis l'ombre l'avait ressaisi et, maintenant, il était dans la ruelle longeant le parc, cherchant à tâtons le portillon par où il entrerait.

L'eau dévalait la ruelle qui, de l'autre côté, était bordée par une longue muraille en ruine – seul vestige d'un château rasé, sous la Révolution, par les paysans montés de la vallée. Il l'entendait clapoter, glisser, entraîner des châtaignes, des petits cailloux, des brindilles. Sa main froide commença à pousser le portillon mais s'arrêta au premier grincement. Il sentait le sang battre dans ses artères. La pulsation était si forte que, parfois, elle lui coupait le souffle.

Il poussa de nouveau, profitant d'une bruyante rafale qui absorba tous les autres bruits.

Dans le parc, il resta un long moment derrière un cèdre du Liban au tronc énorme. D'où il était, il ne pouvait voir la façade, mais il voyait le halo de lumière qui filtrait de la chambre de Monica.

Combien de temps passa ?

Gesvre ne devait jamais le savoir.

La lumière s'éteignit enfin et, après avoir encore attendu très longtemps, il quitta son abri. La pluie l'avait trempé peu à peu, mais il ne s'en souciait plus.

Il s'avança vers cette grande tache glauque qui était la fenêtre de la cuisine. Il savait depuis toujours, pour l'avoir souvent entendu dire, par M. ou M^{me} Larin, qu'il suffirait de briser la vitre, et de tourner l'espagnolette.

L'opération ne lui prit que quelques minutes. Il avait apporté du mastic, une pointe à diamant. Tout se fit sans bruit ; ou peut-être avait-il fait du bruit, mais la tempête couvrait tout.

Maintenant, il devait bien y avoir une heure, peut-être plus, que la lumière de la chambre s'était éteinte, et Monica devait être plongée dans le sommeil.

*
* *

... Elle l'était.

Étendue sur le flanc droit, son bras replié sous sa tête, elle respirait d'une façon égale. Parfois, un léger soubresaut l'agitait. Elle n'entendait plus le vent qui secouait les fenêtres. Elle n'entendait plus rien. Sa montre, sur la table de chevet, tictaquait avec une espèce de nervosité crispée, comme si, par son bruit infime, elle eût voulu donner l'alarme à Monica endormie. Mais Monica ne l'entendait pas, elle non plus.

*
* *

Il était contre la porte donnant dans le hall ; l'oreille contre le vantail. Par l'étroite découpe qu'il avait pratiquée dans la vitre, un filet de vent pénétrait dans la cuisine vide et sonore et agitait le bout d'un journal enveloppant des légumes posés sur la grande table.

Il n'avait pas apporté de lampe, mais il connaissait si bien la maison qu'il savait d'avance qu'il n'en aurait nul besoin.

Le verrou, par exemple, qui fermait la porte, il savait qu'il ne lui faudrait qu'une minute ou deux pour en venir à bout. Il savait, pour l'avoir lui-même réparée, un dimanche qu'il était à La Salège, que la gâche dans laquelle il s'enfonçait ne tenait presque plus au bois de la porte. Il l'avait fait remarquer ce jour-là à Monica, et elle avait dit qu'elle ferait venir un ouvrier. Mais elle ne l'avait pas fait. Elle était très négligente, Monica, pour ce genre de petites choses. Déjà, il avait effectué une légère poussée et il avait perçu le léger grincement du métal se décrochant du bois.

Ce qu'il fallait, c'était arriver à arracher cela sans bruit.

Quoique...

Il ricana intérieurement. Et même s'il faisait du bruit ! Elle descendrait et se trouverait face à face avec lui. Elle n'aurait pas le temps de courir au téléphone, qui se trouvait dans le salon, ni de...

N'importe, il préférait qu'il n'y eût pas d'imprévu.

Les battements de son cœur redevinrent presque insupportables. Pendant trois, quatre, cinq minutes, depuis qu'il était parti de Paris, il se sentait très calme, presque détaché, et puis tout à coup il était repris par la panique, l'effroi, une nervosité terrible. Les muscles de son estomac se contractaient, au point qu'il croyait qu'il allait vomir, ou bien s'écrouler par terre, en proie à des convulsions. Ses mains posées à plat sur la porte tremblaient, pendant la nouvelle poussée qu'il lui imprimait.

Il resta titubant sur le seuil, en entendant le verrou céder. Devant lui, noir sur noir, la porte s'ouvrit.

Au bout de quelques secondes, il s'avança au pied de l'escalier.

*

* *

Monica gémit. Un souffle glissait sur son visage. Entre la vitre brisée de la cuisine, en bas, et la fenêtre de sa chambre, un courant d'air léger s'était installé, dont elle n'avait pas conscience, mais qui la troublait dans son sommeil. Un des rideaux se souleva un peu, flotta, retomba, mais avec trop de douceur, de mollesse, pour qu'elle pût l'entendre.

Sur la table de chevet, la montre tictaquait d'une façon presque désespérée, et son cadran phosphorescent ressemblait presque à un œil anxieux brillant faiblement, blanc et vert, dans le noir compact de la chambre.

Une lame du plancher, dans le couloir qui précédait la porte, craqua, mais ce bruit fut couvert par le tremblement brusque de la tuyauterie du chauffage qui se refroidissait. Puis le vent soufflait de nouveau, de toute sa farouche et morne obstination, et le cri égorgé de la girouette fut entraîné très loin, dans l'espace, par la rafale.

*
* *

Il était immobile à l'entrée du couloir.

Le même courant d'air qui troublait Monica endormie lui frôlait les jambes.

Il l'avait senti tout le temps qu'il avait monté l'escalier, marche à marche, en se faisant le plus léger possible, mais à présent il l'avait oublié. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité, mais il craignait néanmoins de heurter quelque chose. À un certain endroit du couloir, il y avait une armure de fer, dont il avait oublié la situation exacte. Ou bien cette armure avait-elle été reléguée au grenier ? Il ne parvenait plus à s'en souvenir. Il n'arrivait même pas à se rappeler s'il l'avait vue à sa dernière visite. C'était si proche, pourtant... « Et si lointain », pensa-t-il avec une cruelle amertume. Oui, si lointain.

Il fit un pas.

Ses mains étaient froides, mais maintenant son cœur était calme, résolu. Il fit encore un pas. Combien de mètres à parcourir ? Cinq ? Six ? La porte de la chambre, cela il s'en souvenait, ne possédait pas de verrou. L'autre jour, sans qu'il s'en rendît compte alors, son cerveau avait enregistré ce détail. Pas de verrou. Juste une serrure ordinaire... Et la porte était mince, la serrure peu solide. D'un coup d'épaule, il l'enfoncerait.

Il savait évidemment comment cela se passerait. D'un même élan, la porte serait défoncée, et il serait sur le lit, sur Monica. Elle n'aurait même pas le temps de s'éveiller. Ou alors, juste quelques secondes, le temps d'éprouver une peur abjecte, le temps d'être plongée dans l'atroce paralysie de l'épouvante, puis elle serait morte. Ses doigts se seraient refermés sur son cou fragile et tendre, avant même qu'elle ait pu crier.

... C'est alors que le portrait d'Alain Sorano, accroché près de la porte, regarda Gesvre.

CHAPITRE V

Tout était noir, du même noir profond, aucune clarté n'avait jailli de nulle part, mais le portrait, pourtant, le regardait. Il n'en distinguait ni le cadre, ni les contours, rien. Mais le regard était planté sur lui, ni brillant, ni même visible, et pourtant Gesvre le voyait.

Il s'était arrêté, et il fit un effort épuisant pour chasser la terreur folle qui l'envahissait. Pendant des heures, il avait fait l'impossible pour ne plus penser à *cela*, à ces puissances innommées qui avaient flotté autour de lui, dont il sentait la présence, la menace, le souffle, et il y était presque parvenu, tant le désir de tuer Monica avait réussi à prendre la première place dans son esprit.

Mais en un seul instant...

Soudain le vent se tut, la pluie cessa et, les cheveux dressés sur la tête, Gesvre entendit un bruit qui faillit lui arracher un cri d'horreur.

Quelque part, devant la maison, il y avait un corbillard qui roulait. Et soudain, le couloir était plein d'une clarté blême, la même clarté laiteuse et trouble qu'il avait vue de sa fenêtre, l'autre nuit, longeant le boulevard.

Il se retourna, les mains tendues devant lui, et un cri abominable lui jaillit de la gorge.

Au bout du couloir, l'homme du corbillard, l'homme en haut-de-forme, et qui n'avait pas de visage, l'attendait.

Gesvre distinguait chaque pli de sa redingote, qui flottait comme un drapeau, bien qu'il n'y eût pas de vent. L'homme n'avait pas de mains, et pourtant il tenait un long fouet dont la lanière, elle aussi, flottait lentement, pareille à une longue algue sur la mer.

Gesvre entendit hennir les noirs chevaux du corbillard. Il fonça en avant. L'homme le laissa passer. Mais quand Gesvre, éperdu, se retrouva en bas,

l'homme était là. Il y avait comme un sourire inexorable sur son visage de brouillard.

Il était dans le parc. Il était sur la route. Il marchait à côté de Gesvre qui courait. Et, derrière eux, les chevaux du corbillard poussaient leurs hennissements, et les roues craquaient sur les pavés, et, à chaque cahot, le cercueil béant, vide, mais qui attendait sa proie, soubresautait.

Gesvre s'engouffra dans sa voiture, desserra les freins et mit en marche du même mouvement. Il fit une marche arrière foudroyante, manqua s'emboutir dans un poteau télégraphique, braqua, et, follement, lança sa voiture sur la pente.

Quelque chose le saisit à la gorge.

Une main !

Il se mit à hurler et, lâchant le volant, tenta de se dégager de cette invisible étreinte. Il se raidit, poussa ses jambes en avant et, d'un seul coup, le compteur de l'auto monta à quatre-vingt-dix. Dans la lumière des phares, la muraille qui fermait le cimetière de La Salège, de l'autre côté de la route qui tournait au bas de la pente, se rapprochait à une vitesse énorme.

Elle grandissait et, déjà, chaque détail de ses pierres moussues, usées par le temps et les intempéries, devenait visible. La lumière des phares devenait de plus en plus éblouissante, et certaines de ces pierres s'étaient mises à étinceler comme des diamants ou comme des yeux mouillés.

Gesvre hurlait comme un possédé, mais il ne fit pas un mouvement pour éviter la muraille. D'ailleurs, la tête renversée en arrière comme si quelqu'un, *réellement*, l'eût étranglé, il ne la voyait pas venir, il ne sentait pas sa voiture foncer comme un bolide vers le choc fatal.

Ce n'est qu'au tout dernier moment qu'il se redressa. Dans la lumière du tableau de bord, et la clarté des phares réfléchie par la muraille humide, on eût pu voir, s'il y avait eu quelqu'un là-bas, cette nuit-là, ses yeux s'exorbiter et sa bouche s'ouvrir toute grande, en un cri d'agonie qui fut immédiatement couvert par le fracas des tôles qui éclataient contre les pierres.

Ce fut comme un coup de tonnerre.

Jusqu'en haut des collines, la nuit tout entière frémit. Dans un dernier dérapage, les pneus avaient hurlé sur l'asphalte et des pierres, des cailloux, de la terre, des moellons éclatés, des morceaux de ferraille jaillirent en tous

sens, à l'instant même où une flamme énorme fusait en sifflant de l'avant écrasé de l'auto.

Contre le mur du cimetière, la 4 CV n'était plus qu'un amoncellement de métaux, de cuir et de bois qui flambaient rapidement, en crépitant.

Pourtant, Gesvre n'était pas mort.

Son corps avait passé à demi par le pare-brise pulvérisé mais, par quelque miracle, il ne s'était pas fracturé le crâne contre le mur. Il ne semblait même pas, malgré la violence du choc, qu'il eût de graves blessures. Seulement, ses jambes étaient coincées dans les ferrailles tordues et, malgré ses efforts désespérés, il n'arrivait pas à faire un mouvement. Sous ses yeux, les flammes montaient. Elles lui léchaient le visage, et il devait se recroqueviller sur lui-même pour n'être pas encore atteint.

Il arc-bouta ses bras et tenta de se dégager, en poussant des appels épouvantés. La chaleur devenait intolérable. Il sentit soudain son dos se mettre à brûler, et ses cris s'amplifièrent. Les tôles gondolées devenaient atrocement brûlantes sous ses mains et, soudain, il s'effondra, la face sur elles. Au-delà de ses cris, il entendit un bruit. Des gens venaient. Il réussit à tourner la tête sur le côté, mais alors son sang se figea et, pour un instant, aucun cri ne réussit plus à franchir sa gorge.

À dix mètres, dans une espèce de niche de brume qui était comme un fragment de jour perdu au cœur de la nuit, l'homme sans visage se tenait debout, à côté du corbillard, et regardait dans sa direction. Les flammes qui s'échappaient du réservoir crevé ne l'illuminaient pas, bien qu'elles éclairassent un arbre qui se trouvait à plusieurs mètres derrière lui.

— Va-t'en ! hurla Gesvre. Va-t'en ! Au secours ! À moi !

Il se retourna, fit un effort effroyable. Les flammes entouraient son visage, et il y eut le crépitement de ses cheveux qui brûlaient. Il criait toujours. Ce n'était plus un cri humain.

C'était celui d'une bête à l'agonie que déchirent, et pèlent, et cisailent les couteaux blêmes du feu.

Les tôles se resserrèrent sur ses flancs, et l'une d'elles, déjà blanchie par la chaleur, grilla ses vêtements et commença à s'enfoncer lentement dans son ventre.

Il sentit la peau crever puis ses intestins se perforer et couler sur ses jambes. Il y eut un dernier cri et, d'un seul coup, les flammes s'éteignirent.

On entendait des gens qui accouraient du village en appelant. La route était vide.

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

— C'est inexplicable, dit l'inspecteur. Ou alors les gens ont été l'objet d'une hallucination collective. Remarquez, ce n'est pas rare. Je me souviens d'une fois où j'avais dû enquêter sur un incendie de ferme, du côté de Rambouillet... Mais tout de même...

Il était pensif, dérouté, et il regardait Monica sans la voir.

C'était un petit homme gris, en pardessus usé. Ses yeux clignaient sans cesse, comme si même l'éclat de ce matin terne eût encore été trop fort. Il avait un tic nerveux qui le faisait tout le temps écarter les narines et soupirer profondément sans raison.

— Oui, dit-elle en écho, c'est... inexplicable... du moins...

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle avait failli dire : « Du moins si l'on veut tout expliquer et élucider par la raison et la logique. »

Mais fallait-il parler de *cela* à cet inspecteur ? C'était trop difficile, trop mystérieux. Il vivait tranquillement sur la terre, et elle ne voulait pas le troubler. Elle ne voulait pas non plus qu'il lui crût l'esprit dérangé, et...

— Donc, reprit-il, vous avez nettement entendu le fracas de la collision...

Elle répéta. Il prenait quelques notes.

Dans le vestibule, M^{me} Larin passa à pas de loup. On entendit un coq chanter dans le lointain.

— Il est venu ici, dit l'inspecteur. Aucun doute, puisque vous avez retrouvé un de ses gants dans le couloir de l'étage et son chapeau dans votre cuisine... D'ailleurs, mes hommes ont retrouvé ses traces de pas partout, dans la boue du parc...

Elle hocha la tête.

— Il avait découpé la vitre, et il a forcé la serrure du hall...

— Et vous l'avez nettement entendu hurler, en êtes-vous sûre... ? demanda-t-il, circonspect.

— Oui. À ce moment-là, il devait être presque à la porte de ma chambre, et c'est son hurlement qui m'a réveillée en sursaut. Naturellement, je... j'étais paralysée de peur. C'est pourquoi je n'ai pas bougé jusqu'au matin. J'avais allumé, et j'ai poussé mon lit contre la porte. Puis j'ai crié longtemps à la fenêtre. Mais personne ne m'entendit évidemment. Je...

Elle frissonna.

— Vous n'avez pas entendu la voiture descendre la côte ?

— Je ne me souviens pas. Ce que j'ai entendu, c'est le fracas de... Mais bien sûr, je n'ai pas réalisé tout de suite que c'était Gesvre...

L'inspecteur suçotait son crayon.

— Pourquoi diable, marmotta-t-il, pourquoi diable a-t-il hurlé comme ça ? Et pourquoi s'est-il enfui comme un fou au moment où il allait atteindre votre porte ?...

Elle ne répondit pas. Instinctivement, elle avait tourné les yeux vers le portrait d'Alain posé sur le piano.

— Comment le savoir ? dit-elle.

De cela non plus elle ne pouvait parler. Qui l'aurait crue, si elle avait dit qu'Alain était là, lui aussi, cette nuit ? D'ailleurs, c'est à peine si elle avait pensé à cela, à cette autre présence, à cette présence d'un mort... Oui, *il* la protégeait, l'avertissait, il avait inspiré à Gesvre sa terreur panique, mais néanmoins elle se sentait toute moite d'angoisse.

— Je vais encore voir pour la même question, dit l'inspecteur en soupirant. Mais *vraiment*, vous ne voyez pas la raison pour laquelle Gesvre, qui était votre ami, a pu venir ici cette nuit, s'introduire chez vous comme un voleur... Il avait une raison, tout de même ?

« Bien sûr, songea-t-elle sans que ses traits trahissent ce qu'elle éprouvait. Bien sûr, il voulait me tuer. » Plus misérable, plus lâche encore qu'elle ne l'avait cru.

Mais elle ne dit rien Elle secoua la tête. Après tout, il était mort. À quoi bon divulguer ces étranges secrets ? Domaine étrange, domaine interdit. Et puis, il y avait une chose bizarre : depuis qu'elle avait appris sa mort, ce matin à 7 heures, elle avait cessé de le haïr.

— Je ne peux vous fournir aucune explication, dit-elle avec un air de regret.

L'inspecteur eut un faible sourire forcé.

Il avait remis son calepin en poche, et il dit que ce n'était pas la chose la moins curieuse de tout ça... Enfin...

— Mais le plus singulier, acheva-t-il (se répétant pour la cinquième fois au moins), c'est le témoignage des gens, hein ? Une dizaine de personnes sont accourues du village, après avoir entendu le fracas de l'auto qui s'emboutissait contre le mur du cimetière, et elles sont toutes d'accord. Absolument d'accord. L'auto flambait, et Gesvre se tordait au milieu des flammes en criant qu'il avait le ventre troué.

Monica fit signe que oui. Elle savait ce qui allait venir.

— Et alors, ce... cette chose qui est arrivée... dit-il avec un ricanement incrédule et pourtant vaguement inquiet.

... Les gens n'avaient plus vu l'auto, l'espace d'un instant. Plus rien. Ni l'auto, ni Gesvre, ni les flammes.

Et après, ils avaient buté sur Gesvre. L'homme était étendu au *milieu de la route*. Son cadavre ne portait pas la moindre trace de brûlure. Il n'avait pas le ventre troué. Ses vêtements n'étaient ni déchirés ni roussis. Il avait seulement les deux fémurs et la nuque rompus, comme si un lourd chariot l'eût écrasé...

— Ces paysans..., dit l'inspecteur.

Il allait lentement vers la porte. Monica l'entendit grommeler :

— Ils ont *cru* qu'ils le voyaient flamber dans l'auto et qu'il criait. Mais, bien sûr, c'est juste une hallucination. Enfin, madame Sorano !...

— Sûrement..., dit-elle à mi-voix. Sûrement...

— Il faudra retrouver ce chariot, dit-il.

Mais elle savait qu'il n'y avait pas de chariot.

*

* *

Trois jours passent.

Les funérailles de Gesvre. Monica s'y est rendue. La police n'a pas révélé aux journaux qu'il s'était introduit chez elle, et elle ne l'a dit à personne. Il a payé, c'est assez. Et, vraiment, elle ne lui en veut plus. C'est drôle. Par instants, elle ne se souvient que de l'amitié qu'elle avait pour lui. Derrière elle, dans le cortège funèbre qui pénètre au Père-Lachaise, des gens bavardent, des collègues de Gesvre, des anthropologues. Elle en entend un qui dit :

— Il buvait, paraît-il. Je suppose que c'est ça qui aura provoqué l'accident...

— Peut-être. La police a conclu à un dérapage, je crois, répond une autre voix.

Et, plus loin, alors qu'on aborde l'allée centrale :

— J'ai parlé avec sa femme de ménage. Elle m'a assuré qu'il avait été bizarre les derniers jours...

De tombe en tombe, les vingt-cinq personnes du convoi marchent doucement derrière le corbillard. Le vent dans les arbres. Un autre corbillard, dans une autre allée, grince sur ses essieux. Le ciel est gris, très bas, plein de nuées qui se bousculent, se renversent, révélant par instants le sourd éclat du ciel.

La tombe. Les gens s'arrêtent en cercle, et Monica regarde les fossoyeurs dérouler leurs cordes. Elle se sent oppressée. Depuis trois jours, c'est la même chose.

Les poulies grincent avec violence, et il y a une rafale qui courbe deux cyprès proches.

Elle entend soudain quelqu'un chuchoter à l'oreille d'un autre :

— Cette jeune personne en noir, que vous m'avez présentée, n'est-ce pas M^{me} Sorano ?

— Oui.

— La femme de l'explorateur disparu ?

— En effet.

Malgré elle, elle tend l'oreille comme si ce qui va suivre était important. Les deux hommes, qu'elle ne voit pas, ne pensent pas qu'elle les entend. Ils sont trop éloignés. Mais elle a l'oreille terriblement fine.

— Pourquoi est-elle en noir ?

— Toujours le deuil de son mari, je suppose.

— Ah oui ? Pas plutôt celui de Gesvre ?

Deux rires étouffés. Et puis, tandis que le cercueil descend, heurte le béton humide du caveau, et que ceux qui ne s'étaient pas découverts jusque-là se découvrent :

— Elle était sa maîtresse, n'est-ce pas ?

— On le dit.

Le cercueil s'immobilise, et il n'y a plus que le vent qui siffle sur les cyprès, et le prêtre qui chuchote ses prières. L'odeur glacée du caveau monte, comme une odeur qui vient des profondeurs mystérieuses de la terre, et une femme se met à éternuer.

Soudain, Monica se met à trembler sur ses jambes et, avec stupeur, elle sent monter en elle une chose qu'elle avait oubliée depuis longtemps : un trouble de la chair.

Elle ne voit plus rien de ce qui se passe autour d'elle. Les gens, maintenant, s'en vont, mais elle reste là, rivée au sol, la gorge sèche, à regarder les fossoyeurs qui achèvent leur travail.

À la fin, elle s'en va, presque trébuchante, se demandant ce qui lui arrive, en proie à une sorte d'ivresse louche qui s'entremêle à l'oppression qu'elle ressent depuis trois jours.

Elle monte dans un taxi qui passait.

La gare. Le train. Le long des vitres du compartiment vide défilent les campagnes détrempées, dépouillées, aux prairies bourbeuses, aux bosquets lugubres.

« Il va se passer quelque chose. Il va se passer quelque chose. Il va se passer quelque chose... »

La phrase tourne sans arrêt dans sa tête, comme un disque fou. Elle transpire. Elle se lève, se rassied, joint ses mains gantées. Son cœur bat follement.

Elle voudrait qu'il y ait quelqu'un à qui parler, n'importe qui, n'importe quoi, mais tout le wagon est vide.

À la gare avant La Salège, un contrôleur monte, et elle le voit s'avancer vers elle.

Elle sent son estomac se tordre.

L'homme a le visage de Gesvre.

Mais non, c'est une hallucination.

— Billet, madame, dit-il.

« C'est sa voix. Non. Je suis folle. » Le billet tremble au bord de sa main. L'homme s'éloigne, après lui avoir lancé un petit coup d'œil intéressé.

Puis quelqu'un crie :

— La Salège.

Elle descend. Elle reste sur le quai découvert que la pluie s'est mise à battre, et, de nouveau, elle croit voir Gesvre dans la personne de l'homme qui reprend son billet au tourniquet.

Le taxi local n'est pas là.

Elle s'en va à pied, vers la côte qui la ramènera chez elle.

Au pied du mur du cimetière, là où l'auto de Gesvre s'est écrasée, la terre est encore remuée, et il y a des débris de verre, de tôle, de pierres brisées dans l'herbe foulée. Sur le mur, dans le ciment écrasé, la trace de la collision.

À la maison, il est là.

Elle sait qu'il n'y a personne, que la maison est vide, mais Gesvre est là. Il l'attendait. Il est dans le vestibule. Il est dans le salon. Il est dans sa chambre quand elle y monte.

Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle a commencé à se déshabiller, et que Gesvre l'attend, dans le lit. Elle est bouleversée de désir et, en même temps, une peur atroce, qui concrétise son oppression de ces trois derniers jours, l'écrase. *Elle va se donner à Gesvre et, d'où il est, Alain la regarde.*

— Alain ! crie-t-elle. Alain, il m'a envoûtée ! Délivre-moi ! Alain !...

Mais elle a beau crier, elle continue à se déshabiller et, maintenant, sa robe noire est tombée à ses pieds et, fébrilement, elle fait glisser les bretelles de sa chemise noire. Sa gorge, ses seins se dévoilent dans la glace devant laquelle elle est plantée. Elle se presse la poitrine avec des soupirs affolés, et c'est comme si d'autres mains que les siennes lui pressaient la poitrine, l'inondaient de cette sensation suffocante. Et, en même temps, elle tremble de terreur.

— Alain !

Et, tout à coup, quelque chose s'est produit.

Dans la glace, il n'y avait plus personne.

Avec épouvante, elle avait vu son image s'estomper, flotter un instant comme un brouillard dans le vent, puis disparaître.

Une voix disait :

— Elle est sa maîtresse, n'est-ce pas ?

Et la phrase était reprise par des échos qui répétaient :

— Elle est sa maîtresse, n'est-ce pas ?

Et, ensuite, une autre voix :

— Sa maîtresse. Sa maîtresse. Sa maîtresse...

Elle était tombée sur les genoux, criant après elle-même, essayant de se retrouver dans ce lac d'ombre qu'était devenu le miroir, n'osant pas avancer les mains pour le toucher.

Et, au fond de ce lac, quelque chose bougeait. Monica pétrifiée vit une île surgir du lac. Le lac était sombre et agité de courtes vagues et, au centre, l'île était un vaste roc noir couvert d'une forêt ténébreuse. Elle entendait le vent qui courait sur les faîtes, et elle distinguait le clapotement lourd de l'eau. Il y avait un sourd concert de crapauds-buffles et, parfois, le cri d'un oiseau inconnu s'envolait des ténèbres de l'île.

Le visage d'Alain Sorano apparut en surimpression. Il était pâle, tiré. Il semblait souffrir terriblement. Des oiseaux noirs le survolaient en criant lugubrement, et l'on entendait des plaintes innombrables monter des forêts impénétrables qui couvraient l'île.

« Le royaume des morts, pensa Monica avant de défaillir. Il m'appelle. Il veut que je le rejoigne. »

— Viens, Monica... Viens... Mo... ni... ca...

Les oiseaux noirs tournaient toujours au fond du miroir.

CHAPITRE II

... Les oiseaux noirs tournèrent un moment dans le soleil, puis leur vol lourd s'arrêta, et ils tombèrent comme des pierres sur les rives du fleuve, pas très loin de l'endroit où Gomez péchait. C'étaient des urubus au plumage de jais, sinistres, répugnants avec leur tête pelée. D'où il était, Gomez sentait leur puanteur, mêlée à la puanteur des chiens crevés sur lesquels ils s'étaient abattus.

Leurs becs acérés fouillaient la chair décomposée d'un chien, et l'homme eut une nausée. Il se leva, rassembla son matériel et s'éloigna le long de la berge.

Le rio Carjanal traînait des eaux boueuses sous le soleil de plomb. Parfois, un banc de poissons blancs passait, et cela faisait un éclat éphémère sous la surface brunâtre.

Plus loin, Gomez recommença à pêcher. Il ne prenait rien, mais il n'avait pas envie de prendre quoi que ce soit, bien qu'il n'eût plus de nourriture et plus un seul gramme d'or pour en acheter à Pietro Salviane.

Il était abruti par la chaleur. De temps en temps, il sortait de sa poche une flasque encore à demi pleine de whisky, et il en avalait une gorgée. Tout ce qui lui restait. Ça ne durerait plus longtemps...

De la berge d'en face, le concert des cigaras et des crapauds-buffles arrivait par bouffées et, à la fin, cela l'énerva et il décida de retourner à sa case.

Comme il remontait vers le village, il vit, en se retournant une dernière fois, une barque pontée qui venait de dépasser le coude du rio et glissait doucement en direction du débarcadère. Un caboclo était debout à l'avant et plongeait avec régularité sa perche dans la rivière, en poussant une mélodie plaintive et vague.

« Encore des idiots qui viennent faire fortune ici », pensa Gomez.

C'était un grand type d'une quarantaine d'années, au visage ravagé par les fièvres, les privations, pas rasé, le cheveu noir et désordonné, l'air patibulaire. Il haussa les épaules en voyant des femmes, des gosses, et même quelques hommes descendre vers le débarcadère, où la barque venait d'accoster.

Voilà tout ce qu'il y avait comme distraction, à part l'alcool, à Sanzina : aller regarder de près les nouveaux arrivants. Comme si ça n'avait pas toujours été le même genre d'arrivants : des types déjà épuisés, rejetés des autres places de l'Amazonie et qui venaient ici avec leurs derniers espoirs, avec l'indécrottable espérance d'y faire enfin fortune, de tomber sur le filon fantastique qui mettrait fin à leurs misères.

Lui aussi, c'est dans cette disposition d'esprit qu'il était arrivé une année avant. Et il n'était pas depuis huit jours à Sanzina qu'il découvrait une belle pépite qui l'avait rendu fameux en deux heures dans tout le village. Mais ç'avait été sans lendemain, et il s'était mis à comprendre pourquoi les vieux *garimpeiros* avaient ricané dans leur barbe ce soir-là où il avait offert à boire à tout le monde, dans la sordide boutique de Pietro Salviane.

Il était arrivé à l'entrée du village, et il s'arrêta un instant, regardant avec dépit l'amas des paillotes, des cases en ruine entre lesquelles défilaient des ruelles pleines d'excréments et de petits cochons noirs. Sanzina ! L'enfer des chercheurs de diamants !

Le village était construit au fond d'une cuvette, en bordure du rio. Tout autour, s'étagaient des collines défrichées tant bien que mal par des squelettes d'hommes, encore debout par on ne sait quel miracle, qui creusaient la terre dure de l'aube à la nuit, à la recherche de l'impossible fortune. Et, bas sur les berges, il y avait d'autres *garimpeiros*, aussi étiés et aussi désespérés, qui secouaient leurs bâchées dans l'eau jaune de la rivière. Trois cents habitants à peu près. On mourait vite, ici, mais de temps en temps il y avait un nouvel arrivage, ce qui maintenait la population à un niveau toujours à peu près égal.

Des Indiens. Des nègres. Des métis. Des Européens. Pietro Salviane, l'italien, le seul qui faisait tout doucement fortune ici, en vendant de l'alcool et des conserves à tous ces misérables.

« Qu'est-ce que je fous ici ? » pensa Gomez.

La millième fois qu'il se posait cette question. Mais il n'y répondait jamais. Peut-être faudrait-il tout de même envisager de partir, maintenant qu'il était au bout de ses réserves, maintenant que la pépite s'en était allée, poussière après poussière.

Mais aller où ? Recommencer quoi ?

« Je crèverai ici, songea-t-il en avançant lourdement vers sa case, comme tant d'autres, comme le Français Bergenoit, avant-hier ; comme l'ancien S.S. allemand Taunus, la semaine d'avant. »

Il resta sur son seuil, ses yeux clignotant dans le soleil, à écouter les cris des singes et des perroquets qui venaient de la forêt vierge. Elle commençait tout de suite après les collines d'exploitation, la forêt vierge. Il fallait sans cesse la combattre, couper des lianes à la machette, l'incendier, mais elle reprenait toujours son avance, sa lente reptation végétale, hostile, implacable, décidée, eût-on dit, à se refermer un jour totalement sur ces hommes égarés ici, et à les étouffer...

Entre les deux paillotes qui lui faisaient face, il vit, à soixante mètres, les gens s'agglutiner autour de ceux qui mettaient le pied sur le débarcadère. Il haussa encore les épaules et rentra. Il s'étendit dans son hamac et resta sans pensées.

Pietro Salviane passa vers midi et le réveilla.

C'était un petit homme chafouin et volubile, le seul de Sanzina à avoir une femme blanche (les autres devaient se contenter de négresses ou d'Indiennes affreuses, toutes malades en plus) et à être toujours propre et rasé. Il était impitoyable. (Il avait littéralement laissé mourir de faim l'Allemand Taunus qui n'avait plus d'argent pour lui acheter de la nourriture, et qui était trop malade pour essayer de pêcher ou de chasser.) Mais il avait souvent manifesté une vague amitié pour Gomez. La raison était que tous deux avaient combattu dans les brigades internationales, pendant la guerre d'Espagne. Du moins, Salviane prétendait l'avoir fait, mais Gomez était persuadé qu'il mentait.

— Alors, dit Salviane, tu roupilles encore ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? grogna Gomez. Je suis au bout du rouleau.

Il se laissa tomber hors du hamac.

— Tu viens toucher ? demanda-t-il d'un air rogue.

Il devait déjà 50 dollars à Salviane et, malgré le vague penchant que celui-ci éprouvait pour lui, il ne doutait pas qu'il faudrait bientôt payer. Il ne se trompait pas.

— Tout juste, dit l'italien. Mais je peux encore te donner quelques jours, si tu veux. Tiens, je t'ai apporté un pain de maïs et des sardines. Ça mettra ton compte à 55 dollars.

— Nom de Dieu ! jura Gomez. 5 dollars pour ce pain de maïs et une boîte de sardines...

Il n'eut pas la force de se mettre en colère, prit sa flasque de rhum et avala une lampée. Il dit :

— Remporte ta salade, Salviane. Je ne pourrai pas te payer. Prends ce que je possède, acheva-t-il amèrement, mon Colt, mon matériel de pêche, mes bottes..., ça fait le compte, non ?

C'est ce que Salviane avait fait au Français Bergenoit et, l'année d'avant, à ce Belge, Van Drutten, quand ils n'avaient plus pu le payer. À Van Drutten, il avait pris sa montre, ses souliers, le linge qui lui restait, et, le lendemain, le Belge s'était suicidé.

Cette nuit-là, des *garimpeiros* ivres étaient allés chez Salviane pour lui casser la figure, mais l'italien les avait accueillis à coups de carabine et en avait tué un. Depuis, il était le roi de Sanzina.

— Ça va, dit Salviane, rengaine tes phrases. Tu pourras me payer si tu veux. Et il te restera même du pèze. Tu peux y gagner.

— Hein ? fit Gomez. Qu'est-ce que tu racontes ? Tu m'embauches ? Comme quoi ?

— Il y a eu une arrivée ce matin, dit l'italien. Une femme. Européenne. Elle cherche des types pour remonter le rio. Elle offre 200 dollars.

— Remonter le rio ? Jusqu'où ?

— Jusqu'à la Vallée du Fleuve de la Mort.

Gomez fit la grimace et regarda Salviane dans les yeux.

— Elle est cinglée, dit-il. Jamais personne n'est revenu de la vallée... Il n'y a que ce type, il y a deux ans, ce Français... Comment s'appelait-il ? Gesvre... oui, c'est ça... Et encore, il y avait laissé ses compagnons...

— Elle offre 200 dollars, dit l'italien.

Il était dans l'encadrement de la porte, et son profil aquilin se découpait contre la lumière éblouissante du dehors.

Gomez essuya la sueur qui lui coulait sur le front, chercha une cigarette dans sa poche, n'en trouva pas, dit :

— Et alors ? Je tiens pas à crever. Pas encore, après tout...

— Écoute, dit Salviane impassible, sans le regarder. Tu me dois 50 dollars. Je veux l'argent aujourd'hui.

— Tu sais bien que...

— Bon, dit l'italien.

Il refit un pas à l'intérieur, parut se fondre une seconde dans la pénombre de la case et, l'air absent, grogna :

— Je prends ton Colt, tes bottes, ton matériel de pêche... Ah ! et aussi ta machette et ta bâlée...

Gomez serra les poings et jura sourdement.

— ... Et ta lampe à pétrole, dit Salviane.

— Salopard !

L'Italien était de nouveau dans la lumière. Il avait reculé au-dehors, peut-être parce qu'il craignait que Gomez n'eût une fâcheuse impulsion. Mais Gomez ne bougeait pas. Il se contentait de transpirer. Salviane avait un Colt à sa ceinture, et il savait le tirer à une vitesse folle et faire mouche ; on l'avait vu décapiter une bouteille à 40 mètres. Quelquefois, il tirait au pistolet sur des poissons, et les poissons remontaient, percés, ventre en l'air. Il n'avait peut-être pas fait la guerre d'Espagne, Salviane, mais il avait sûrement été gangster aux U.S.A., dans le temps.

— Et cette nuit, dit-il, tu coucheras dehors. Près du fleuve, par exemple, avec les crocodiles...

La case lui appartenait. Comme le tiers des cases pourries du village.

— O.K., dit Gomez après un silence oppressé.

— Elle offre 200 dollars, reprit Salviane. Tu me règles et tout est parfait.

— Je crèverai dans la Vallée du Fleuve de la Mort, dit Gomez, et mon fantôme viendra pendant toutes les nuits de ta vie.

— Je ne crois pas aux fantômes, dit Salviane.

CHAPITRE III

Il s'était recouché dans son hamac. Il étouffait, mais pas seulement à cause de la chaleur infernale. C'était surtout de rage et de désespoir.

Salviane était parti depuis une demi-heure. En s'en allant, il avait dit :

— La femme loge chez moi.

Gomez se leva. Des fourmis couraient sur le sol. À l'entrée de la case, un petit goret noir et luisant fouillait dans les ordures. Il y eut une ombre, des urubus qui passaient, prenant la ruelle en enfilade, comme une escadrille silencieuse qui file en hâte vers des objectifs majeurs. Gomez mit son vieux chapeau de paille et descendit vers le débarcadère.

Sous le pontage, un caboclo dormait, les pieds au soleil. À cette heure, tout le monde dormait. Il n'y avait que deux ou trois enragés qui filtraient toujours l'eau, haletants, à demi morts, à moitié fous d'impatience, croyant voir un reflet de fortune dans chaque piranha qui passait entre deux eaux.

La barque arrivée le matin clapotait doucement sur l'eau qui avait viré au rougeâtre. Parfois, le plat-bord venait heurter la bordure du débarcadère. On devinait un autre caboclo dormant dans l'ombre, entre des caisses, des cordages, des harpons.

Gomez mit le pied sur le pont, et la barque tangua un peu.

Il poussa du pied la jambe du caboclo. L'homme se réveilla, et le regarda avec hébétude. Son teint était presque noir. Il avait d'énormes lèvres toutes fendillées, des oreilles en chou-fleur dont le rebord était d'un rose chaud.

— Salut, dit Gomez du bout des lèvres. C'est vous autres qui avez amené la femme blanche ce matin ?

Le caboclo fît signe que oui.

— Elle cherche des types pour aller plus loin ?

— *Si, señor.*

— Où va-t-elle ?

Le caboclo eut un geste vague dans la direction de l'ouest.

— Loin.

— La Vallée du Fleuve de la Mort ?

Le noiraud sursauta.

— Non, *señor*. Pas pouvoir là-bas... Nous pas vouloir, en tout cas.

Rien que le nom semblait lui avoir fait peur. Il se mit à rouler des yeux blancs et répéta que la *señora* n'allait sûrement pas là-bas. Elle n'avait rien dit.

« Bien sûr, songeait Gomez en remontant. Bien sûr qu'elle ne leur avait rien dit. S'ils avaient pu penser que c'est là-bas qu'elle allait, ils ne l'auraient même pas suivie jusqu'ici. » Ils étaient superstitieux, les caboclos. Ils avaient une peur bleue de la forêt vierge et des territoires interdits. Rien que de prononcer leurs noms les faisait trembler, car il n'est pas bon de prononcer les noms des territoires où personne ne peut aller, sans encourir la colère des Puissances inconnues.

« Qu'est-ce que cette Européenne allait faire là-bas ? Une journaliste ? Une exploratrice ? Qu'elle aille au diable ! » Lui, en tout cas, ne se risquerait pas à la suivre.

Rien que d'y penser lui mettait déjà un frisson sur la peau.

Ce n'est pas qu'il avait tellement peur des périls de la jungle, des marais, des fauves (sauf des serpents monstrueux, dont il ne pouvait rêver sans hurler)... mais c'est surtout l'inconnu qui l'effrayait.

À cent kilomètres d'ici, commençait le territoire de l'épouvante. Un territoire dont on ignorait qui était le maître. Un territoire sur lequel couraient depuis des siècles des légendes horribles que les *garimpeiros* se racontaient le soir, en tremblant un peu.

On disait que vivaient là des tribus que personne n'avait jamais vues, des tribus qui étaient servies par des monstres et qui se défendaient, depuis des lustres, contre toute tentative d'approche, par les moyens de la magie. Quels moyens ? On ne savait pas trop. Les uns disaient que, passé une certaine zone, qui correspondait à peu près à la rive sud du Fleuve de la Mort, on était attaqué par ces monstres que la tribu inconnue avait soumis. Ces monstres, personne ne pouvait les décrire naturellement. Pour la plupart, il

était entendu que ce devait être des serpents géants, sucuris ou anacondas, habitant dans les énormes marécages de la région. D'autres parlaient de tribus préhistoriques, encore à l'âge de la pierre, et formant la première ligne de défense des tribus inconnues.

Ceux qui en tenaient pour la magie disaient qu'il n'y avait pas de monstres, mais qu'on était frappé par une mort mystérieuse, dès qu'on avait franchi ce qu'ils nommaient la Frontière Sacrée.

« Pas mon genre, songeait Gomez. Oui, qu'elle aille au diable. Et Salviane aussi ! »

Il irait le voir. Oui, tout de suite. Et il lui offrirait de faire n'importe quelle besogne pour le payer. Mais pas ça. Pas s'en aller vers la Vallée...

Il prit le sentier en lacet menant chez l'italien et, bientôt, de derrière les bouquets d'eucalyptus, surgit la maison de ce dernier. On pouvait appeler ça une maison. Ce n'était pas comme ces dépotoirs du village. C'était un bâtiment solide, en ciment, pierre et bois. Tous les ans, Salviane repeignait les murs en blanc, les portes et les fenêtres en rouge. Sur le toit, un drapeau brésilien flottait.

« Le salaud ! » pensa Gomez machinalement.

Il avait faim et envie de fumer. À mesure qu'il approchait, il se sentait de moins en moins de courage pour dire à l'italien qu'il refusait sa proposition.

« Qu'est-ce que je lui proposerais bien ? De laver la vaisselle pendant six mois ? De lui servir de garde du corps ? » Peut-être. Après tout, la plupart des gens haïssaient l'italien, et il le savait bien. Un garde du corps, ce n'était pas négligeable...

Il leva les yeux vers l'étage et, à la fenêtre de la chambre que Salviane louait aux gens importants qui passaient (marchands, inspecteurs de la sécurité, fonctionnaires, missionnaires), il vit l'Européenne. Son cœur s'arrêta de battre.

Une fille à la peau blanche, aux traits fins et nobles... Une fille comme il n'en avait plus vu depuis des années. Elle était grande, mince, et le front blanc était auréolé d'une lourde et noire chevelure qui luisait même dans la pénombre de la chambre.

Gomez s'était arrêté, la gorge sèche. La sueur ruisselait de ses aisselles, sur ses tempes creuses, dans sa barbe hirsute.

Elle ne l'avait pas vu. Elle regardait droit devant elle, vers le fleuve, vers la forêt vierge dont le moutonnement vert foncé s'étendait à l'infini, paraissant écouter le concert éternel des crapauds-buffles et des cigaras.

Elle n'abaissa le regard vers lui qu'au moment où il se remit en marche et où ses lourdes bottes trouées firent craquer les cailloux.

Salviane était derrière son comptoir lorsqu'il entra. Il faisait ses comptes, et il releva la tête vers Gomez qui avait écarté le rideau de perles bruissantes et clignait des yeux, aveugle dans l'ombre de la boutique.

— Tu n'as pas fait la sieste ? dit-il. Très bien. Je ne t'attendais pas si tôt. La *señora* Sorano t'attend là-haut.

— Qui ?

— Elle s'appelle M^{me} Sorano. C'est la femme du type qui a laissé ses os dans la Vallée de la Mort, il y a deux ans.

Gomez hocha la tête d'un air vague.

— Me semblait bien que ce nom-là me disait quelque chose.

Il ne bougeait pas.

— Monte, dit Salviane. Deux cents dollars !...

Deux cents dollars ?

Il s'en moquait. Ce n'est pas pour ça qu'il montait l'étroit escalier de bois. Ce n'était pas non plus parce qu'il avait eu peur de Salviane, au dernier moment, ni parce qu'il n'avait pas osé lui faire sa dérisoire proposition. Les mots étaient restés enfouis dans sa gorge...

C'est pour la femme qu'il montait. Il voulait la voir de près. Ses jambes flageolaient. Il était vide, sans pensées, avec seulement le désir insensé de la voir. Depuis combien de temps n'avait-il plus vu une vraie femme, une femme digne de ce nom, douce, odorante, propre, avec de beaux cheveux lustrés et une peau immaculée ?

Déjà, il savait qu'il la suivrait. Pas pour les dollars. Pas pour payer ses dettes. Il la suivrait. Même dans la Vallée du Fleuve de la Mort. Il ne pensait plus au Fleuve de la Mort. Ni aux anacondas géants. Ni aux marécages. Ni aux tribus inconnues et à ce mystère épouvantable de la jungle.

Il resta interdit par sa beauté lorsqu'elle lui eut ouvert la porte, et aucun mot ne lui vint aux lèvres, tout d'abord.

Elle lui sourit. Elle avait un sourire lointain, distant, on aurait dit qu'elle regardait plus loin que vous.

— Êtes-vous le *señor* Gomez ? dit-elle.

Il fit signe que oui.

— Mon nom est Monica Sorano, dit-elle en se retournant près de la fenêtre.

Elle se mit à parler, de sa voix un peu sourde mais qui était comme une musique. C'est à peine s'il écoutait ce qu'elle disait. Il la regardait. Ses mains, son cou blanc, le reflet de la lumière du dehors sur sa peau d'ambre que l'Amazonie n'avait pas encore abîmée.

C'est ainsi que, quarante-huit heures plus tard, Juanito Gomez, ayant payé ses dettes à Salviane, se mit en route avec Monica vers la Vallée du Fleuve de la Mort.

CHAPITRE IV

Les deux caboclos pagayaient en même temps. Les berges défilaient avec lenteur. Parfois, le rio se rétrécissait, parfois s'élargissait.

À certains moments, la *lancha* glissait sur une vaste nappe d'eau calme, où seul un bouillonnement trahissait de temps à autre la présence d'un caïman, et, parfois, les berges se rapprochaient à un point tel qu'on était sous une voûte végétale qui interceptait à demi le soleil de plomb.

Gomez fumait à l'avant. Il était assis et tenait une Winchester sur ses genoux. Sous le casque de liège, sa figure ruisselait. Lorsqu'on passait sous des branches, il levait un regard inquiet, apeuré, se demandant toujours si un sucuri n'allait pas se détacher d'entre les feuilles et tomber sur son dos.

Les sucuris étaient d'énormes serpents d'eau. Certains atteignaient quinze, dix-huit mètres. Il arrivait qu'ils s'embusquent dans les branches surplombant les rios, et alors ils se laissaient tomber sur ce qui passait, faisaient chavirer les pirogues, entraînaient les hommes au fond de la rivière...

Monica dormait sous le pontage. Quelquefois, Gomez se retournait et regardait les bottes fines de la jeune femme qui dépassaient de l'ombre.

Les carapattas tournoyaient en vrombissant autour de la *lancha* et, parfois, dans l'étrange silence qui pesait sur la jungle, on entendait le bruit de la claque qu'un caboclo se donnait sur le cou ou sur le visage pour écraser les lancinantes bestioles.

Les caboclos ne savaient pas où l'on allait, mais voilà trois jours maintenant que l'on était en route, et ils commençaient à devenir inquiets.

À plusieurs reprises, n'osant s'adresser à Monica, ils avaient fait jurer à Gomez qu'on n'allait pas vers la Vallée de la Mort.

Il avait juré sans vergogne, car si les caboclos s'étaient douté de ce qui les attendait, ils eussent sûrement fait demi-tour, après les avoir peut-être assassinés. De toute façon, ils le sauraient un jour ou l'autre, et Gomez se demandait ce qu'ils feraient alors.

Il comptait sur la peur atroce qui s'emparerait d'eux lorsqu'ils verraient qu'on était dans la Vallée maudite, pour les empêcher de les abandonner à ce moment-là.

Lui-même ne comprenait pas ce qu'on allait faire là-bas. Du moins, il le trouvait extravagant. Monica lui avait expliqué que son mari était mort dans la Vallée deux ans auparavant, et qu'elle voulait voir l'endroit où il avait vécu ses dernières heures. C'était tout. Il ne la croyait qu'à demi. Mais que diable eût-elle pu aller faire d'autre, dans ces repaires de mystère, que ce stupide pèlerinage sentimental ?

À mesure que passaient les heures, son désir croissait. Tout se passait comme si cette terreur encore sourde qui coulait dans ses veines, cette terreur de la forêt vierge, des périls, des choses ignorées, des choses qui les attendaient, se fût intimement mêlée à son désir, et l'eût accentué, l'eût rendu plus âpre et plus inquiet, et plus impatient.

Lorsqu'ils étaient partis, Gomez ne savait pas encore quel but il poursuivait exactement, en acceptant de s'engager dans cette expédition insensée. Être avec elle, bien sûr. Ne pas perdre tout de suite, par son refus de la suivre, cette créature merveilleuse apparue dans sa vie au moment où il n'attendait plus rien. Mais ce qui avait d'abord été sentiment, coup de foudre en quelque sorte, attirance éblouie, s'était transformé en quelque chose de beaucoup plus précis et sauvage, un désir de toute sa chair, une espèce de folie qui lui enflammait le sang dès qu'il posait les yeux sur elle.

Il se retourna.

On était de nouveau sous une voûte d'arbres, et les caboclos, qui n'avaient pas cessé de chanter depuis le lever, s'étaient tus. Eux aussi lançaient des coups d'œil inquiets aux végétations massives qui les entouraient de toutes parts.

Il vit qu'ils avaient envie de lui parler, que leurs doutes ne faisaient que s'accroître, et c'est pourquoi il détourna le regard très vite. Il se demandait quelle serait leur attitude lorsqu'on arriverait aux marais de Pontina.

Les marais de Pontina n'étaient plus qu'à quatre ou cinq milles. C'était le dernier endroit connu de la région. Des années avant, il y avait eu là une

exploitation aurifère, mais elle était abandonnée depuis longtemps. Aux caboclos, Monica avait donné ce lieu comme but ultime de leur voyage. À Gomez qui avait dit que les caboclos les lâcheraient là, elle avait répondu qu'elle comptait fermement sur la terreur que leur inspirerait un retour solitaire pour les forcer à les accompagner plus loin.

« — Mais s'ils nous plaquent quand même ? » avait-il demandé.

« — Nous continuerons seuls, n'est-ce pas ? »

Il avait sursauté.

« — Impossible ! On ne peut pas franchir à deux les marais de Pontina. Vous ne vous rendez pas compte ! C'est un immense terrain mouvant sillonné de petits rios qui vont se déverser, à quinze milles à l'ouest, dans le Fleuve de la Mort. À tout moment, il nous faudra porter ou traîner la *lancha*. On ne peut pas faire ça à deux. Et puis... (sa voix s'était étranglée) et puis c'est plein d'anacondas... Des millions... »

« — D'anacondas ? » avait-elle dit, comme si elle n'eût pas su de quoi il s'agissait, ou comme si elle eût fait bon marché d'eux, fussent-ils des millions.

Fébrile, il avait insisté :

« — Ce sont des géants. Le colonel Fawcett raconte qu'il en a vu qui avaient vingt-deux mètres. Ce sont de vrais monstres préhistoriques... »

« — Je sais parfaitement ce que sont les anacondas », avait-elle coupé, avec impatience. On aurait dit que rien ne lui faisait peur. Rien...

Et pourtant...

Pourtant, il savait parfaitement qu'elle avait peur. Il le voyait à sa façon de parler, de se taire, de s'agiter, d'être pensive. Par instants, il lisait la peur à découvert dans son regard. Mais ce n'était pas la même peur.

Il n'aurait pas pu le dire, à quoi il voyait cela, mais il savait que ce n'est pas à l'idée des marécages, des anacondas, des tribus inconnues qu'elle tremblait parfois, devenait pâle et crispée par instants. C'était autre chose... Quoi ? Il se creusait la cervelle pour le deviner, n'arrivait à aucune conclusion et sentait progressivement cette terreur inconnue qui troublait Monica s'ajouter à la sienne.

Une fois de plus, l'envie le tarauda d'obliger la jeune femme à lui parler franchement et, se relevant, il alla vers le pontage en titubant un peu à cause du léger roulis.

Au passage, les caboclos lui jetèrent un regard anxieux, mais ils ne demandèrent rien. Il se pencha vers l'ombre de l'entrepont. Mais elle dormait encore. Il tressaillit en l'entendant gémir. Dans son sommeil, ses traits se décomposaient soudain, comme si quelque songe horrible l'eût visitée.

Gomez se releva.

Qu'allait-elle faire exactement dans la Vallée du Fleuve de la Mort ?

Un cri l'empêcha de poser sa question.

Il se retourna, et vit les caboclos lui désigner quelque chose à l'avant. Ils avaient l'air soulagés. La *lancha* venait de franchir un coude du rio et, soudain, celui-ci s'étalait de nouveau en une vaste nappe, au bout de laquelle se dressait une haute falaise noire composée de palétuviers. Derrière cette falaise, c'était Pontina.

Ils y furent une heure plus tard.

Derrière la falaise, que la *lancha* contourna, ils découvrirent la cité abandonnée. Elle était composée d'une centaine de bicoques, presque toutes écroulées, au centre desquelles se dressaient les restes d'une église qui avait brûlé. Ils débarquèrent sur l'estacade pourrie, et restèrent un moment immobiles, oppressés par le vide et le silence qui régnaient là.

Au-delà de Pontina, c'étaient les marécages et la jungle impénétrable. L'odeur croupie arrivait jusqu'à eux, portée par un vent léger. Le ciel était voilé par la buée qui montait des marais.

Monica jeta un coup d'œil à Gomez, et elle vit qu'il surveillait les caboclos du coin de l'œil. Ceux-ci avaient l'air d'hommes qui ne savent encore s'ils doivent se réjouir d'être arrivés au terme de leur expédition, ou craindre qu'on ne leur ait tendu un traquenard. Leurs faces presque noires luisaient de sueur dans la lumière trouble, et leurs yeux blancs interrogeaient le paysage.

— On va s'installer pour la nuit, dit Gomez, qui se sentait envahi par un malaise incoercible.

Cette cité morte l'accablait. Elle était sinistre. Des ruelles jonchées de débris, de poussière, d'ornements, il semblait à tout moment que quelqu'un allait surgir. On ne savait qui. Quelque esprit de la jungle, ou les spectres des prospecteurs morts dans ce climat épuisant. Des Indiens, peut-être.

Le territoire des redoutables Chavantes était beaucoup plus à l'est, mais il n'était pas impossible que d'autres tribus viennent par ici, des tribus inconnues. Gomez savait que les prospecteurs, jadis, avaient toujours vécu dans l'attente d'une attaque qui, d'ailleurs, ne s'était jamais produite. Ils étaient persuadés, malgré l'invraisemblance de cette supposition, que des tribus qu'on n'avait jamais vues vivaient dans l'épaisse forêt qui couvrait les marécages.

Monica s'avança la première. Les bicoques étaient sans fenêtres, sans portes. On aurait dit des yeux et des bouches d'ombre qui venaient sur eux. Serrés l'un contre l'autre, les caboclos ne disaient rien.

Gomez repéra une paillote encore en assez bon état, tout près de l'église incendiée, et il fut décidé qu'on y passerait la nuit.

Les caboclos allumèrent un feu tout de suite, pour chasser les moustiques qui devenaient plus nombreux à mesure que le soir approchait et, bientôt, une âcre fumée s'éleva des brandons crépitants. Gomez ouvrit une boîte de conserve, cependant que les métis, toujours silencieux, mangeaient du bout des lèvres la viande boucanée, pleine de vers et puante, qui formait leur ordinaire. Gomez accrocha un hamac dans la paillote, puis sortit.

Debout près du feu, Monica mangeait des sardines. Elle ne s'interrompait que pour boire la bière tiède qu'elle avait transvasée d'une boîte de fer-blanc dans unealebasse.

— Votre chambre est prête, señora, dit-il avec un vague sourire qui découvrait ses dents de loup. Moi, je m'installerai dans la paillote voisine, avec les hommes.

— Très bien, dit-elle.

Du rio, venait le ronron des crapauds-buffles et, parfois, le bruit d'un grand poisson qui faisait gicler l'eau. De la jungle, un cri monta, une sorte de miaulement lugubre qui les fit tressaillir tous les quatre. Jaguar, peut-être ; le seigneur jaguar.

La nuit tomba, comme elle tombe sous les tropiques, c'est-à-dire d'un seul coup. Le ciel vira au rouge, et le vent nommé *banzeiro* souffla soudain avec violence, faisant grincer les étais des paillotes et clapoter les eaux. Une pluie diluvienne s'abattit pendant environ un quart d'heure, et ensuite tout fut plongé dans une obscurité dense, impénétrable, où le feu, qu'ils avaient rallumé, était comme un œil unique qui vivait dans la nuit.

Les caboclos allèrent s'étendre dans la case qui leur avait été désignée, après avoir assemblé le plus de bois possible à côté du feu, près duquel Gomez s'était assis, sa carabine sur les genoux, son Colt dans une main, un poignard à côté de l'autre.

Monica était accotée au chambranle de la paillote, fascinée par les flammes roses qui montaient droites comme des épées, dans l'air immobile et soudain froid, qui crépitaient dans le silence énorme qui était tombé sur l'univers.

— Je monterai la garde jusqu'à minuit, dit Gomez. Après, ils prendront leur tour.

— Je puis prendre le mien aussi, dit-elle.

— Inutile.

Sous le reflet des flammes, ses yeux brillèrent. Elle s'approcha de lui, sans perdre de vue la case où étaient les caboclos et d'où ne venait aucun bruit. Il surprit son regard.

— Ils sont inquiets, souffla-t-il. Je les ai entendus se demander *pourquoi* vous étiez venue ici. Ils sont décidés à s'en aller à l'aube.

Elle se mordit les lèvres.

— Croyez-vous qu'il nous serait impossible de continuer seuls ?

— Je le crois.

— S'ils veulent s'en aller, je n'ai pourtant pas le droit de les en empêcher de force, murmura-t-elle.

Il ne répondit rien. Il ne pensait à rien pour l'instant, sinon qu'elle allait se coucher, dormir, là, tout près de lui, et qu'il entendrait son souffle, l'écouterait avec avidité, comme il l'avait écouté les autres nuits. Mais les autres nuits, il n'avait pas osé s'approcher d'elle, à cause des caboclos. Il frémit tout entier, ne parvint que difficilement à se dominer.

— *Señora*, dit-il, où allez-vous ? À moi, vous pouvez bien le dire.

— Je vous l'ai dit, Gomez.

Il ouvrit la bouche pour dire qu'il ne l'avait jamais crue, mais déjà elle avait fait demi-tour et s'était perdue dans l'obscurité de la paillote. Il entendit les crochets des hamacs grincer sur les poutres. Ses mains se mirent à trembler, et il dut serrer férocement le canon de sa carabine pour calmer ce désir qui l'envahissait, en même temps que l'angoisse, l'anxiété, la peur.

Elle avait les yeux grands ouverts.

Par la porte béante, la clarté du feu jaillissait par instants. Elle s'était posé une moustiquaire sur le visage, mais les moustiques la piquaient au travers.

Malgré le froid, elle transpirait. Sueur de l'attente, de l'angoisse.

C'était ce silence, surtout...

Elle sentit quelque chose frémir au-dessus de son visage. Dans la pénombre, quelque chose bougea près du plafond de lattes. Un vampire. Maintenant, elle entendait son vol soyeux qui tournait autour d'elle. Si elle s'endormait, l'immonde bête se poserait sur son visage, la piquerait jusqu'au sang.

Elle se mit sur le flanc, colla sa face au treillis du hamac. Très loin, du fond des forêts marécageuses, vint un cri qui lui glaça le sang. Le cri de quelle bête ? Oui, on aurait dit... oui, comme *quelqu'un* qui lance un appel de terreur, d'agonie...

Dehors, Gomez n'avait pas bougé. Elle eut envie de se lever, d'aller près de lui. Plus tard, elle l'entendit marcher autour du feu. Quelle heure pouvait-il être ? Il faisait trop sombre pour qu'elle pût lire le cadran de sa montre.

Quand cela finirait-il ? Cette nuit. Et le reste. Elle repensa à ce que Gomez lui avait dit : « Où allez-vous, señora ? »...

Elle allait vers la mort. Mais elle seule le savait. Elle ne pouvait le dire à personne. Alain Sorano l'attendait quelque part dans cette région atroce, qui était déjà comme l'antichambre de l'éternité.

Ce n'est pas de mourir qu'elle avait peur, c'était de la façon dont la mort se présenterait à elle.

Elle se retourna dans le hamac, puis ne bougea plus. Il y avait maintenant deux mois qu'elle avait quitté l'Europe. Et chaque nuit, depuis la mort de Gesvre, l'appel d'Alain était revenu. L'île noire entourée d'oiseaux surgissait sans cesse dans les miroirs où elle se contemplait. Dans les miroirs de sa chambre à La Salège. Dans les miroirs de la cabine du navire qui l'amenait vers l'Amérique du Sud. Et aussi dans cette chambre d'hôtel, à Manaos, où elle était restée une semaine avant de se remettre en route.

C'était horrible et, en même temps, cela glissait un grand calme en elle. Bientôt tout serait terminé, elle le savait.

Elle ignorait pourquoi Alain l'appelait ainsi d'au-delà du temps, pourquoi il exigeait qu'elle mourût à son tour. Était-ce pour la forcer à une fidélité qui avait failli s'écrouler le jour des funérailles de Gesvre, quand tous les démons de la chair s'étaient emparé d'elle ? Les messages étaient devenus de plus en plus clairs. Il lui avait *commandé* de se mettre en route, d'atteindre Manaos, de naviguer vers Sanzina par le rio Carjanal...

Et maintenant, c'était Pontina, la nuit et la proximité des territoires interdits. Dans peu de temps, elle atteindrait la Vallée du Fleuve de la Mort, et alors la chose se produirait.

Elle frissonna violemment et se sentit de nouveau toute mouillée. Ses mains étaient froides.

« Je n'ai pas peur d'Alain, pensa-t-elle. Oh ! Alain. Je n'ai pas peur de toi, mon chéri. Je sais que tu m'attends. »

Mais c'était ce silence, et la figure que prendraient les choses, et le *passage* de la vie à cette éternité d'où elle était appelée.

« Mais Gomez ? » pensa-t-elle.

Avait-elle le droit de l'emmener jusqu'à cet endroit où se déchaîneraient les puissances mystérieuses et terribles ? Il voulait vivre, lui, il n'avait que faire des risques qu'elle lui faisait courir.

Elle réfléchit longtemps, puis pensa :

« Demain, il faudra que je lui dise que je continue seule. »

Seule ? Mais c'était impossible. Elle n'atteindrait pas seule la Vallée maudite. Pourtant, c'est là qu'était le rendez-vous.

Le sommeil la terrassa soudain, comme un vent lourd montait des marécages...

CHAPITRE V

Combien de temps avait-elle dormi ?

C'était toujours la nuit. Mais, brusquement réveillée, elle vit, avec une crispation d'angoisse, qu'il n'y avait plus de feu.

Plus de feu ? Mais jamais il ne fallait laisser s'éteindre le feu ! Jamais...

Rêvait-elle ?

Elle se pinça et sut qu'elle était bien éveillée. Un cri sourd jaillit de sa gorge serrée lorsque, ramenant machinalement ses mains à sa poitrine, elle sentit quelque chose de soyeux, de tiède, de palpitant, qui était posé sur elle.

Le vampire !

Avec un haut-le-corps horrible, elle se renversa, bascula en bas du hamac et se retrouva à plat ventre sur le sol, haletante, toute secouée de courts sanglots silencieux que lui inspiraient la terreur et le dégoût.

— Gomez ! cria-t-elle.

Le vent tourna, et une odeur de feu éteint emplit la paillote. Monica hurla :

— Gomez !

Elle entendit sa voix tonner dans la cité morte, se heurter aux cloisons, revenir en échos, et elle se releva brusquement, en entendant quelqu'un appeler. Elle resta à l'écoute une seconde, et perçut de nouveau un cri, mais qui allait s'éloignant.

Il lui fallut une bonne minute pour se rendre compte que ce n'était que l'écho, que personne n'appelait. La voix, maintenant, semblait fuir vers les marécages, se perdre dans la nuit opaque, elle devenait de plus en plus faible. C'était sinistre.

Monica s'approcha de la porte ; des yeux, des yeux brillants, étaient fixés sur elle.

Elle soupira avec soulagement, lorsqu'elle s'aperçut que c'était seulement le rougeoiement des dernières braises du feu.

Toute sa peur la reprit dans le silence.

Maintenant, le vent était tombé, et il n'y avait même plus son bruissement dans les toits de palmes des paillotes, ni le léger clapotement qu'il avait imprimé au fleuve une partie de la nuit.

Frissonnante, Monica chercha à tâtons son pistolet, et se tint longtemps immobile sur le seuil. Elle essayait d'habituer ses yeux à l'obscurité, mais celle-ci était si dense qu'elle ne parvenait pas à distinguer quoi que ce fût.

Où était Gomez ? Qu'était-il arrivé ?

Et les caboclos ? Eux non plus n'avaient pas répondu à ses cris.

Elle rassembla tout son courage et se dirigea à pas de loup vers la case qu'on leur avait désignée.

Elle était vide.

Malgré le froid, Monica sentit la sueur ruisseler sur son visage, imprégner la blouse de toile épaisse qu'elle portait. Sa culotte cavalière se collait à ses cuisses, et il lui semblait presque que ses courtes bottes devenaient spongieuses.

Elle s'aperçut qu'elle avait oublié de débloquer la sûreté de son revolver. Elle le fit. Le léger claquement la fit tressaillir.

Elle braqua son arme sur la nuit. Elle se sentait devenir folle d'angoisse. Un instant, elle avait pensé tirer à tout hasard, mais l'idée du vacarme que cela ferait dans ce désert la retint. Il lui semblait qu'une détonation allait faire surgir toutes sortes de présences effrayantes...

Elle commença à descendre la ruelle, pensant soudain que Gomez et les caboclos étaient allés se coucher dans la *lancha*, pour être mieux à l'abri des carapattas et des fourmis-manioc.

Des brindilles craquèrent sous ses semelles.

À mesure qu'elle approchait de la rivière, elle recommençait à en percevoir le sourd murmure.

Elle s'arrêta à l'entrée de la jetée pourrie, essayant de nouveau d'y voir quelque chose. Rien. Le noir. Elle n'entendait pas clapoter l'embarcation.

Elle appela de nouveau Gomez, mais si bas que le son de sa voix ne parvint même pas à ses propres oreilles, et qu'aucun écho ne revint.

— Gomez !

Pas de réponse.

Elle avança encore. Les planches rongées par l'eau, le temps, les insectes innombrables, s'enfoncèrent légèrement sous son poids, et elle recula, effrayée à l'idée de passer au travers et de se retrouver dans l'eau noire, pullulante de bêtes inconnues. Elle trembla à l'idée que des bancs de piranhas étaient peut-être dans les parages, attendant.

C'étaient de tout petits poissons, mais armés de dents terribles, et qui ne se déplaçaient que par troupes innombrables. Ils infestaient tous les rios de l'Amazonie. Si vous tombiez à l'eau, et que vous eussiez la moindre blessure, vous étiez enveloppé en un instant par cette armée de l'onde, et dévoré en quelques minutes.

À Sanzina, Salviane lui avait raconté avoir vu un bœuf blessé poussé à travers un gué, mangé en trois minutes dans un bouillonnement rouge. « Trois minutes, *señora*. Trois. Et après trois minutes, le bœuf n'était plus qu'un squelette. Un squelette, propre, net, parfaitement nettoyé. »

Nouveau pas.

Un cri s'étrangla dans sa gorge.

Son pied venait de se poser sur quelque chose de mou. Une main.

— Gomez !

C'était lui. Elle l'avait reconnu à la barbe broussailleuse qui couvrait sa face.

Il était couché en travers de la jetée.

— Mort, pensait-elle.

Fébrile, elle le retourna, glissa sa main dans la chemise de l'homme. Non, il n'était pas mort. Son cœur battait. De ses lèvres, qu'elle ne voyait pas, s'échappait un souffle oppressé. Elle sentit quelque chose d'humide sur ses doigts. Du sang. Il avait la nuque pleine de sang.

Peinant et soufflant, elle réussit à le traîner jusqu'à l'entrée de la ruelle, sur le sol stable, et c'est là, au bout d'un moment, qu'il revint à lui.

Il la reconnut en la touchant, mais il ne parla pas tout de suite. Elle tremblait contre lui, bien que, malgré tout, elle fût rassurée. Rassurée parce

qu'il y avait quelqu'un, parce qu'elle n'était plus seule à devoir faire face aux démons de la nuit amazonienne.

— Vous êtes... gravement blessé ? demanda-t-elle.

Elle sentit qu'il secouait la tête, bougeait, tâta.

— Un simple coup de gourdin à la base du crâne, ricana-t-il. Les caboclos... Les salauds m'ont eu...

— Ils sont partis ?

— Oui. Avec la barque.

— Oh !...

Il se releva, aidé par elle, et ils remontèrent vers les paillotes.

— Je dormais à moitié, près du feu. À un certain moment, j'ai senti que quelque chose n'allait pas. Je suis allé à leur case. Ils n'étaient plus là. Je me doutais bien qu'ils allaient nous faire ce coup-là, j'avais vu ça dans leurs yeux, hier soir. Je crois qu'ils avaient compris que vous alliez essayer de les emmener plus loin. Je suis descendu au débarcadère, et puis...

— Et puis ?

— Ils étaient encore là. J'entendais la *lancha* clapoter sur l'eau. Mais ils avaient dû m'entendre arriver. Ça s'est passé en trois secondes. Je n'avais pas encore mis le pied sur le débarcadère que j'ai encaissé un coup terrible sur la tête. Je me suis évanoui tout de suite. J'ai encore eu le temps de les entendre couper l'amarre... Et après, plus rien...

« Nous sommes seuls », dit-il après un silence.

Il s'appuyait à elle, et elle perçut quelque chose de bizarre dans sa voix. Comme une faille, un tremblement.

Il la laissa rentrer dans sa paillote.

Un peu plus tard, elle vit qu'il avait rallumé le feu. L'ombre de l'homme dansait à l'intérieur de la cabane. Elle entendit qu'il gémissait en se soignant, mais elle ne lui proposa pas son aide, comme si quelque instinct l'eût avertie de n'en rien faire, de ne plus trop s'approcher de lui.

— Comment allons-nous faire pour continuer ? demanda-t-elle à haute voix.

La silhouette de Gomez se découpa dans l'encadrement de la porte, auréolée par le reflet du feu.

— Il n'est pas question de continuer, dit-il.

— Comment ?

— J’ai dit : il n’est pas question de continuer. Cette nuit, avant que les caboclos ne m’assomment, j’ai trouvé une vieille pirogue tout près du débarcadère. Elle pourra nous servir à rentrer. Je crois qu’elle tiendra le coup.

— Je vous ai payé pour me suivre jusqu’où bon me semblerait, dit-elle d’une voix tremblante.

— Je vous ai suivie, parce que j’avais envie de vous suivre *jusqu’ à un certain point*, fit-il sans hausser le ton.

Il avait fait un pas à l’intérieur, et elle s’assit brusquement dans le hamac qui se mit à balancer. Avec rage, elle s’aperçut qu’elle avait laissé son revolver sur le sol.

— Vous avez peur ? siffla-t-elle.

— J’ai peur, dit-il. Très peur. Pas seulement parce que les caboclos nous ont abandonnés et que nous sommes seuls, mais parce qu’il y a du mystère autour de vous, quelque chose qui ne me plaît pas. Je m’en suis douté tout de suite...

— Si vous vous en êtes douté tout de suite, pourquoi avez-vous accepté de m’accompagner ? dit-elle.

— Parce que, ricana-t-il.

— Parce que quoi ?

— Parce que j’avais envie de vous.

Le silence. Une branche craqua dans le feu, d’un craquement net comme le craquement d’un os, et Monica faillit pousser un cri.

Brusquement, Gomez fonça.

Avant qu’elle ait pu sauter en bas du hamac, il était sur elle, et ils roulèrent tous les deux sur le sol. Elle sentit les jambes de l’homme se refermer sur les siennes, et ses doigts rudes et tremblants tenter de déchirer sa blouse. Il haletait :

— Je t’aurai... je t’aurai. Je te veux. Il y a des jours que j’attends. Des jours.

— Lâchez-moi, cria-t-elle. Lâchez-moi, Gomez ! Je vous en supplie. *Il va arriver quelque chose, si...*

Lui parler de Gesvre. Lui dire ce qui était arrivé à Gesvre pour avoir voulu s’emparer d’elle. Les Puissances de la Nuit la protégeaient. Elle était

en leur pouvoir. En ce moment même, à cette seconde même, les mains de Gomez se refermaient sur ses seins, mais *il y avait un regard qui, du fond de la nuit, était posé sur eux, et quelque chose allait se produire.*

Mais l'homme n'entendait rien, il ne l'entendait pas crier, gémir, se défendre. Il avait déchiré sa blouse, et sa bouche haletante tentait de s'emparer des lèvres de la jeune femme.

Elle hurla, moitié avec haine, moitié avec pitié :

— Tu seras châtié, Gomez, ne fais pas cela !...

Mais ils ne parlaient pas le même langage. Il balbutia :

— Châtié... châtié... Par qui ? Personne ne te reverra jamais, ma belle. Personne. Je retournerai seul à Sanzina. Seul. Personne ne saura jamais.

— Assassin, gémit-elle.

— Peut-être, souffla-t-il avec une sorte d'âpre et folle volupté. Mais je t'aurai eue. Il y a dix ans que je rêve d'une femme comme toi. Dix ans, *señora*. Dix.

Il l'écrasait contre sa poitrine, la couvrait de baisers affolés, tentait de lui écarter les genoux et, de nouveau, malgré sa colère, elle fut prise de pitié pour lui, pour ce misérable qui se tordait sur elle, sans savoir ce qui l'attendait, et, en même temps que la pitié, une peur innommable la balaya et, rassemblant ses forces, elle bouscula l'homme, se releva, bondit hors de la paillote.

Elle demeura une seconde pétrifiée, et toute sa peau se hérissa.

Il n'y avait presque plus de feu et, pourtant, toute la cité morte était comme éclairée. Une lueur verte, qui n'était pas celle des dernières flammes, ni celle de l'aube, baignait les paillotes effondrées, les ruelles vides.

Monica se mit à courir droit devant elle. Derrière elle, Gomez. Il semblait ne s'être aperçu de rien, ne pas avoir compris que cette clarté n'était pas une clarté naturelle. Son désir, sa démence étaient-ils trop forts, ou bien cette eau spectrale où plongeait la ville était-elle invisible à ses yeux ?

En une minute, Monica atteignit l'embarcadère. Elle ne savait ce qu'elle voulait faire, ni dans quelle direction elle voulait fuir.

En cet instant, elle pensait moins à se protéger elle-même qu'à empêcher l'indicible.

Les planches craquèrent sous les pas de Gomez et, une nouvelle fois elle hurla :

— Arrête, Gomez. Arrête, tant qu'il en est temps !...

Puis elle sauta sur la berge, vit la pirogue dont il avait parlé, bondit dedans et, arrachant à son tolet une rame à demi fendue, tenta de pousser l'embarcation dans le fleuve qui, à présent, brillait à son tour d'une lumière insolite.

Mais, avec un cri de triomphe, Gomez atteignit la barque et sauta dessus. Monica sentit le courant happer le frêle esquif. Les berges maintenant étaient pleines de reflets, et les eaux luisaient d'une lueur étrange et mauvaise.

— Mais tu ne vois pas ? Tu ne vois donc pas ? cria-t-elle à Gomez qui l'avait saisie à bras-le-corps et, insoucieux du tangage insensé de la barque, obsédé seulement par son désir, la renversait sur le fond.

— Je te vois, râla-t-il. Toi. Je ne vois que toi !

Ses yeux brillaient de sauvagerie, de passion, de folie, et, d'un mouvement brutal, il lui arracha sa blouse tout à fait. La barque tanguait et roulait si fort que des gouttes d'eau tombèrent sur eux.

Alors, soudain...

Ramenée au bord par une fantaisie du courant, la barque heurta avec violence un des piliers du débarcadère. Gomez, qui s'était brusquement redressé pour éviter le choc, tituba une seconde puis, une vaguelette frappant l'esquif de biais, perdit l'équilibre et s'abattit, mains en avant, dans la boue liquide où baignaient les piliers.

Il se releva avec un juron effrayé, voulut rattraper le bordage de la barque qui s'éloignait déjà, le rata et, mû par une soudaine impulsion de terreur, leva les bras pour attraper le rebord de l'embarcadère et se hisser dessus. Mais il rata son coup et, lorsqu'il retomba, s'enfonça jusqu'à mi-cuisses dans la vase.

Alors seulement, dégrisé, il parut se rendre compte de quelle étrange clarté était baigné le paysage. L'incrédulité, puis une sauvage panique, s'empara de ses traits, et il se mit à hurler à Monica de venir le rechercher.

La barque tournait sur un tourbillon lent, à moins de trois mètres, mais au moment où la jeune femme empoignait la rame, celle-ci acheva de se

fendre, et soudain, en un instant, ne fut plus qu'une poussière qui retomba en pluie et fut emportée par le vent qui s'était levé.

— Monica ! hurlait l'homme. Monica... Au secours !

Il s'était agrippé à l'un des piliers, pour cesser de s'enfoncer, et il criait avec toute la force que donne l'horreur.

Ce qu'elle vit la glaça. Elle fit un mouvement pour ramer avec ses mains, mais tout à coup l'eau bouillonna. Au fond, et dans la lumière verte, un banc énorme de piranhas étincela. Elle ôta vivement sa main hors de l'eau, et tomba assise, pétrifiée.

De la boue verte, autour de Gomez, venait de surgir une énorme araignée des marais. Pattes comprises, elle avait la dimension d'une grande assiette. Elle était noire, velue, et ses yeux fixes étincelaient comme des pierres. L'homme l'avait vue, et ses hurlements redoublèrent. Ils s'arrêtèrent net, lorsqu'une seconde araignée apparut à la surface de la boue. Puis une troisième. Puis une quatrième. Puis une cinquième.

Il criait :

— La lumière, *señora* ! Qu'est-ce que c'est, cette lumière ?

Et ensuite, de la même voix terrorisée :

— Au secours ! Les araignées, *señora* !...

Il fit un effort effroyable pour se hisser sur l'estacade, mais il semblait que toutes les boues de l'Amazone le retinssent par les jambes.

Avec un cri d'épouvante, Monica vit qu'il y avait maintenant vingt araignées autour de lui, et qu'elles avaient commencé à grimper sur son corps.

La barque tournait sur les eaux, et les piranhas faisaient autour leur sarabande endiablée.

« Voilà ma mort ! pensa-t-elle. Elle est là. Elle arrive ! »

Gomez criait. Dix Gomez. Cent Gomez. Sa voix, répercutée par les échos ironiques, revenait de toutes parts, sortait de tous les coins du paysage fantomatique. On aurait dit que des dizaines de Gomez étaient en train de périr sous les corps monstrueux des araignées velues. Il se débattait avec fureur à présent, mais il lui eût fallu dix paires de mains. Il hurlait toujours.

À chaque mouvement qu'il faisait, et chaque fois qu'il lâchait le pilier, il s'enfonçait de plus en plus dans la vase. Il y avait dix araignées sur sa

poitrine. Dix sur ses bras. Deux sur son cou. Quand la première atteignit son visage, il cessa de crier. Des pattes gluantes s'enfoncèrent dans sa bouche, d'où sortit le plus épouvantable râle d'horreur et d'agonie qui eût jamais retenti sur ces rives lugubres.

Monica avait fermé les yeux. Une force terrible la clouait au fond de sa barque. Celle-ci était sortie du tourbillon, le courant l'emportait dans la direction des grands marécages, vers la Vallée du Fleuve de la Mort.

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Elle ne devait jamais savoir combien d'heures ou de jours avait duré sa navigation. Le jour vint. Un jour sans soleil, masqué de brouillards vénéneux, puis ce fut encore la nuit, une nuit hantée par un silence menaçant.

Couchée au fond de la barque, Monica ne bougeait pas. Elle savait qu'elle était sur le fleuve fatal, et attendait les derniers événements. Elle ne pensait plus à Gomez. Elle ne pensait plus à rien. Elle n'avait même plus peur. La jungle, autour des berges, frémissait comme au passage de bêtes sans visages. Il en venait un souffle écœurant qui plongeait la jeune femme dans une somnolence stupéfiée.

La nuit qui précéda les derniers jours, elle perçut un clapotis près de la barque, et vit que celle-ci était échouée dans une crique dont le sable blanc était comme un suaire étendu.

Elle se leva, comme poussée par une force qui se trouvait hors d'elle-même, bien au-delà de sa propre volonté. Elle était paralysée de terreur, mais, en même temps, elle commençait à être soulagée car elle savait que la fin approchait.

Elle savait qu'elle était de plus en plus proche d'Alain, qu'il était là, dans les profondeurs noires de la jungle.

Elle voulut descendre de la barque, mais elle devina un frémissement sur la berge, et elle ne bougea plus jusqu'à ce que ce fût l'aube. Une aube encore une fois sans soleil, qui pesait comme un couvercle sur la jungle énorme devant elle et, derrière elle, sur les immenses marécages que la barque avait traversés et dont l'extrémité se perdait dans le brouillard, dans la direction de Pontina. Pontina, qui avait été la dernière étape de sa vie terrestre, qui était, lui semblait-il, le point extrême qu'aucun homme eût

jamais atteint avant que ne commence cet écrasant royaume du silence et de la mort, où elle se trouvait seule, à attendre.

Dans la trouble clarté qui pleuvait sur le sable blanc, elle vit un anaconda. C'était le premier qu'elle voyait. Il était gigantesque. Il devait mesurer plus de vingt mètres. Sa peau noire et grasse luisait faiblement. Il regardait Monica. Il était immobile. Seuls ses petits yeux d'onyx semblaient vivre. Il était comme le gardien du passage interdit.

Soudain, il frémit de la queue à la tête et, une nouvelle fois, Monica songea : « Voici ma mort. »

L'énorme serpent s'était doucement déroulé. Il glissait sur la berge en une reptation horrible et fascinante. Il n'y eut aucun bruit, lorsqu'il entra dans l'eau limoneuse, à la surface de laquelle couraient des brumes vrombissantes de moustiques.

Un moment plus tard, un remous se produisit, et la barque tangua. Le monstre avait entièrement disparu sous les eaux.

Monica attendait. Enfin, elle mit pied à terre et se mit à marcher à travers la jungle. À sa surprise, elle avait trouvé une piste tout de suite. Une piste étroite, sinuant entre des arbres très serrés, sur lesquels aucun oiseau ne chantait.

Elle marcha pendant plus de trois heures. Elle avançait comme dans un rêve, se demandant par quel miracle elle était encore debout, par quel miracle la peur, l'attente, l'horreur diffuse qui l'enveloppait, ne l'avaient pas encore terrassée.

Pas un cri. Pas un bruit. Pas une bête. Même les moustiques et les fourmis avaient disparu. Elle s'arrêta brusquement.

Dans la muraille sombre des arbres, là-bas, il y avait une éclaircie.

Lorsqu'elle l'atteignit, elle manqua se mettre à hurler, et elle dut s'accrocher à une liane pour ne pas tomber sur les durs cailloux du sol.

Devant elle, le Fleuve de la Mort s'évasait sur une vaste étendue d'eau plombée et à laquelle le ciel bas n'arrachait aucun éclat. Au milieu de ce lac, il y avait une île abrupte, couverte de noires forêts, et au-dessus de laquelle tournaient des oiseaux noirs...

Nuit noire.

Monica avait atteint l'île. Sur la berge qu'elle avait quittée, il y avait une barque, dans laquelle elle était montée, une barque sans rames, que les remous avaient amenée ici.

Elle resta étendue près d'une heure sur les rochers. En dessous d'elle, la barque heurtait le bord à intervalles réguliers.

La jeune femme se releva. Un sentier, qu'elle devinait dans le noir, serpentait jusqu'en haut de la falaise. Elle suivit.

Lorsqu'elle fut en haut, l'odeur des fleurs inconnues qui poussaient là lui donna la nausée. Elle s'arrêta un moment. Elle était étonnée de se sentir toujours vivante. *Mais était-elle toujours vivante ?*

La forêt. Aucun arbre ne bougeait. Ici non plus, il n'y avait ni bêtes, ni insectes, ni...

Quelle heure était-il ?

Le vent frémit quelque part, mais pas ici, pas sur l'île. Et alors, Monica s'arrêta, derrière le tronc d'un arbre qui barrait le passage. Elle sentait la présence d'Alain. Il était là, tout près. Son ombre.

Le cœur battant atrocement, elle sentit qu'elle ne pourrait plus faire un pas. Et, pour la troisième fois, elle pensa : « C'est l'instant de ma mort. »

Ses lèvres se mirent à murmurer le nom de son mari, et soudain, il se produisit quelque chose. Elle fut comme poussée dans le dos, bien qu'il n'y eût personne derrière elle, et, les yeux fermés, elle recommença à avancer.

La même lueur d'un vert laiteux qui s'était répandue sur le paysage de Pontina commença à sourdre d'entre les troncs ternes, et quelqu'un dit :

— Je suis là, Monica. Avance.

Elle avançait.

— Tu arrives au Temple.

Elle le vit. C'était le centre de l'île noire. Au fond d'une cuvette rocheuse, il y avait un petit temple au toit plat, bâti en pierres noires. Elle commença à descendre un sentier étroit qui s'offrait à elle, arriva devant la porte du temple qui précédait une volée de marches, monta les marches, poussa une porte de bronze qui s'ouvrit sans grincer. Le silence. Elle traversa une salle obscure, se retrouva devant l'amorce d'un escalier qui semblait plonger dans les entrailles de la terre, se mit à descendre.

À mesure qu'elle descendait, il se passait quelque chose qu'elle n'arrivait pas à préciser. Elle ressentait un malaise singulier. Un malaise qui avait commencé depuis un moment déjà, mais qu'elle n'arrivait pas à définir.

Elle n'avait plus peur. C'était autre chose. Une sensation plus vague, plus diffuse. Elle vit que les marches devenaient de plus en plus hautes, et que la distance entre elle et la dernière augmentait. Se retournant, elle eut l'impression qu'elle avait parcouru une distance énorme.

Bientôt, les marches lui parurent taillées pour des géants, et elle commença à avoir des difficultés. Il lui fallait s'asseoir et se laisser tomber sur la suivante. Les difficultés allèrent en augmentant.

Au bout d'un temps indéfinissable, elle dut s'arrêter, car, à présent, chaque marche était comme une falaise à pic, énorme, abrupte. Il lui fallait découvrir des failles, dans lesquelles elle se glissait, des aspérités où s'accrocher.

Elle se sentait au cœur d'un gouffre énorme, et se demandait par quel miracle c'était cet étroit escalier du début qui lui avait donné accès là.

Bientôt, elle dut s'arrêter. Elle était épuisée, tremblante. La clarté verte avait disparu, mais, très bas, en dessous d'elle, une autre clarté, comme celle d'une flamme, brillait.

Elle chercha comment continuer cette descente aux enfers, découvrit enfin une sorte de cheminée en pente, et s'y laissa glisser pendant un temps qui lui parut interminable. Ses tympans bourdonnaient. Ses mains étaient en sang.

Quand elle fut au bas de la cheminée, elle vit qu'elle se trouvait dans une salle immense, au centre de laquelle, sur un trépied d'au moins vingt mètres de haut, brûlait une flamme qui éclairait les murailles de basalte.

À droite, il y avait un couloir très haut et étroit, dans lequel elle s'engagea. Le reflet de la flamme continuait à l'éclairer.

Elle marcha pendant un temps qu'elle estima à une minute, puis elle se trouva devant une grille. Et, derrière cette grille, quelqu'un parlait.

La voix d'Alain sonna.

Monica se jeta contre la grille.

Alain était là.

Dans une chambre très haute qu'éclairait un autre trépied, il était étendu sur une couche faite de feuilles énormes. Il avait les yeux clos, et une tension atroce crispait son visage. Il parlait. Il disait d'une voix épuisée :

— Monica... les marches du Temple... prends le couloir sur la droite... Viens vite, Monica, c'est la fin... c'est...

— Alain ! hurla-t-elle.

Elle était tombée sur les genoux, et tout tourbillonnait dans sa tête, Alain, la lumière, la chambre. Elle pensait : « Je suis morte, je l'ai rejoint. Pourquoi y a-t-il encore une grille ?... »

Et puis toute conscience s'en alla d'elle.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le visage d'Alain était collé à la grille. Était-il mort ? Elle-même était-elle morte ? Toute cette scène se passait-elle dans ces lieux sans nom, dans des limbes innommés, aux enfers, dans le royaume de l'éternité ?

Mais elle vit que des larmes brillaient dans les yeux d'Alain Sorano et, soudain, elle sentit ses mains qui, à travers la grille, se refermaient sur les siennes.

— Toi, dit-elle. Toi !

Sa voix était basse, épuisée, mais c'était une voix de vivante.

— Tu es venue, dit-il.

— Alain ! Alain !

— Tu es venue..., dit-il encore.

Elle se releva, chancelante, éperdue. Et puis, à travers la grille qui les séparait toujours, ils s'étreignirent. Elle ne parvenait pas à croire que c'était bien lui, que c'était son corps, et qu'il était vivant.

— Ce n'est pas possible, Alain. Ce n'est pas possible.

Elle pleurait, elle balbutiait.

— Deux ans. Cela a duré deux ans...

Et à tout moment, il lui semblait que cela n'était pas vrai, qu'elle rêvait, que tout ce voyage, cette expédition, le navire, Manaos, Sanzina, Pontina, Gomez, les caboclos, avaient été les figures d'un cauchemar impossible, dont elle allait sortir d'un instant à l'autre.

— Si, Monica. Je suis vivant... Calme-toi. C'est bien moi. Ce n'est pas mon fantôme...

Puis il vit qu'elle s'était de nouveau évanouie, et il attendit, angoissé, qu'elle se réveillât. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, il dit :

— Tu vas retourner sur tes pas. Dans la salle, il y a un autel, et sur cet autel se trouve la clé de cette grille. Va la chercher, Monica. Le temps presse, car *ils* vont venir.

Elle disparut dans l'ombre, toujours hébétée, revint avec la clé, demanda :

— Qui ? Qui va venir ? Où sommes-nous, Alain ?...

Puis, avant qu'il ait répondu :

— Ce n'est pas vrai. Je rêve. Que s'est-il passé ? Alain... Alain...

Elle avait crié, et il la serrait farouchement dans ses bras. Maintenant, la grille était ouverte, et plus rien ne les séparait. Plusieurs minutes encore, avant qu'elle ne se calme, ne reprenne son sang-froid, ne s'accoutume...

— Alain, dis-moi. Je ne comprends pas. Je marche depuis des semaines dans un brouillard. Depuis que j'ai entendu ton appel pour la première fois. Tu m'appelais, n'est-ce pas ? Tu m'appelais d'ici. D'ici..., acheva-t-elle en sanglotant.

Lui. Il était là. Vivant. Elle le touchait. Elle le serrait.

— Oh ! je savais bien que ce n'était pas possible, Alain...

Elle lui dit brièvement tout ce qui était arrivé depuis deux mois, les signes, la mort de Gesvre, et comment elle avait su que Gesvre l'avait abattu à coups de pistolet.

— Oui, dit-il. Mais il ne m'avait que blessé. Je me suis jeté à temps au fond de la barque. Mais comme les rames étaient tombées à l'eau, j'ai dérivé pendant des heures. C'est alors que je suis tombé entre leurs mains...

— Les mains de qui ? demanda-t-elle.

Un moment, elle avait oublié la peur. Mais elle revenait, s'emparait d'elle à nouveau, la faisait se sentir toute tremblante. Ce n'est pas tellement pour elle qu'elle avait peur, mais pour Alain, pour Alain retrouvé et qu'elle ne *pouvait* plus perdre. Que se passait-il ? Où étaient-ils ? Entre les mains de qui étaient-ils tombés ?

— De personne, dit-il. De personne que j'aie jamais vu. Mais ils n'ont pas besoin d'être là pour exercer leur pouvoir. C'est une tribu qui vit dans

ces régions oubliées. J'avais découvert son existence, dans ces grimoires retrouvés en Égypte, il y a trois ans. Elle descend des Aztèques du Pérou et, après la conquête, s'est réfugiée dans ces profondeurs inaccessibles de l'Amazonie, emportant avec elle les secrets magiques millénaires de leur race. Cette tribu, que personne sans doute ne verra jamais, continua-t-il à voix basse, a dressé autour de son territoire une barrière magique qui le défend mieux, et sans doute le défendra à jamais, que la jungle elle-même, les distances immenses, les marécages et les anacondas.

« Lorsqu'on franchit une certaine ligne invisible, on est saisi comme par une force insurmontable qui vous pousse à travers la jungle et vous amène lentement à cette île, jusqu'au cœur de ce temple. C'est ce qui m'est arrivé.

« Dans la barque où la trahison de Gesvre m'avait jeté, j'ai été pris de peur, et j'ai voulu tenter de revenir en arrière, mais tout se passait comme si ma volonté eût été progressivement dissoute. La tribu inconnue attirait dans son piège celui qui avait voulu percer ses secrets. Sans avoir jamais rencontré personne, je suis arrivé en vue de l'île, où j'ai trouvé une pirogue, que j'ai prise, et je suis descendu ici, *où je me suis enfermé moi-même*. Puis j'ai lancé la clé de la grille au loin, et...

— Qui l'a mise sur l'autel ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Je l'ignore, dit-il. Je savais qu'elle était là. Peut-être quelqu'un est-il venu...

— Quelqu'un ?

— Je ne sais pas.

— Et maintenant ?

— Nous allons tenter de fuir...

— De fuir ?

— Chut !...

Il écoutait. Mais c'était toujours le même silence écrasant. La flamme éternelle du trépied ne faisait pas le moindre bruit.

— De fuir... répéta-t-elle. Mais ce n'est pas possible, si ce que tu m'as dit...

La peur. Elle se serrait contre lui. Elle était terrifiée, et pourtant calme, paisible. Peu importait, après tout, ce qui pourrait encore arriver.

— ... C'est possible, je crois, dit-il, regardant l'enfilade pénombreuse du couloir. Oui, je crois que c'est possible. Car il y a autre chose... Écoute.

Lorsque je me suis enfermé ici, quelque chose d'étrange s'est passé en moi. Alors que mon corps n'était plus rien, alors que sa puissance s'affaiblissait progressivement, mon esprit, au contraire, devenait plus libre, plus fort, et bientôt, il devint le siège d'une puissance prestigieuse. J'ignore s'il faut y voir une illustration de la loi des compensations, ou si ce sont les conditions extraordinaires dans lesquelles je continuais de vivre, mais le fait est que je m'aperçus très vite que ma pensée était douée de pouvoirs qu'elle n'avait jamais possédés. J'ignore si cela demanda des semaines ou des mois, mais un jour ton image me fut présente comme si tu avais été là. Je compris que ma pensée franchissait les distances gigantesques qui nous séparaient, et bientôt, après de nombreuses semaines de concentration, d'exercices de concentration, je sentis que j'étais entré en communication avec toi. *J'étais à La Salège*. J'y étais revenu, et mon reflet errait dans notre maison. Sans doute a-t-il fallu des mois avant qu'il ne fût assez fort pour que tu te rendisses compte de ma présence. Cela commença, je crois...

— Oui, souffla-t-elle, le soir où ta photo a cessé de sourire. Et puis, tous les autres signes...

— Gesvre, dit-il. Chez lui aussi, j'étais revenu, et je savais ce qu'il faisait.

— La nuit où il est venu... pour...

— J'étais là. Mon portrait dans le couloir l'a regardé. Il s'est rué dehors, s'est tué...

— Et puis tu m'as appelée... Je croyais que tu exigeais que je te rejoigne dans la mort...

Il la serra contre lui, ses lèvres lui caressèrent les paupières.

— Il n'y avait que toi qui pouvais me sauver, dit-il à voix basse. Mais maintenant, j'ai peur.

— Peu m'importe de mourir, à présent, dit-elle.

Malgré son angoisse, elle avait réussi à sourire.

— Cette force extraordinaire de la pensée que j'ai acquise, reprit-il, c'est peut-être elle qui va nous permettre de nous sauver maintenant que la grille est ouverte.

— Crois-tu que leur magie ne sera plus assez forte pour te barrer le chemin du retour ?

— Je le crois. Mais il nous faut d'abord sortir de l'île, et...

Il allait dire quelque chose, se retint, la regarda, et elle sentit une nouvelle inquiétude la pénétrer.

— Pourquoi disais-tu que la force de ta pensée avait grandi à mesure que ton corps faiblissait, perdait sa force ?... Tu... Comment t'es-tu nourri pendant tout ce temps ?...

— Quelqu'un venait, je crois, dit-il. Parfois, quand je sortais d'un sommeil, je trouvais un récipient contenant un liquide amer et quelques graines...

— Est-ce tout ce que... ?

— ... Il fallait bien peu de choses pour nourrir un corps comme le mien, dit-il, et il vit que ses yeux étaient pleins d'angoisse...

Elle lui saisit les mains. Maintenant, elle sentait qu'il y avait quelque chose qu'elle ne savait pas encore.

— Alain !

— Tu n'as pas compris ? dit-il.

— Quoi ? Compris quoi ?

— Lorsque tu es descendue, ne t'es-tu aperçue de rien ?

— De quoi ? Oh ! Parle. Qu'y a-t-il ?

— Les marches, dit-il.

Elle répéta :

— Les marches...

Puis :

— Oui. Les dernières étaient taillées comme pour des géants, et tout était devenu immense...

— Rien n'est devenu immense, dit-il. C'est toi qui es devenue de la taille d'un insecte.

CHAPITRE II

... Le couloir. La salle – immense avec son trépied de vingt mètres. Mais maintenant, elle savait qu'il n'avait pas vingt mètres. C'était un petit trépied, de vingt ou trente centimètres de haut, et les marches étaient des marches ordinaires. C'étaient eux qui...

Cette onde de terreur ; plus : d'horreur, devant l'inconnaissable et l'incompréhensible. Des insectes. Ils étaient comme des insectes tous les deux. Voilà ce qu'était ce malaise qu'elle avait ressenti à mesure qu'elle descendait. Peu à peu, elle perdait sa taille humaine, et tout ce qui l'entourait grandissait en proportion, prenait des dimensions géantes.

Ils étaient au pied de la première marche, maintenant. Les *autres* allaient-ils venir ? Ou bien leur action allait-elle se déclencher à distance ?

— Et si nous sortons d'ici, murmura-t-elle, si nous échappons à leur cercle infernal, crois-tu que nous redeviendrons... comme avant ?

— Peut-être, dit-il. Je le crois. En tout cas, tant que nous serons ici, notre esprit aura la force de résister à l'implacable attirance du temple. Du moins, je le pense. Ce qui est à craindre, c'est que nous recouvrions trop tôt notre taille normale, et que notre cerveau se laisse de nouveau dominer à distance. Alors, invinciblement, nous reviendrions dans l'île, et, de nouveau, redescendrions dans le temple pour nous y enfermer nous-mêmes.

Elle s'était affalée contre la muraille abrupte que formait la première marche. Elle prêtait l'oreille. Le trou noir de la cheminée par où elle était entrée s'offrit à eux.

Ils s'y engagèrent en se tenant par la main.

Quarante centimètres peut-être à grimper.

Mais pour eux, cela signifiait douze ou quinze mètres.

La cheminée, heureusement, n'avait pas une pente très forte. Ils parvinrent au bout, haletants. Deuxième marche. Troisième marche.

Chaque minute qui passait (mais étaient-ce des minutes ou des heures ?) leur semblait rappeler le péril. Les autres étaient-ils avertis de l'évasion ?

C'était le jour quand ils sortirent du temple.

Celui-ci, qui avait semblé petit à Monica lorsqu'elle était arrivée, était maintenant d'une énormité qui l'épouvantait. Chaque dalle du sol était une place, chaque rainure entre les dalles un fossé.

Lorsqu'elle arriva sur le perron, elle faillit crier d'horreur. C'était un véritable abîme devant eux et, au-delà, les arbres étaient hauts, massifs comme des cathédrales.

Le plus épouvantable, ce fut lorsqu'ils se retrouvèrent dans l'herbe.

Ils avaient réussi à descendre l'immense perron en se laissant glisser le long des espèces de rambardes de pierre qui le bordaient. Trois mètres, peut-être, mais cela signifiait dans les cent mètres pour eux. Cent mètres d'une descente vertigineuse, où le moindre faux pas les eût envoyés se briser le crâne sur le sol.

Ils se retrouvèrent au pied des marches, serrés l'un contre l'autre, en sueur, les yeux écarquillés.

Il n'y avait pas de soleil, mais la lumière passait à travers la brume.

Des oiseaux noirs passèrent en criant, à une distance infinie au-dessus de leurs têtes, et ils se replièrent dans l'ombre d'une pierre, de crainte d'être vus. Les oiseaux leur étaient apparus aussi grands que peuvent être les plus grands avions aux hommes ordinaires.

— Avançons, souffla Alain.

Il la prit par le bras, et ils firent quelques pas.

Devant eux, commençait une prairie, une simple prairie faite de brins d'herbe ordinaire. Mais ces brins d'herbe étaient quatre fois plus hauts qu'eux, et ils eurent la même pensée, la pensée que cette simple prairie recelait des insectes innombrables *qui avaient leur taille*.

Tout cela, ces brindilles, ces herbes, ces failles du sol qu'un pied ordinaire eût écrasées sans même s'en rendre compte, était promu au rang de choses énormes. Un fétu était un tronc d'arbre et leur barrait le passage ; un brin d'herbe était un arbre et les plongeait dans l'ombre ; une motte de terre était presque une colline, qu'il fallait contourner ou bien escalader.

Ils marchaient à pas lents, furtifs, écrasés d'angoisse, avec le sentiment de frôler les plus immenses périls.

Tout à coup, Monica s'arrêta net.

— Tu entends ?

Dans le fouillis ténébreux des herbes, il y avait eu un frémissement. Il venait de la gauche. Il se rapprochait, devenait de plus en plus fort.

Sorano avisa un caillou et entraîna vivement sa compagne derrière. Ils restèrent sans bouger, ruisselants de sueur, n'entendant plus que les battements de leur cœur.

L'herbe s'ouvrit devant eux et, soudain, un serpent apparut. Un serpent qui n'avait pas plus que la longueur d'un bras d'homme, mais qui leur apparaissait aussi long, énorme et lourd, qu'un train entier. Sa tête frémissait, et de son horrible bouche sortait une petite langue tremblotante. Ses yeux sans couleur regardaient fixement devant eux, dans la direction du caillou qui les cachait.

Sorano sentit Monica défaillir à demi, et il la serra contre lui avec violence.

Le serpent tourna la tête, se remit à ramper, passa tout près d'eux sans les voir. Son corps luisant glissa tout près de leurs visages pétrifiés, écrasant l'herbe au passage, puis disparut dans les profondeurs de la prairie.

Ils attendirent un moment avant de se remettre en marche.

— Nous n'y arriverons jamais, dit-elle.

— Maintenant, il faut, dit-il avec l'énergie du désespoir. Tu es venue, et tu m'as délivré, Monica. Maintenant, nous ne pouvons plus échouer ; nous avons déjà réussi à sortir du temple, sans qu'ils soient venus. Je ne crois pas que, maintenant, *ils* pourraient encore nous retrouver. Il nous faut sortir de l'île, et, après, tout sera plus facile...

— Mais après, il y aura la jungle, dit-elle, et...

Elle s'interrompit, se força une nouvelle fois à sourire.

— Très bien, Alain. Je ne sais ce qui me prend. Je flanche, hein ? Ça doit être tout qui se paie en une fois.

— Nous nous en tirerons, chérie, murmura-t-il.

Dix nouvelles minutes. La chaleur montait. L'herbe était devenue plus épaisse. À un certain moment, ils aperçurent la pente qui les ferait remonter

dans la forêt conduisant aux rivages de l'île. Puis elle leur fut masquée par une prairie aux brins plus hauts et plus serrés.

C'est là que les fourmis apparurent.

Avaient-elles senti leur odeur ? Étaient-elles en quête de nourriture ?

C'est Sorano qui les vit le premier. Elles étaient une dizaine, pas plus, à l'affût dans une cuvette percée de trous, dans lesquels on voyait de gros œufs blancs.

Cette fois, il dut plaquer sa main sur la bouche de Monica, qui avait failli se mettre à hurler.

Les fourmis ne bougeaient pas, mais elles paraissaient averties de leur présence. Elles s'étaient rapprochées l'une de l'autre, comme en une formation de combat, et leurs pattes brillantes s'agitaient.

— C'est horrible, murmura Monica.

C'était horrible. Les fourmis étincelaient. Elles étaient sur leur passage, et ils ne pourraient plus avancer tant qu'elles resteraient là, à moins de faire un immense détour.

Soudain, l'une d'elles se mit à marcher, lentement.

D'instinct, Alain Sorano avait empoigné une brindille qui se trouvait à ses pieds, et qui était comme un gourdin, à présent, dans son poing. Mais quelle arme dérisoire, pour vaincre ce monstre cuirassé, de la taille d'un léopard, qui semblait flairer le vent et, par petits bonds, se rapprochait des bords de la cuvette, où ses pattes mandibulaires s'accrochaient déjà.

Il fit demi-tour en entraînant sa compagne. Ils couraient comme des fous, avec la sensation que les fourmis s'étaient toutes mises en marche et les encerclaient dans l'immense dédale de la prairie. Fuite harassante. Chaque branchette, chaque caillou, chaque brin couché était un obstacle à franchir.

Monica s'écroula, et il la prit sur ses épaules.

Comme, enfin, ils atteignaient le bas de la pente (déclivité immense dont il semblait qu'ils rie viendraient jamais à bout), ils tombèrent sur un ver énorme qui venait de surgir de derrière une motte de terre. Il était interminable, gluant, d'un brun vif, et il rampait vers eux. Ils rassemblèrent leurs forces et sortirent de la prairie. À mi-pente, une ombre tomba soudain sur eux et, relevant la tête, ils poussèrent des cris épouvantés en voyant un oiseau décrire des cercles au-dessus d'eux.

Comme les premiers qu'ils avaient vus, au sortir du temple, il leur paraissait grand comme un avion. Son plumage était d'un noir de jais, et ils entendirent distinctement claquer son bec.

Brusquement, il plongea avec un cri perçant.

Le bout de l'aile énorme les frôla, puis, faisant un brusque demi-tour, le monstre – car c'en était un à leurs yeux – fonça sur eux, bec ouvert.

— Alain ! hurla Monica.

Comme l'oiseau allait les atteindre, un rat des marécages jaillit soudain, à une vitesse folle, d'entre les pierres, et saisit l'oiseau noir à la gorge.

Ils entendirent les deux bêtes rouler l'une sur l'autre sur le sol, et le bruit de leur bataille leur semblait retentir jusqu'aux confins de l'Univers.

De nouveau, ils couraient, haletants, terrorisés. Ils atteignirent ainsi le bout de la pente, mais ils ne s'arrêtèrent pas. Maintenant il n'y avait plus d'herbe. C'était un sol dur, rocailleux, sans herbe, ponctué seulement par les masses énormes et immobiles des arbres.

— Je n'en peux plus, haleta Monica.

— Courage ! dit-il.

— Nous n'atteindrons jamais la berge...

Il l'avait saisie par la taille.

— Il faut l'atteindre, dit-il. Nous y arriverons, oui.

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'ils entendirent un bruit. Ils s'arrêtèrent et, sans savoir encore de quoi il s'agissait, sans savoir encore quels nouveaux et atroces dangers allaient les menacer, ils s'élancèrent jusqu'au pied d'un des arbres, se glissèrent entre deux racines et, retenant leur souffle, ne bougèrent plus.

Quelque chose qui les cloua sur place apparut au bout du chemin.

Ils restèrent un moment avant de pouvoir donner mentalement un nom à ce félin gigantesque qui avançait doucement dans leur direction en humant l'air.

— Un chat ! dit Monica.

Ce n'était rien d'autre qu'un chat, en effet. Son pelage serré, de couleur fauve, luisait légèrement dans la lumière blême qui passait entre les frondaisons.

Le vent, qui soufflait dans le mauvais sens, l'empêchait de sentir la présence des deux misérables insectes tapis au pied de l'arbre.

Pourtant, quelque chose semblait l'avoir averti. Il s'arrêta à environ trois mètres, et miaula légèrement. Ses babines se retroussèrent, et Sorano vit ses griffes sortir lentement et érafler les cailloux. Des griffes qui avaient la dimension de leurs jambes à eux. Il suffirait qu'elles se referment sur eux, et ils ne seraient plus que des petits paquets sanglants, avec lesquels jouerait le chat monstrueux.

Combien de temps dura leur attente ? Impossible de le savoir.

Sorano, qui serrait Monica par le poignet, sentait l'artère de sa femme battre sous ses doigts. Il pensa qu'aucun cœur ne pouvait résister à de telles terreurs, et que même s'ils échappaient à des périls plus précis, ils mourraient tous les deux avant la nuit, d'épouvante.

C'est alors que le chat les vit.

À la même seconde, le regard des deux petites proies et celui du tranquille chasseur se croisèrent. Lentement, le chat se mit en marche dans leur direction. Ils jetèrent un regard éperdu autour d'eux, mais cette fois, ils savaient qu'il n'y avait pas d'espoir.

D'un oiseau, ils pouvaient se cacher, une fourmi, ils pouvaient la distancer, mais jamais ils n'échapperaient à un chat.

— Nous sommes perdus, souffla Monica.

— Pas encore.

Il s'était placé devant elle. Il la couvrait de son corps.

Rassemblant encore une fois toute l'énergie dont pouvait être capable sa pensée, cette pensée qui avait accompli de tels prodiges pendant tous ces derniers mois, il concentra son regard dans celui du félin, ainsi que fait un dompteur au moment où il pénètre dans la cage aux fauves. Sa tension était si extraordinaire qu'il eut l'impression qu'il suffirait d'un instant pour qu'il se vidât de toutes ses forces et cessât de pouvoir maîtriser le chat par la seule énergie de sa volonté. Le chat ne bougeait plus.

Sans les perdre du regard, il s'était arrêté.

Lentement, Sorano commença à reculer en poussant légèrement Monica. Ils contournèrent l'arbre. Ils se remirent à marcher dans ce qu'ils estimaient être la direction du rivage.

Derrière eux, le chat apparut entre les arbres. Il les suivait. Alain se retourna encore, s'arrêta et recommença à le fixer. « Ce n'est pas possible, pensait-il. C'est un hasard. Il va nous bondir dessus. »

Il était incroyable que cet animal énorme qui, par rapport à eux, avait la taille d'un mammouth par rapport à un homme ordinaire, pût se laisser dominer longtemps.

Un faible miaulement s'échappait de sa gueule rose.

De nouveau, Sorano et sa femme reculèrent, et une fois encore le chat leur emboîta le pas.

De seconde en seconde, Sorano se sentait faiblir. Ses yeux brûlaient comme des charbons ardents et se remplissaient de larmes à tout instant. Soudain, quelque chose craqua derrière eux, et, immédiatement, tout le pelage du chat se hérissa, et l'animal poussa cette fois un miaulement déchirant et féroce.

En un instant, Monica et Alain avaient vu ce qui se passait. Derrière eux, un crotale venait de surgir. Ils s'aplatirent sur le sol, au moment où le chat, poussant un nouveau miaulement, se détendait comme un ressort.

Il retomba sur le crotale, qui referma aussitôt ses anneaux sur lui, et, profitant de cette nouvelle mêlée, les deux fugitifs reprirent leur course éperdue.

Pendant longtemps, ils entendirent les miaulements féroces du chat, puis le silence revint. Ils poussèrent un cri. En dessous d'eux, au bas de l'énorme déclivité qu'ils venaient d'atteindre, c'était la berge de l'île. Enfin, ils y étaient !

Depuis un moment, le vent s'était mis à souffler. L'eau plombée clapotait sinistrement. Il fallut environ une demi-heure à Monica et à Alain pour atteindre le bord. Des vaguelettes venaient se briser sur la plage de sable fin où ils avaient atterri, une plage se trouvant dans une crique formée par de hauts rochers noirs, et elles leur paraissaient aussi grosses que les vagues de l'Atlantique vues par un homme ordinaire à la pointe du Raz.

C'est dans cette crique que se trouvait la pirogue qui avait amené Monica. Bloquée entre deux rocs, elle dansait sur l'eau.

— Comment allons-nous faire ? murmura la jeune femme. Jamais nous ne pourrions grimper là-dedans.

Devant la haute coque qui les dépassait de cent coudées, ils se sentaient tous deux plus misérables et démunis qu'ils ne l'avaient encore été jusqu'à cet instant.

— J'avais pensé que nous construirions un radeau avec des brindilles, dit Alain, mais je crains que cela ne nous soit pas possible.

À présent, en effet, l'évasement du fleuve au centre duquel se trouvait l'île était aussi vaste qu'une mer, et aussi démonté.

Ce coup de vent, qui eût à peine fait tanguer une *lancha* ordinaire, aurait inmanquablement fait s'engloutir tous les radeaux qu'ils eussent pu construire.

— Il n'y a pas d'autre moyen que de monter dans cette barque, dit Alain. Je pense que les petites vagues vont la remettre à flot, et c'est de toute façon notre seule chance de sortir de l'île. Le courant qui tourne autour va sûrement nous entraîner vers la berge d'en face, et alors...

Au moment où il disait cela, il avait atteint quelques galets qui précédaient la pierraille où la barque était à demi échouée et il marchait à quelques pas en avant de sa femme. Le cri qu'elle poussa le fit se retourner brusquement, glacé. En deux bonds, il fut auprès d'elle.

À quelques mètres d'eux, au bout de la plage, trois scorpions venaient d'apparaître. Ils avaient vu les fugitifs et s'avançaient vers eux avec une hâte redoutable. Leurs corps faisaient un tintement léger sur le sable et les galets.

— Vite ! dit Sorano.

Il avait empoigné sa femme par l'épaule, et ils pataugèrent dans l'eau. Une corde très mince pendait de la barque, et c'est Monica qui la saisit la première.

Combien de mètres cela devait-il représenter pour un homme ordinaire ? Presque rien. Mais pour eux, cela devait équivaloir à dix mètres.

Déjà, la jeune femme se balançait dans le vide, suivie par son mari.

— Tiens bon ! hurlait-il.

Il la soutint.

Jetant un regard vers le bas, il vit qu'un des scorpions s'était accroché à la coque de la pirogue et commençait à l'escalader.

Il poussa Monica. Elle atteignit le plat-bord de la pirogue et disparut à son regard. Il l'entendit crier et, l'instant d'après, se trouva à son tour sur le

plat-bord. Un coup de vent venait de détacher la barque, et ce choc imprévu avait fait perdre l'équilibre à Monica, qui avait roulé le long de la pente douce que formait l'intérieur de l'embarcation.

Elle était au fond, dans la mince nappe d'eau qui balançait avec violence sous le roulis. Il la rejoignit, la releva et lui demanda si elle n'était pas blessée.

— Non, ça va, dit-elle.

Un nouveau choc les jeta l'un contre l'autre, et ils s'écroulèrent dans l'eau.

— Le courant emporte la barque, dit Alain.

Péniblement, il remonta jusqu'au plat-bord, et vit qu'ils étaient déjà à plusieurs mètres de l'île. Le scorpion avait disparu.

Une vague frappa la barque de biais, et la poussa vers la rive d'en face. L'eau bouillonnait autour, et le vent sifflait maintenant avec violence. Serrés l'un contre l'autre, dans un coin que l'eau du fond n'atteignait pas, les deux malheureux étaient comme au fond d'une immense cuve, et ils ne voyaient rien d'autre que le ciel bas, brumeux, dans lequel roulaient d'épais nuages noirs. Quelque part dans ce ciel, des oiseaux passèrent, et puis de nouveau ils ne virent plus rien.

Au bout d'une heure, environ, ils sentirent un choc et, remontant jusqu'au plat-bord, virent que leur esquif s'était échoué en bordure de la jungle mais ils n'osaient encore croire qu'ils étaient sauvés. L'île paraissait à une distance énorme, cependant.

Sorano regarda par-dessus bord, et vit une branche de palétuvier qui frôlait la coque. Soutenant sa femme, il se laissa glisser dessus et, lentement, ils se dirigèrent vers le tronc, qui était très bas, aux trois quarts couché, et d'où ils sauteraient facilement sur la terre ferme.

Mais comme ils allaient atteindre l'embranchement du palétuvier, quelque chose bougea dans les feuilles. Ils s'immobilisèrent.

— Une araignée ! dit Monica d'une voix morte.

CHAPITRE III

Elle ne bougeait pas. Elle les regardait. Elle avait à demi écarté la feuille derrière laquelle elle était tapie, et l'on voyait nettement palpiter son corps ignoble, et frémir ses pattes velues.

Dans toute sa physionomie, il y avait quelque chose d'indiciblement mauvais, féroce et horrifiant.

Monica n'avait pas besoin de se rappeler la mort atroce de Gomez pour se sentir saisie par la terreur la plus monstrueuse qui l'eût encore jamais envahie.

Alain ne bougeait pas, lui non plus, et regardait autour de lui pour chercher un moyen de salut.

Mais il n'y en avait pas.

En dessous d'eux, c'était la berge, et elle était à une distance qui, pour eux, valait vingt mètres. D'ailleurs, en abaissant son regard, Alain avait vu que cette berge était grouillante d'autres araignées. Il y en avait des centaines. C'était un magma immonde, une sorte de mêlée confuse, plus effrayante encore à regarder, à cause du silence velouté dans lequel elle se déroulait.

Comme si les araignées avaient communiqué entre elles par quelque moyen mystérieux, celles d'en bas furent averties de leur présence et, terrorisés, ils virent leur lente colonne monter le long de l'arbre.

Ils refluèrent vers la barque et, du plat-bord, virent les araignées s'avancer le long de la branche du palétuvier. Aucun effort, si insensé fût-il, ne pourrait remettre l'embarcation à flot. Le vent était tombé, il n'y avait plus de vagues, et ils étaient condamnés tous deux à être dévorés là.

Soudain, un bruit étrange qui, sans doute, n'avait jamais retenti dans ce désert extraordinaire, fit frémir les faîtes de la forêt. Alain et Monica

avaient sursauté.

— Qu'est-ce que c'est, Alain ?

C'était comme une étrange vibration de l'air, qui se répercutait dans leur corps et qui, lentement, se transformait en une sorte de grondement.

— C'est *eux*, dit-elle.

Elle était devenue livide.

Ils étaient descendus tous les deux jusqu'au fond de l'embarcation, et ils virent que les premières araignées allaient atteindre le plat-bord.

En sanglotant, Monica cacha son visage contre la poitrine de son mari, et gémit :

— Oh ! Qu'ils nous tuent ! Puisqu'ils savent maintenant que nous nous sommes sauvés. Qu'ils nous tuent ! *Qu'ils* nous tuent vite !

— Oui, dit Sorano, hagard. Moi aussi, je préfère cela.

Le grondement devenait de plus en plus fort, et c'était comme si une armée invisible se fût mise en marche, à leur recherche, du fond des jungles ténébreuses.

Monica était tombée à genoux.

Elle priait.

Alain avait fermé les yeux d'épouvante et de désespoir, en voyant que les araignées avaient commencé à descendre. Une demi-douzaine d'entre elles se glissaient le long du banc du rameur, et il entraîna sa femme jusqu'à la proue, pour que les horribles bêtes ne se laissent pas tomber sur eux.

L'idée de leurs corps épais, gluants et nauséabonds s'abattant soudain sur eux et les recouvrant, lui donna une nausée telle qu'il se mit à hoqueter et, pétrifié d'horreur, se mit à hurler aux dieux invisibles de les foudroyer sur-le-champ, Monica et lui. Il avait tenté de pénétrer leur secret. Il avait tenté de sortir de leur cercle magique, et c'est son châtiment qui arrivait dans ce grondement du ciel.

Mais il préférait encore être foudroyé par les forces magiques de la tribu inconnue que de tomber entre les griffes des araignées, et se sentir pressé contre leur corps chaud et palpitant.

Une des araignées tomba dans l'eau qui garnissait le fond de la barque, une deuxième la suivit, puis une troisième, et enfin elles furent dix à s'avancer doucement vers eux.

Ils s'étaient adossés à la paroi de la proue, et ne bougeaient plus.

Depuis une minute, Monica s'était évanouie dans les bras de son mari, et il pensa qu'il valait mieux qu'elle ne vît pas la marche affreuse et inexorable des monstres noirs à l'œil de pierre qui s'avançaient vers eux sans faire le moindre bruit.

Ce fut soudain un tonnerre au-dessus de leur tête.

Il pensa que c'était la fin qui venait, et que les dieux invisibles l'exauçaient. Terrifié en même temps que soulagé, il leva les yeux vers le ciel.

— Monica ! hurla-t-il.

C'était un hélicoptère.

Il descendait. Son vacarme devenait de plus en plus retentissant et, dans la lumière laiteuse, son rotor avait des étincellements brefs.

— Trop tard ! cria Alain avec un désespoir atroce.

C'était trop tard. Les araignées seraient sur eux, avant même que, de l'hélicoptère, on ait pu se douter que cette pirogue échouée sur les bords du Fleuve de la Mort contenait deux êtres humains.

Avec une rage indicible, avec un désespoir qui n'avait pas de nom, Alain pensa que, même si de là-haut on les regardait avec des jumelles, on ne verrait rien d'autre dans le fond de l'esquif que des petites araignées qui se glissaient doucement vers deux insectes aux formes imprécises.

Et soudain, un nouvel événement se produisit.

Les araignées, tout à coup, se mirent à diminuer de taille. Tout changeait. Le paysage tout entier, le ciel, le fleuve, l'île là-bas, tout semblait se transformer, subir brusquement une sorte de terrifiante et monstrueuse contraction.

Sorano sentit sa tête chavirer, et, serrant sa femme toujours évanouie contre lui, il s'écroula dans le fond de la barque.

Le ciel tout entier devenait un énorme vacarme, et il y avait des voix qui poussaient des cris.

Il ferma les yeux.

Il sentait les pattes des araignées courir sur son corps, et il eut un dernier geste pour protéger Monica.

— Monica ! hurlait-il.

Il n'entendait plus sa propre voix, et il pensa que c'était fini, que les dards vénéneux avaient déjà pénétré dans sa chair, et que ce corps qu'il

tenait contre lui, qu'il serrait avec une passion désespérée, ne devait déjà plus être, lui aussi, qu'un cadavre.

*

* *

L'hélicoptère filait dans le ciel.

De son tableau de bord, le pilote se tourna et lança un coup d'œil interrogatif à son compagnon. Celui-ci était un homme lourd et massif, au poil roux, anglais, et qui se nommait Smithson.

— Drôle d'histoire ! dit le pilote. Cette barque...

L'Anglais haussa les épaules et grommela :

— Quand on est à la recherche d'espèces inconnues dans une aussi foutue région que celle-ci, il faut s'attendre à trouver de temps en temps des choses bizarres...

Il regarda le plancher de la carlingue et se pencha sur l'homme et la femme qui étaient étendus à ses pieds et qui ne bougeaient pas. Ils respiraient, mais ils n'avaient pas l'air d'être en très bon état.

— Ils ont dû en voir de dures, cria le pilote par-dessus le bruit du rotor.

— Me demande pourquoi ils se tordaient comme ça au fond de cette pirogue, dit Smithson.

— Tu parles ! cria le pilote. Moi, j'ai cru un moment qu'ils étaient dévorés vivants par une armée de fourmis-manioc !

— Moi aussi, dit Smithson. Pourtant, j'ai rien trouvé d'autre dans la barque qu'un demi-quarteron de petites araignées.

C'est lui qui était descendu au bout de l'échelle de corde et avait remonté Sorano et Monica dans l'hélicoptère.

L'appareil vola pendant deux bonnes heures et, bientôt, les marais de Pontina furent en vue. Leur immense étendue d'eau coupait d'un damier géant le moutonnement vert et infini de la forêt.

Plus tard, on survola l'ancienne cité minière.

L'hélicoptère filait maintenant dans la direction de Sanzina, où, à cette heure, le tenancier Salviane était en train de refuser de nouveaux délais de paiement à un quelconque prospecteur qui le suppliait d'avoir pitié.

Smithson vit que l'homme qu'il avait recueilli avait ouvert les yeux, et il en profita pour lui tendre rapidement sa gourde pleine de bon whisky écossais. Mais, avant de boire, l'homme s'était tourné vers sa compagne, et il ne prit la gourde que lorsqu'il se fut assuré que la jeune femme était toujours en vie.

Alors, un faible sourire détendit son visage hâve et émacié, et il but un long trait d'alcool.

— J'ai l'impression que vous revenez de loin, dit Smithson.

Il se pencha soudain plus près.

— Je m'appelle Smithson. Mon copain, c'est le pilote Rodriguez. Voilà des années que nous prospectons l'Amazonie pour le compte de tous les musées botaniques du monde, mais je dois dire que nous n'avions encore jamais ramené deux fleurs aussi inattendues que vous deux !

Depuis un moment, le pilote Rodriguez s'était retourné.

— Mais sacredieu ! dit-il en dévisageant une nouvelle fois l'homme qu'ils avaient sauvé, vous ressemblez diablement à ce Français, Sorano, qui a disparu il y a deux ans dans la Vallée du Fleuve de la Mort.

Il y eut un moment pendant lequel personne ne parla. Puis, par-dessus le vrombissement du rotor, ils entendirent que l'homme disait :

— Je suis Sorano.

De nouveau, plus personne ne disait rien.

À son tour, Monica avait repris conscience et, pendant plusieurs minutes, elle crut qu'elle rêvait. Puis, sans avoir rien dit, elle se jeta au cou de son mari et se mit à pleurer.

— Dites donc, fit Smithson, on m'a parlé à Manaos d'une jeune femme qui était partie toute seule vers Sanzina et qui, croyait-on, avait l'intention de pousser plus loin, certains disaient jusqu'à la Vallée du Fleuve de la Mort... C'est pas elle, par hasard ?

— C'est elle, dit Sorano. C'est ma femme.

Nouveau silence. Le rotor vrombit pendant longtemps sans que plus personne n'ouvrît la bouche. Il y avait longtemps que Sanzina s'était enfoncé dans le tapis immense de l'enfer vert et, dans deux heures, on serait à Albertina.

— Crebleu ! dit Smithson, en se tournant vers le couple qui était immobile au fond de la carlingue, comme deux êtres qui ne sont pas encore

sûrs d'avoir échappé à des périls que personne ne connaîtra jamais. Crebleu, j'ai l'impression que vous revenez de loin, mes enfants.

Monica et Sorano échangèrent un regard.

— Hein ? répéta Smithson en leur tendant de nouveau sa gourde de whisky, vous revenez de loin !

— De beaucoup plus loin que cela, dit Sorano.

Et, plus tard, Smithson et Rodriguez virent qu'ils s'étaient endormis au fond de la carlingue, et qu'ils se serraient l'un contre l'autre, pareils à des enfants qui veulent se protéger l'un l'autre. Parfois, dans leur sommeil, ils poussaient un cri, avaient une contraction brusque, mais leurs visages commençaient à être plus calmes et plus détendus.

Bientôt ce serait la nuit sur l'Amazonie.

FIN

OceanofPDF.com